







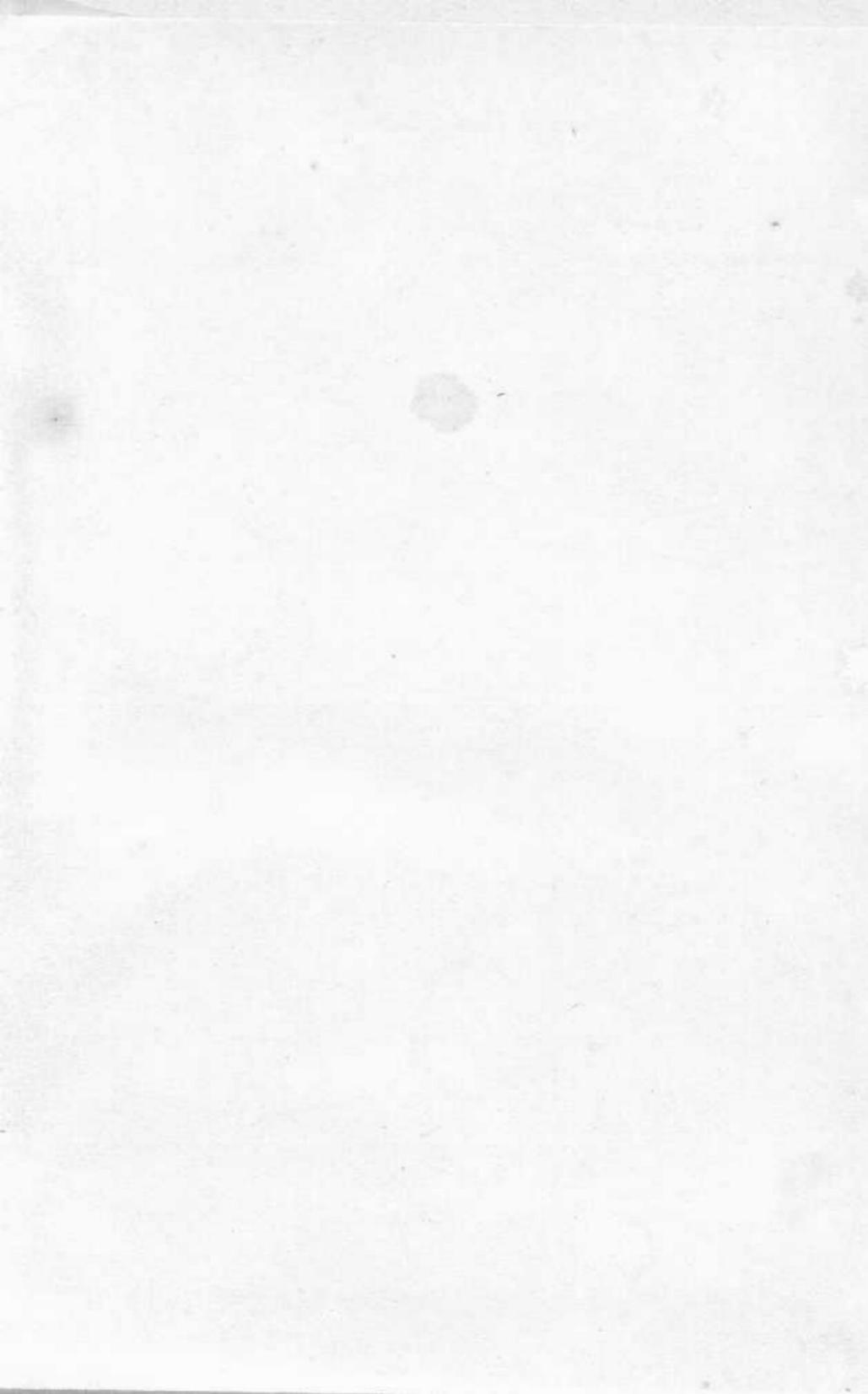






SAINT JOSEPH

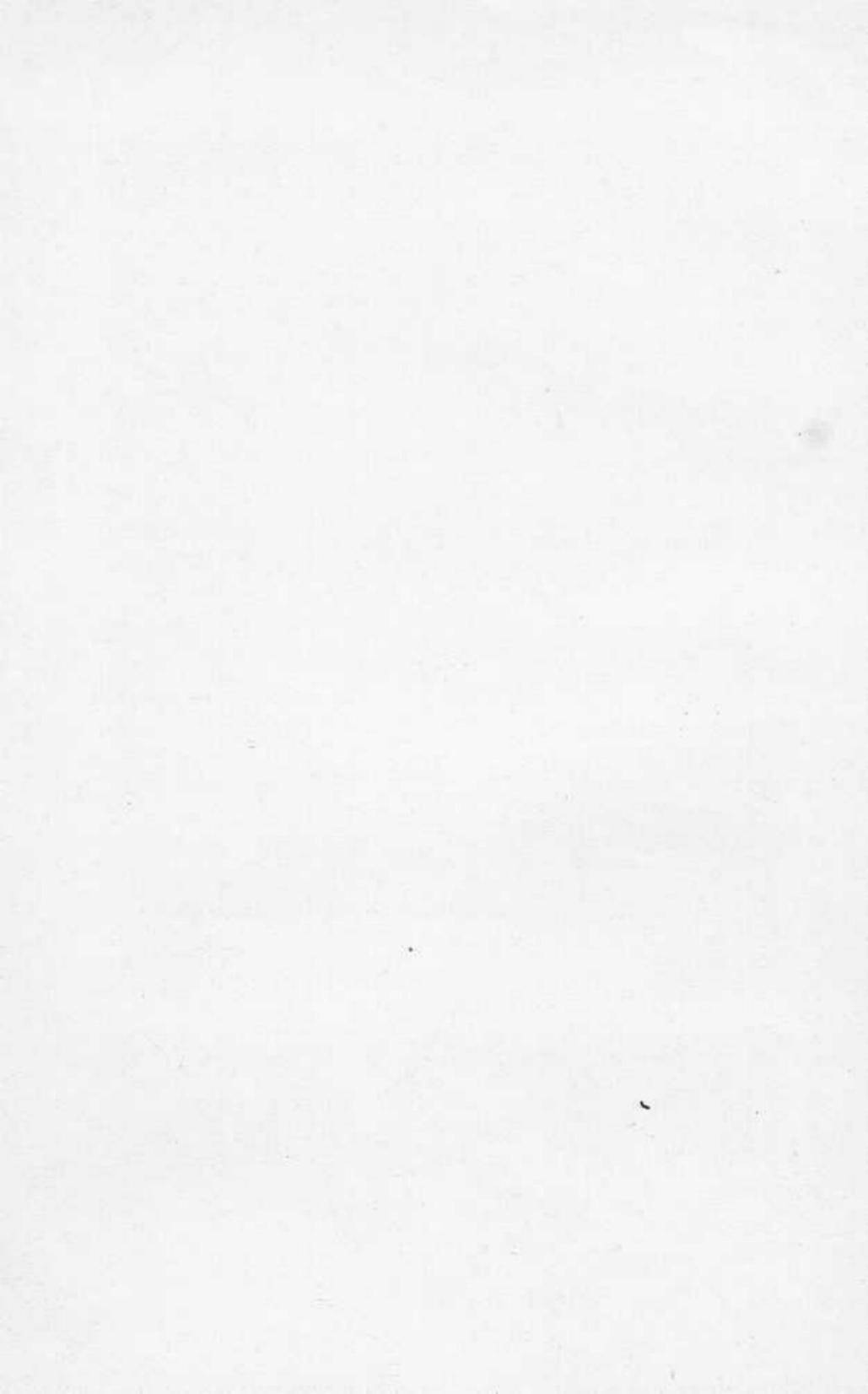
**protecteur spécial de sainte Thérèse
et du Carmel Réformé**





SAINT JOSEPH

protecteur spécial de sainte Thérèse
et du Carmel Réformé



FIGURES CHOISIES

DE

CARMÉLITES

NIHIL OBSTAT

A. Diamanti, S. J.,
Censor deputatus.

Imprimatur

✠ PAULUS PERINI, S. J.,
Ep. Mangalorensis.

Mangalore, die 4 Februarii 1913.

DÉCLARATION

Nous déclarons qu'en tout ce qui touche les faits extraordinaires et les dons surnaturels mentionnés en ce livre, nous n'entendons nullement prévenir le jugement du Saint-Siège et nous soumettons entièrement au Décret d'Urbain VIII en ces matières.

FIGURES CHOISIES
DE
CARMÉLITES

OU
QUELQUES UNES DES PREMIÈRES FILLES
DE SAINTE THÉRÈSE
D'APRÈS LES DOCUMENTS DU TEMPS

Première Série

CET OUVRAGE EST LA PROPRIÉTÉ DES CARMÉLITES DE
MANGALORE (INDES ORIENTALES)

Droits de traduction et de reproduction réservés

PRESSE DE LA MISSION
MANGALORE

1913

LETTRE

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR PERINI, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, ÉVÊQUE DE MANGALORE (INDES ORIENTALES)

BISHOP'S HOUSE

Mangalore, 4 Février 1913.

Ma chère Révérende Mère,

C'est un bonheur pour nous d'avoir l'occasion d'approuver et de recommander le petit livre intitulé « Figures choisies de Carmélites, » que vous faites paraître aujourd'hui, après avoir mis au jour une œuvre importante concernant votre Mère sainte Thérèse, œuvre qui vous a placé entre les mains les matériaux dont vous avez composé ces Biographies.

Nous avons la confiance que ces magnifiques esquisses de la vie de saintes filles du Carmel seront lues avec intérêt et profit spirituel, non seulement dans l'enceinte des Communautés religieuses, mais aussi par beaucoup de personnes du monde, qui trouveront là un puissant encouragement à se dévouer au service de Dieu, en esprit d'immolation, dans l'état de vie où la Providence les a placées.

Nous vous bénissons bien paternellement, ma chère Révérende Mère, ainsi que toutes nos filles du Carmel de Mangalore.

Votre Père en Jésus-Christ

✠ PAUL PERINI, S. J.
Evêque de Mangalore.

LETTRE

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR BENZIGER, CARME
DÉCHAUSSÉ, ÉVÊQUE DE QUILON (INDES ORIENTALES)

PAX CHRISTI!

Quilon, 28 Janvier 1913.

Ma Révérende Mère,

Avec une pieuse émotion j'ai lu les pages que vous consacrez à faire connaître les premières compagnes de notre sainte mère Thérèse.

Par la publication de ces Biographies vous ferez bénir Dieu et sa très sainte Mère à tous ceux qui auront la faveur de les lire. Vous ferez admirer les nobles combats et les victoires de ces héroïnes cachées au monde, et vous stimulerez d'autres âmes à les imiter.

Ces Vies montrent bien les prévenances admirables de la grâce et comment Jésus-Christ fortifie, console et récompense, même dès l'exil, ses fidèles épouses qui s'attachent à le servir par une immolation totale d'elles-mêmes, vivant de sa vie pour la gloire de Dieu son Père et le salut des âmes. On aimera à y contempler la bonté infinie de Dieu, attirant et aidant les âmes généreuses à se renoncer, porter leur croix et suivre Jésus à travers les

sentiers étroits de la perfection, à la lumière de la foi obscure, soutenues par l'espérance, poussées par l'amour. On y verra ce que peut la faible nature secourue par la grâce.

Tant d'exemples d'obéissance, d'humilité, de pénitence, de charité, d'amour de la souffrance et de l'oraison, entraîneront les uns à s'adonner, eux aussi, à la poursuite de ces magnifiques vertus, encourageront les autres à y persévérer.

Je suis convaincu que nul ne lira cet ouvrage sans se sentir le besoin d'aimer Dieu davantage et de travailler plus courageusement à sa sanctification.

Je vous félicite, ma Révérende Mère, de ce que Dieu vous a inspiré l'idée de cette publication. Et comme elle part d'un Carmel de l'Inde, ce m'est un motif de plus de me réjouir. Puisse ce livre attirer sur ce Carmel et sur tout ce pays des Indes, avec ses trois-cent-trente millions d'âmes, des grâces de salut et de sainteté, par l'intercession des Carmélites apostoliques dont il montre la voie !

✠ FR. ALOÏS-MARIE, C. D.
Evêque de Quilon.

LETTRE

DE SA GRANDEUR MONSIEUR BARTHE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, EVÊQUE DE TRICHINOPOLY (INDES ORIENTALES)

CATHOLIC MISSION
TRICHINOPOLY

15 Janvier 1913.

Ma Révérende Mère,

Je viens de parcourir les pages édifiantes où vous retracez la vie et les vertus des Religieuses Carmélites qui furent les premières compagnes et les zélées coopératrices de sainte Thérèse dans l'admirable Réforme du Carmel.

Ces pieux récits, en faisant pénétrer de plus en plus dans les âmes l'esprit de sainte Thérèse, ranimeront la ferveur dans les Communautés religieuses et y provoqueront une sainte émulation dans la voie de la perfection. Les beaux exemples que vous citez d'un amour généreux, immolé, et d'une vie de prière, de sacrifice, d'union continue avec Notre-Seigneur, inspireront aux cœurs dévoués une nouvelle ardeur pour la perfection et la ferme résolution de devenir, à l'exemple de sainte Thérèse et de ses compagnes, les amis intimes du Sacré-Cœur de Jésus.

Je prie ce divin Cœur de bénir votre travail et de lui faire procurer abondamment la gloire de Dieu et le salut des âmes.

En me recommandant à vos prières, je suis, ma Révérende Mère,

Votre tout dévoué en Jésus-Christ

✠ J. M. BARTHE, S. J.

Ev. de Trichinopoly.

LETTRE

DU TRÈS RÉVÉREND PÈRE ANTOINE DE JÉSUS, CARME
DÉCHAUSSÉ, PROVINCIAL DE LA PROVINCE DE FLAN-
DRE (BELGIQUE)

PAX CHRISTI

Très Révérende Mère Prieure,

Je remercie bien sincèrement Votre Révérence des Biographies des premières compagnes de N. S. Mère Thérèse que vous m'avez remises lors de mon passage à Mangalore.

J'ai lu avec un vif intérêt ces pages encore détachées, et je suis convaincu que la publication que Votre Révérence en fera, ajoutera une perle à la couronne déjà si glorieuse des Saints et Saintes qui ont illustré notre saint Ordre. Je ne doute pas non plus que les exemples de vertus qu'on y rencontre à chaque instant, ne soient un stimulant pour nos religieux et religieuses à marcher sur les traces de celles qui nous ont devancés dans la sainte carrière que nous suivons. Je suis aussi persuadé que votre ouvrage contribuera, dans ce siècle où toute l'activité humaine se concentre sur les œuvres extérieures, à ramener les âmes vers les hautes pensées de la foi et la

contemplation des choses divines, qui sont et resteront toujours l'âme de la vraie vie spirituelle et sans lesquelles les œuvres extérieures ne sont que des plantes desséchées, incapables de produire des fruits.

Je suis donc heureux d'encourager Votre Révérence dans votre entreprise, et de recommander la publication projetée à toute âme qui désire marcher dans la voie des Saints.

Veillez agréer, très Révérende Mère Prieure, l'expression de mon respect et de mon dévouement fraternel.

De Votre Révérence

le très humble serviteur et frère

FR. ANTOINE DE JÉSUS, C. D.
Provincial de la Province de Flandre.

PRÉFACE

Sainte Thérèse nous apparaît dans l'Eglise comme l'une des plus hautes personnifications de la vie contemplative et du zèle apostolique. Nul n'ignore quelle a été l'efficacité de son action sur son pays et sur son siècle, combien cette action s'est rapidement étendue dans l'univers et comment, aujourd'hui encore, elle poursuit fructueusement ses conquêtes.

Si l'on demande d'où vient cette puissance de diffusion des enseignements et de l'esprit de la Réformatrice du Carmel, nous répondrons en empruntant le langage de saint Laurent Justilien: «Transportée dans le sanctuaire impénétrable de la Divinité, elle est environnée de toutes parts de l'incendie du divin Amour; elle en est pénétrée et tellement embrasée, qu'elle se dépouille presque entièrement d'elle-même et prend des sentiments divins.⁽¹⁾» Comment s'étonner,

(1) L'Incendie du divin Amour, ch. XV.

après cela, qu'elle rayonne autour d'elle les flammes de la charité, qu'elle devienne un miroir des plus sublimes vertus du Christianisme ?

Mais si les flammes de Thérèse sont destinées à porter au loin leurs bienfaisantes ardeurs, les étincelles les plus brûlantes tomberont, à n'en pas douter, sur les âmes d'élite que Dieu a pris soin de réunir autour d'elle et qui sont éminemment aptes à les recevoir. Ces âmes, à son exemple, s'embraseront avec rapidité ; elles arriveront, sous l'action de la grâce et par leur propre coopération, à se dépouiller, elles aussi, des inclinations terrestres et à prendre des sentiments divins. Dès lors, elles excerceront — dans une sphère moins vaste sans doute que celle de leur Mère, mais considérable encore — une influence qui rappellera, à plus d'un titre, celle de Thérèse.

Telle est l'impression qu'apporte manifestement la lecture attentive de l'histoire des premières Carmélites Déchaussées, et dont ne se défendront peut-être pas ceux qui se borneront à en parcourir quelques pages. Pendant longtemps il fallut, pour en avoir connaissance, recourir aux

volumineuses Chroniques espagnoles des XVII^e et XVIII^e siècles ou à des ouvrages de même langue, qui ne se rencontraient plus que dans la poussière des antiques bibliothèques. Outre que ces livres étaient de nos jours presque introuvables, ils se ressentaient singulièrement du mauvais goût qui avait cours en Espagne à l'époque où ils furent composés, en sorte que des relations fort remarquables au double point de vue ascétique et mystique, se trouvaient difficiles à lire, enveloppées qu'elles étaient de réflexions et de détails démesurément prolixes et parfois même choquants.

Pour les débarrasser d'un alliage indigne d'elles et mettre en lumière leurs austères beautés, pour rectifier aussi les erreurs, chronologiques et autres, où étaient tombés les premiers compilateurs, pour les compléter enfin par des données nouvelles et sûres, un travail assez considérable s'imposait. Le père Marcel Bouix, traducteur au siècle dernier des Œuvres de sainte Thérèse, conçut bien le désir de tirer de l'ombre quelques unes des filles de la Sainte, mais il se borna, en suivant de loin les ouvrages dont nous

avons parlé, à rédiger quelques brèves notices, qu'il dissémina, en les répétant, dans les divers volumes des Œuvres. Du reste, il suffit de confronter ses pages, écrites à la louange des Carmélites, pour reconnaître que ce ne sont point, à proprement parler, des biographies, encore moins des portraits. C'est en quelque sorte un seul et même panégyrique, plus ou moins diversifié, qu'il applique à chacune des religieuses qu'il a entrepris de louer, tant les lignes sont uniformes, tant les couleurs, brillantes du reste, se trouvent identiques.

Pour connaître réellement une physionomie morale, pour recueillir d'une existence vécue des instructions vraiment efficaces, évidemment il faut autre chose. Cette pensée, nous l'avons très présente lorsqu'il nous a été donné d'entreprendre, il y a peu d'années, à l'occasion d'une nouvelle traduction des Œuvres de notre sainte Mère,⁽¹⁾ un travail spécial, relatif à ses premières

(1) **Œuvres complètes de sainte Thérèse de Jésus**, traduction nouvelle par les Carmélites du 1^{er} monastère de Paris, avec la collaboration de Mgr. Polit, Evêque de Cuenca (Equateur).

T. I et II: *Vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même*, suivie des

filles. Désirant avant tout donner, non des aperçus fantaisistes, mais, autant que possible, des portraits véritables, nous avons essayé de dégager des documents que nous avons entre les mains les traits saillants de chaque physionomie qui s'offrait à nous, comme aussi le cachet propre de la vertu, de la voie spirituelle que nous avons à mettre en relief. A l'occasion, nous n'avons pas craint de signaler une imperfection, une faiblesse, dans la conviction que plus nous nous sentons en face d'une personnalité vraie, plus nous tirons de profit des enseignements divers que présente son existence.

« Des renseignements détaillés fournis par les monastères primitifs, disions-nous dans *l'Introduction aux Fondations* (T. III des *Œuvres*); nous ont permis de reconstituer en quelque sorte la physionomie de ces Communautés de la Ré-

Relations Spirituelles à ses Directeurs. 1907.

T. III et IV : *Les Fondations*, suivies des *Actes et Mémoires*. 1909.

T. V : *Le Chemin de la Perfection — Exclamations — Pensées sur Cantique des Cantiques — Avis*. 1910.

T. VI : *Le Château intérieur — Poésies*. 1910.

(Paris, Beauchesne)

forme, tout imprégnées de l'esprit de la Fondatrice, pour la plupart visitées par elle à plusieurs reprises. Le plus grand nombre des religieuses qui les composent ont connu la Sainte. Beaucoup ont été formées par elle ; toutes se sont attachées à reproduire le plus fidèlement possible le très parfait modèle de sainteté qu'elles ont eu sous les yeux. En parcourant leur Vie, il est aisé de reconnaître qu'avec des tempéraments différents et des voies spirituelles diverses aussi, elles reflètent leur Mère et présentent les traits caractéristiques qu'elle a voulu imprimer à son Œuvre. Ces coups d'œil rapides nous permettront d'admirer l'édifice spirituel élevé par elle à la gloire de son divin Epoux ; ils nous feront mieux connaître ses relations avec ses filles. En jetant un regard à l'intérieur de ces monastères si soigneusement fermés, il nous sera donné d'apercevoir Thérèse elle-même, toujours grande et douce, toujours tendre et compatissante, autant que forte et surnaturelle.⁽¹⁾ »

Cette vue d'ensemble sur les premières Com-

(1) P. 37.

munautés de Carmélites Déchaussées, placée à la fin des deux volumes consacrés aux *Fondations*, fut accueillie avec faveur, tant dans l'Ordre de la grande Sainte, qu'en dehors de sa famille religieuse. Cependant on exprimait le désir que des notices si édifiantes, inconnues jusqu'ici pour la plupart aux lecteurs français, pussent se vulgariser davantage.

Choisir et grouper les plus intéressantes pour les donner ensuite au public, eût été suffisant pour répondre au désir qui nous était exprimé. Il nous a semblé qu'il y avait mieux à faire. Reprenant notre premier travail, nous avons voulu compléter et enrichir les Biographies dont nous faisons choix ; nous les avons reliées aux récits de sainte Thérèse dans les *Livres de sa Vie et des Fondations*. Enfin, nous avons visé à montrer, autant que possible, dans leur vivante réalité les relations de la sainte Mère et de son coopérateur, saint Jean de la Croix, avec les religieuses de la Réforme. C'est donc aujourd'hui, nous pouvons le dire, un nouveau livre que nous éditons. Et volontiers nous l'appellerions : La doctrine de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, non

plus en théorie dans leurs admirables ouvrages, mais vécue, réduite en pratique, par les âmes qui l'ont puisée toute pure et toute limpide à sa source première. Aussi bien, tout dans l'histoire de ces âmes accuse la filiation immédiate et directe de ces deux maîtres de la vie spirituelle et mystique, tout apparaît marqué au coin de l'intimité avec Dieu, de l'oraison en un mot, « source d'eau vive, fontaine mystérieuse, qui fait tout fructifier.⁽¹⁾ »

Du reste, ce livre ne détruit ni ne remplace la vue d'ensemble sur les Communautés du Carmel au temps de sainte Thérèse, qui fait suite au *Livre des Fondations*. Il permet seulement de considérer de plus près quelques unes des fleurs de sainteté qui s'y trouvent réunies, d'en mieux admirer les vives couleurs, d'en respirer plus à l'aise le parfum. Ajoutons que si nous avons élargi notre cadre, nous n'y avons rien admis d'artificiel, estimant qu'en pareille matière l'addition de détails supposés, en vue d'agrémenter

(1) S. Jean de la Croix: Cantique Spirituel, Explicat. de la Strophe XXIX.

le sujet, ne saurait en aucune manière se tolérer. Dans les présentes Biographies, on n'en trouvera aucun qui ne soit authentique, aucun qui ne repose sur un témoignage sérieux. Disons enfin que si les vénérables mères Anne de Jésus et Anne de Saint-Barthélemy n'ont pas trouvé place dans ce livre, c'est que, des ouvrages étendus ayant été publiés sur ces deux religieuses, leur histoire et leurs vertus sont aujourd'hui suffisamment connues.

A la suite des Biographies, nous avons donné en grande partie l'Épître du célèbre Louis de Léon, de l'Ordre de Saint-Augustin, qui se trouve en tête de la première édition des Œuvres de sainte Thérèse (Salamanque, 1588). Cette Épître, adressée à la vénérable mère Anne de Jésus et à ses filles du monastère de Madrid, renferme un magnifique éloge des premières Carmélites espagnoles. Emanant d'un contemporain tout à la fois grand religieux, théologien éminent, écrivain de renom, elle nous a paru confirmer de la manière la plus autorisée ce qui est contenu dans ce livre.

Le format in-12 étant celui que nous avons

choisi comme le plus approprié au but que nous nous proposons, nous avons divisé notre travail en deux Séries. Chaque Série se vendra séparément.

En offrant aux amis du Carmel et de sainte Thérèse ces récits où revivent dans leur naïve simplicité de si héroïques vertus, nous aimons à répéter après saint Augustin parlant des témoins du Christ au temps de la primitive Eglise : *N'hésitons point à imiter ce qu'il nous est si agréable de louer.*

Carmel de Mangalore (Indes Orientales),
en la fête de Notre Mère sainte Thérèse.

15 Octobre 1912.

EXHORTATION
DE SAINTE THÉRÈSE

EXHORTATION

DE SAINTE THÉRÈSE

AUX RELIGIEUX ET AUX RELIGIEUSES DE
SA RÉFORME

(Ces paroles de sainte Thérèse sont tirées du Livre des Fondations, ch. IV et XXIX.)

Tandis que ces petits colombiers de la Vierge Notre-Dame commençaient à se peupler, la divine Majesté faisait éclater les merveilles de sa grâce en de simples femmes, faibles par nature, mais fortes par les désirs et par le détachement de tout le créé, détachement si propre à unir l'âme à son Créateur, lorsqu'il est joint à la pureté de conscience. Je n'avais pas besoin d'ajouter ces derniers mots, car le détachement véritable est, je crois, incompatible avec le péché, de même que sans détachement, il est, à mon avis, impossible d'éviter l'offense de Dieu. Comme ces âmes ne parlent et ne s'occupent que de Lui, Notre-Seigneur, de son côté, semble ne pouvoir s'arracher d'auprès d'elles. C'est ce que je vois maintenant et ce que je puis affirmer en toute vérité. Que celles qui viendront après nous et qui liront ceci, tremblent si

elles ne trouvent pas dans nos monastères ce qu'on y voit aujourd'hui, et qu'elles se gardent de l'attribuer à la différence des temps. A Dieu tous les temps sont bons, pour favoriser de grandes grâces ceux qui le servent avec fidélité. Qu'elles examinent plutôt si ce n'est pas cette fidélité qui a baissé, et qu'elles s'efforcent d'y apporter remède.

J'entends dire quelquefois, en parlant des commencements des Ordres religieux, que Dieu faisait de plus grandes faveurs à ces Saints qui vivaient avant nous, parce qu'ils étaient comme les fondements de l'édifice. Cela est vrai, mais on devrait considérer aussi que l'on est soi-même fondement par rapport à ceux qui viendront. Si nous, qui vivons maintenant, n'avions pas laissé déchoir la perfection de nos ancêtres, et si ceux qui viendront après nous la soutenaient fortement, l'édifice demeurerait toujours ferme. Et que me sert, à moi, que les Saints d'autrefois aient été ce qu'ils furent, si je suis assez misérable pour ruiner l'édifice par ma mauvaise vie ! Il est clair que les nouveaux venus songent bien moins aux religieux morts depuis de longues années qu'à ceux qu'ils ont sous les yeux. Il est plaisant, en vérité, que je rejette la faute sur ce que je n'appartiens pas aux premiers temps, au lieu de considérer toute la distance qui sépare ma vie, mes vertus, de la vie de ceux que Dieu favorisait de si grandes grâces.

Oh ! que ces excuses sont déraisonnables, et que

l'erreur est manifeste ! Je ne parle pas des fondateurs d'Ordres. Dieu les ayant choisis pour une mission si haute, leur a donné aussi une grâce plus abondante. Mais que j'ai de regrets, ô mon Dieu, d'être si imparfaite et de faire si peu pour votre service ! Je sais très bien que si vous ne m'accordez pas les mêmes grâces qu'à mes devanciers, c'est à moi qu'en est la faute. Ma vie me désole, Seigneur, quand je la compare à la leur, et je ne puis même en parler sans verser des larmes. Je le vois, j'ai dissipé ce qu'ils avaient amassé par leur travail. Mais je ne puis en aucune façon me plaindre de vous, et aucune âme religieuse n'a le droit de le faire. Si elle voit que son Ordre déchoit en quelque chose, qu'elle s'efforce d'être une pierre si ferme qu'elle puisse servir à relever l'édifice. Le Seigneur l'aidera à devenir telle.....

Actuellement nous sommes tous en paix, dans la Mitigation comme dans la Réforme, et personne ne nous empêche de servir Notre-Seigneur. Puisqu'il a si bien exaucé nos prières, à l'œuvre maintenant, mes frères et mes sœurs ! Hâtons-nous de servir la divine Majesté !

Que les religieux d'aujourd'hui, témoins oculaires de tout ce qui s'est passé, considèrent les grâces que Dieu nous a faites, les tribulations, les troubles dont il nous a délivrés. Quant à ceux qui nous suivront et qui trouveront les obstacles aplanis, je le leur demande pour l'amour de Notre-Seigneur, qu'ils ne laissent jamais déchoir

la perfection, ne fût-ce que sur un point seulement. Qu'on ne dise pas de nous, par leur faute, ce qu'on dit de certains Ordres : les commencements en furent louables. Nous commençons maintenant. Efforçons-nous de commencer toujours, et d'aller sans cesse de bien en mieux. Songez-y, c'est par de très petites infidélités que le démon ouvre les brèches par où passent les très grandes. Qu'il ne nous arrive donc jamais de dire : Ceci importe peu, ce sont là des exagérations. O mes filles ! tout est grave, du moment que l'on cesse d'avancer. Je vous en supplie, pour l'amour de Notre-Seigneur, rappelez-vous la rapidité avec laquelle tout passe, la faveur que Dieu nous a faite en nous appelant à cet Ordre et le rigoureux châtement dont sera frappée celle d'entre nous qui introduira le relâchement. Tenez les yeux attachés sur la race des saints Prophètes dont nous descendons. Que de Saints nous avons au ciel qui ont porté notre habit ! Concevons la sainte présomption de nous rendre, avec la grâce divine, semblables à eux. La bataille durera peu, mes Sœurs, et le terme est éternel. Laissons toutes les choses d'ici-bas, qui, après tout, ne sont rien, et occupons-nous uniquement de celles qui nous rapprochent de cette fin qui ne finit point, de celles qui nous aident à mieux aimer, à mieux servir Celui qui vivra éternellement. Amen. Amen.

Grâces soient rendues à Dieu !

PAROLE DE NOTRE-SEIGNEUR

A

SAINTE THÉRÈSE

PAROLE DE NOTRE-SEIGNEUR

A

SAINTE THÉRÈSE

RAPPORTÉE PAR ELLE-MÊME

Alors que j'étais à Saint-Joseph de Malagon, le second jour de Carême (1570), au moment où je venais de communier, Notre-Seigneur Jésus-Christ m'apparut en vision imaginaire, de la manière accoutumée. Pendant que je le considérais, je vis qu'au lieu d'une couronne d'épines, il avait tout autour de la tête une couronne resplendissante, qui correspondait probablement au cercle des blessures. Comme j'ai beaucoup de dévotion à ce mystère, je ressentis une consolation bien vive. Mais réfléchissant ensuite à la grandeur d'un tourment qui avait donné lieu à tant de blessures, j'en éprouvai une profonde douleur.

Notre-Seigneur me dit *que ce n'était pas ces blessures que je devais déplorer, mais celles qu'on lui infligeait alors en si grand nombre.* Je lui demandai ce que je pouvais faire pour y porter remède, l'assurant que j'étais prête à tout. Il me répondit *que ce n'était pas le temps*

de me reposer, mais celui de poursuivre sans délai la fondation de ces monastères, parce qu'il trouvait son plaisir auprès des âmes qui les habitaient.

Sainte Thérèse

(Relation d'une faveur spirituelle.)

MONASTÈRE
DE
SAINT-JOSEPH D'AVILA

Je connus le haut degré de gloire
auquel le Seigneur élèverait les re-
ligieuses de cette maison.

*Sainte Thérèse, Vie écrite par elle-
même, ch. XXXVI.*

Lui-même me dit une fois pen-
dant mon oraison que ce monastère
était pour lui un Paradis de délices.

Ibid., ch. XXXV.

MARIE-BAPTISTE

(DE OCAMPO)

1543—1603

A proportion de la multitude
des douleurs qui ont envahi
mon cœur, vos consolations
ont réjoui mon âme.

Ps. XCIII, 19.

Sainte Thérèse, à la suite d'une merveilleuse vision de l'enfer, et de plusieurs autres qui lui avaient révélé la gloire réservée aux justes, les châtimens qui attendent les pécheurs, avait senti s'élever dans son âme un intense désir de vie parfaite. L'existence n'était-elle point trop douce au monastère de l'Incarnation d'Avila? Les sorties, licites dans cette Communauté, ne la privaient-elles point du mérite comme du bienfait de la vie solitaire et cloîtrée? Tant de faveurs exceptionnelles reçues de Dieu n'exigeaient-elles pas un sacrifice entier? Et l'amour vrai peut-il se contenter de moins que du parfait holocauste? Telles étaient les pensées qui occupaient l'esprit de la grande Sainte au pied de son Crucifix.

« Un jour que nous nous trouvions plusieurs en-

semble, raconte-t-elle au *Livre de sa Vie*, l'une d'entre nous demanda pourquoi nous ne serions pas religieuses à la manière des Déchaussées. Nous pourrions bien, disait-elle, établir un monastère. Une telle proposition répondait parfaitement à mes désirs... Un autre jour, après la Communion, Notre-Seigneur me donna l'ordre exprès de travailler de toutes mes forces à cette affaire, me disant, avec de grandes promesses, que le monastère s'établirait et qu'il lui procurerait beaucoup de gloire. ⁽¹⁾ »

Qui donc avait ainsi élevé la voix et prononcé des paroles, dont le retentissement, déjà profond dans l'âme de Thérèse, allait avoir un écho si prolongé et si glorieux pour le Carmel ? C'était une toute jeune fille de dix-sept ans, Marie de Ocampo, fille d'un cousin germain de Thérèse, Diego de Cepeda, et de doña Béatrix de la Cruz y Ocampo ; elle était élevée comme pensionnaire au couvent de l'Incarnation. Marie de Ocampo aimait le monde, et les riches qualités de son esprit et de son cœur n'allaient pas sans un certain mélange d'amour-propre et de vanité. La Sainte n'en avait été que plus surprise de l'entendre émettre une proposition si nouvelle.

Aussi bien les paroles de la jeune fille venaient-elles de plus haut. Celui qui meut à son gré les esprits et les

(1) Ch. XXXII.

lèvres montra bien qu'il était le premier auteur et du projet lui-même et de la généreuse offrande que Marie se sentit pressée d'y joindre.

« Je n'eus pas plus tôt offert mille ducats pour cette fondation, a-t-elle déclaré plus tard, que Notre-Seigneur m'apparut. Il me témoigna qu'il agréait ce présent et me fit entendre qu'il serait très bien servi dans ce monastère, qu'il en retirerait une grande gloire. Cette vision me remplit d'une telle joie, qu'à l'instant je pris la résolution de quitter le monde, pour embrasser la vie religieuse. »

La jeune castillane hésite cependant. Bientôt l'attrait pour la frivolité se réveille. Elle voudrait prier, et une douloureuse obscurité appesantit son âme. Au dégoût des choses de Dieu viennent se joindre des tentations contre la foi, qui l'effraient et la désolent.

Un jour qu'agenouillée dans le chœur du monastère, elle fait effort pour élever son cœur vers Dieu, Thérèse, à qui cependant elle n'a pas confié sa peine, s'approche doucement et lui présente le livre d'or que nous appelons l'*Imitation de Jésus-Christ* et qu'on nommait alors le *Contemptus mundi*. Marie de Ocampo jette les yeux sur la page que sa tante lui désigne. Bientôt un bien-être inconnu envahit son âme; l'orage intérieur s'apaise, et la jeune fille, libre de ses angoisses, promet à Dieu d'être Carmélite, et Carmélite Déchaussée.

Thérèse, en dépit de mille obstacles suscités par

l'ennemi de tout bien, avait exécuté son projet. D'une humble maisonnette, « disposée grossièrement et sans façon, » elle avait fait « un monastère, fort petit il est vrai, mais complet cependant. ⁽¹⁾ »

Marie de Ocampo ne devait pas être l'une des premières habitantes de ce nouveau cénacle. C'étaient quatre religieuses professes de l'Incarnation qui allaient faire cortège à la Sainte au moment où, franchissant le seuil de Saint-Joseph, elle « vit Jésus-Christ, qui semblait la recevoir avec beaucoup d'amour, et, lui mettant une couronne sur la tête, lui témoignait sa satisfaction de ce qu'elle avait fait pour sa Mère. ⁽²⁾ » Avant elle encore, « quatre orphelines pauvres, mais grandes servantes de Dieu, ⁽³⁾ » allaient recevoir l'habit des Carmélites Déchaussées.

Le monastère de Saint-Joseph s'était fondé le 24 Août 1562. Ce fut seulement le 6 Mai 1563, le jour de la fête de saint Jean devant la Porte Latine, que Marie de Ocampo, enfin victorieuse du monde et renonçant à toutes les espérances d'ici-bas, reçut l'habit de la Réforme. Elle prit en ce jour le nom de Marie-Baptiste, à cause de sa dévotion spéciale au saint Précurseur.

L'entrée de doña Marie de Ocampo au monastère

(1) Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même, ch. XXXIII.

(2) Ibid., ch. XXXVI. (3) Ibid.

des Déchaussées causa dans la ville beaucoup de dévotion et d'admiration. Avec ce qu'elle apporta, la sainte Mère éteignit une rente dont la maison était grevée; elle fit aussi construire quelques ermitages et les orna de peintures, mais ne voulut point que le père de la novice donnât rien de plus au couvent.

Dans une Relation de sa Vie, religieusement gardée au monastère de Valladolid, Marie-Baptiste a raconté que dès l'instant où elle reçut les livrées du Carmel, son âme se trouva inondée de grâces et de lumières, avec des communications divines si hautes et si continuelles, que sa nature avait peine à en porter le poids.

Sainte Thérèse bénissait Dieu des grâces qu'il prodiguait à Marie et à ses compagnes, non moins que de la fidélité avec laquelle on les voyait y répondre.

« C'est pour moi, écrivait-elle à cette époque, une satisfaction inexprimable de vivre au milieu d'âmes si détachées. Trouver toujours de nouveaux moyens d'avancer dans le service de Dieu, voilà leur unique préoccupation. La solitude fait leur bonheur : la seule pensée d'une visite à recevoir, fût-ce même celle de leurs plus proches parents, leur est à charge, à moins qu'elles n'y trouvent de quoi s'enflammer davantage dans l'amour de leur Époux. Ainsi, il ne vient à cette maison que des personnes ayant les mêmes attraites. Les autres n'y trouveraient aucune satisfaction et n'en donneraient aucune aux religieuses. Comme celles-ci ne

savent parler que de Dieu, pour être entendu d'elles et pour les entendre, il faut nécessairement parler le même langage. ⁽¹⁾ »

Marie-Baptiste fit profession le 21 Octobre 1564, entre les mains de sainte Thérèse.

Sous la direction d'une telle maîtresse, elle excella bientôt dans toutes les vertus, en particulier dans l'obéissance, ce cachet distinctif, au témoignage de la sainte Mère elle-même, des premières religieuses de Saint-Joseph d'Avila. Écoutons sainte Thérèse nous relater deux traits, où, selon une tradition assurée, Marie-Baptiste elle-même est en cause :

« La vertu d'obéissance m'est extrêmement chère ; mais, je dois l'avouer, je n'en connaissais pas la pratique avant que ces servantes de Dieu me l'eussent enseignée. Et elles l'ont fait de manière à m'en laisser bien instruite, n'eût été mon imperfection.

« Voici un fait qui se présente en ce moment à mon souvenir. Un jour que nous étions au réfectoire, on nous servit des portions de concombres. Il m'en échut un fort petit et pourri en dedans. J'appelai, sans faire semblant de rien, une des religieuses qui avaient le plus de jugement et de capacité, afin d'éprouver son obéissance. Je lui dis d'aller planter ce concombre dans un petit jardin que nous avions. Elle me demanda si elle

(1) Vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même, ch. XXXVI.

devait le placer droit ou couché. Je lui répondis de le mettre couché. Elle partit, et fit ce que j'avais dit, sans qu'il lui vint à l'esprit que ce concombre sécherait nécessairement. Le respect de l'obéissance aveugla en elle la raison naturelle, et lui fit croire que l'ordre donné était très raisonnable. »

Et un peu plus loin :

« Nous avons un puits dont l'eau, au rapport de ceux qui la goûtèrent, était fort mauvaise; de plus, il paraissait impossible de la faire couler par des conduits à cause de la profondeur du puits. Les ouvriers que j'avais fait venir dans ce dessein, se moquaient de moi, disant que c'était dépenser de l'argent en pure perte. Je pris l'avis des sœurs. L'une d'elles me dit : *Il faut entreprendre la chose. Notre-Seigneur doit nous donner des personnes qui nous apportent de l'eau, et nous fournir en même temps de quoi les entretenir. Sa Majesté s'en tirera à meilleur compte en nous la procurant dans la maison. Donc, Elle le fera.*

« Voyant avec quelle foi et quelle résolution cette sœur avait parlé, je me tins assurée du succès, et, contre l'avis du fontainier, très expert en fait d'eau, je fis exécuter le travail. Par la bonté de Dieu, nous tirâmes de ce puits un filet d'eau bonne à boire, d'un volume très suffisant pour nous. ⁽¹⁾ »

(1) Fondations, ch. I.

Le puits s'appelle encore aujourd'hui *Fontaine de Marie-Baptiste*.

Il y avait cinq ans que la jeune religieuse vivait à Saint-Joseph d'Avila, dans un intime commerce avec Dieu et de plus en plus éprise des beautés de la vertu, lorsque sainte Thérèse la conduisit à la fondation de Medina del Campo. Elle eut part aux angoisses de sa sainte Mère, non moins qu'à l'énergie déployée par elle dans l'organisation de ce second Bethléem, et demeura dans le nouveau couvent pendant que sainte Thérèse accomplissait les fondations de Malagon et de Valladolid.

La Sainte ne devait pas tarder à l'appeler en ce dernier monastère : la fondatrice, doña Marie de Mendoza, connaissant ses talents et sa sainteté, désirait l'avoir auprès d'elle. Marie-Baptiste remplit bientôt l'office de prieure et s'en acquitta avec une vertu et une prudence singulières. Au témoignage du père Jérôme Gratien, qui l'avait bien connue, c'était effectivement « une femme d'une haute perfection et d'une intelligence exceptionnelle. » La Sainte la consultait dans toutes les affaires de la Réforme et avait en grande estime les ressources de son esprit.

Cependant, aux joies qui durant plusieurs années avaient inondé son âme succédèrent de rigoureuses épreuves. La prieure de Valladolid se vit tout à la fois accablée par les maux corporels et affligée dans son âme par d'inexprimables douleurs. La rigueur de ses

tourments atteignait parfois un tel degré d'intensité que son âme, par un effet étrange, mais qui n'est pas sans exemple dans la vie des serviteurs de Dieu, se trouvait alors comme dégagée des sens corporels par l'excès de la souffrance.

« Ces effets surnaturels sont si terribles, a-t-elle déclaré dans la même Relation, que l'esprit est emporté et le corps semble devenu léger comme une plume. Ce qu'il y a de plus pénible, c'est que l'âme ignore comment cela finira. Elle est toute plongée dans des ténèbres si profondes, et les sens et les puissances sont alors si complètement privés de lumière, qu'elle est entièrement incapable de résistance, tout comme le serait une paille sèche. Ses puissances sont si étroitement liées, qu'elles sont réduites à une captivité absolue. Et l'âme est incapable de s'affranchir de cet état ; elle est sans pouvoir et en partie sans vouloir, se trouvant tout entière inexprimablement captive.

« Lorsqu'elle revient à elle, c'est pour s'approprier douloureusement ces paroles de Job : *Quare posuisti me contrarium tibi ?* ⁽¹⁾ et d'autres encore, qui se présentent à elle, tant des Psaumes que des autres parties de la sainte Ecriture. »

Un jour que la Réformatrice passait par le couvent de Valladolid, sa fille désolée la pria de lui obtenir un

(1) Pourquoi ni avez-vous mis en opposition avec vous ? (VII, 20.)

adoucissement à ses maux. Mais la Sainte se contenta de l'encourager à souffrir, disant que « s'il plaisait à Dieu de lui enlever à elle-même les consolations dont il la comblait et jusqu'au souvenir de toutes les grâces qu'il lui avait faites, en la réduisant à l'état d'une bête des champs, elle serait aussi contente que s'il l'élevait jusqu'au ciel. »

Cependant Dieu ne purifiait si douloureusement sa servante que pour la rendre capable de monter jusqu'aux sphères les plus élevées de l'amour pur.

« Parmi les grâces que le Seigneur m'a faites, dit-elle encore, je regarde celle-ci comme très signalée. Il fit luire en moi une lumière qui me fit voir et comprendre clairement que tout mon bien consistait à m'offrir en sacrifice à la divine Majesté, de façon à lui immoler ma vie et mille autres vies, si je les avais, et cela purement pour l'amour d'un Dieu si grand. Cette disposition se trouva en moi dans une intensité telle, qu'en comparaison de ce degré d'amour et du bonheur de mourir pour Dieu, le ciel n'avait plus d'attrait pour mon âme. Et pour atteindre là, j'aurais choisi toutes les tortures imaginables, si telle eût été la volonté de Dieu. Oui, mon âme éprouvait une soif si ardente d'aimer Dieu purement à cause de lui-même que, pour y arriver, j'aurais, ce me semble, enduré mille tourments et donné mille fois ma vie, sans vouloir de Dieu d'autre récompense.

« Cet amour et cette disposition n'étaient pas accompagnés de la tendresse de goût spirituel que j'avais expérimentée en un autre genre d'oraison, mais je les sentais d'un tel prix, que pour aimer Dieu de cet amour totalement épuré, j'aurais donné, ce me semble, toutes les autres faveurs dont j'avais jamais été gratifiée. »

La mère Marie-Baptiste poursuivait avec courage sa voie d'amour et de souffrance, tantôt ensevelie dans un abîme de ténèbres et d'angoisses, tantôt voyant se déchirer le nuage épais qui lui dérobait son Dieu. Dans ces rapides moments de lumière, remplie de clartés et de délices, elle était obligée de s'écrier : *Suspendez, Seigneur, le torrent de vos miséricordes, parce que ma faiblesse est incapable de le soutenir !*

A la fin de sa course, ses épreuves devinrent plus intenses. Sainte Thérèse, qui jouissait déjà de la gloire, lui apparut et la consola, disant qu'elle prenait sur elle ce qui la concernait et que Dieu trouvait un singulier plaisir dans ses souffrances.

Envoyée momentanément à Tolède, Marie-Baptiste passa par le couvent de Saint-Joseph d'Avila, lorsque le corps de sa sainte Mère s'y trouvait (1585-1586). Elle obtint, en priant auprès de sa dépouille, une notable amélioration de ses infirmités, et, venue avec des béquilles, se retira marchant sans appui. De retour à Valladolid, ses maux la reprirent avec tant de violence, que les médecins les comparaient aux tourments des martyrs.

Sa patience, sa tranquillité ne se démentirent point ; elle demandait à ses filles de rendre avec elle grâce à Dieu pour tant de douleurs.

L'œuvre du Seigneur, nous pouvons le croire, était accomplie en cette âme généreuse. Elle avait dominé la souffrance, et, à son tour, la souffrance l'emportait vers les régions paisibles où habite le Souverain Bien. « L'âme qui tend vers Dieu, a dit saint Augustin, s'élève d'abord d'un vol libre et admirable au dessus de toute souffrance par l'immolation. Et c'est alors que, déployant largement ses ailes splendides et immaculées, l'amour pur arrive à l'embrassement de Dieu. »

L'heure de l'embrassement éternel n'était plus loin. La mère Marie-Baptiste approchait, manifestement, du terme de sa sainte vie. Le roi Philippe III et la reine Marguerite, qui l'avaient toujours honorée d'une particulière estime, vinrent la visiter et la supplièrent de prier Dieu pour leur royaume. Le duc de Lerma vint de même lui recommander le salut de son âme et les affaires de l'Etat qu'il avait à sa charge. La malade leur demanda avec force de veiller à la défense de la foi et au bien des peuples. En vraie fille de sainte Thérèse, elle brûla de zèle jusqu'à la mort : deux mois seulement avant de quitter l'exil, elle écrivait en France pour applaudir au dessein que poursuivait M. de Brétigny, l'infatigable promoteur de l'établissement du Carmel réformé en notre pays.

Marie-Baptiste expira le 10 Août 1603, âgée de soixante ans, dont elle avait passé quarante dans la Réforme.

(Registres conventuels des monastères d'Avila et de Valladolid. — Ribera : *Vie de sainte Thérèse* liv. I, ch. V. — *Reforma de los Descalzos t. III, lib. XI, cap. XXXIII, XXXIV.* — Dép. de la Mère Marie-Baptiste pour la canonisation de sainte Thérèse (Inform. de Valladolid) — Philbert Champagnot : *Vie de M. de Brétigny*, liv. I, ch. VII.)

MARIE DE SAINT-JÉRÔME

(DAVILA)

1541—1602

Ayez soin de conserver votre cœur en paix ; qu'aucun événement humain ne le trouble ; songez que tout ici-bas doit finir.

• *S. Jean de la Croix.*

Le 30 Septembre 1563 voyait la petite Communauté de Saint-Joseph d'Avila s'augmenter d'une nouvelle dépouille arrachée au monde. Doña Marie Davila venait se donner à sainte Thérèse, afin d'être par elle consacrée au Seigneur sous la règle austère du Carmel réformé.

Son père, Alphonse Alvarez Davila, surnommé *le Saint*, était cousin de Thérèse ; sa mère s'appelait doña Mencia de Salazar. Restée orpheline avant d'avoir pu choisir un état de vie, Marie se retira chez des parents. Ses qualités exceptionnelles lui attirèrent bientôt de nombreuses propositions de mariage. Elle y prêta d'abord l'oreille, sans cependant arrêter son choix : c'est que, dans sa fierté native, elle ne trouvait aucune des alliances qui lui étaient proposées vraiment digne de la fixer.

Cependant Dieu lui-même faisait le siège de cette âme. Il devait y entrer en vainqueur. Marie Davila prit la résolution inébranlable de n'appartenir qu'à l'Époux divin, le seul qui ne change point, le seul capable de combler l'attente de ses Épouses. De sérieux obstacles semblaient devoir la retenir, mais elle les surmonta avec un courage qui permit d'augurer celui qu'elle devait déployer dans la carrière religieuse.

Le jour de la fête de saint Jérôme — ce Saint si cher à la piété espagnole — elle se présente au petit couvent, accompagnée de toute la noblesse de la ville. L'or et les pierreries étincellent sur ses soyeux vêtements, mais ce n'est que pour rendre plus authentique et plus manifeste aux yeux de tous l'adieu définitif qu'elle dit au monde. Quelques instants plus tard, elle reparait aux yeux de ses concitoyens émus jusqu'aux larmes, couverte de la pauvre bure et du voile grossier des Déchaussées. Ce n'est plus doña Marie Davila, mais la sœur Marie de Saint-Jérôme qu'ils contemplent encore une fois, avant de voir se refermer sur elle les grilles du cloître.

En se donnant au pauvre Carmel, Marie lui fit une riche aumône, qui permit de doter une chapellenie et d'agrandir l'église. Ses vertus et ses talents allaient devenir pour lui un trésor bien autrement précieux. Sainte Thérèse le savait. Aussi écrivait-elle en tête du *Livre des Fondations*, parlant des jeunes filles qui entraient dans

le monastère : « Au luxe et à la richesse de leurs parures, le monde pouvait déjà, semblait-il, les regarder comme siennes. Mais le Seigneur, se hâtant de les arracher à ces vanités, les introduisit dans sa maison et les dota d'une perfection si haute qu'elles me jetaient dans la confusion. ⁽¹⁾ »

Et réfléchissant sur les merveilleuses opérations de la grâce qu'elle avait sous les yeux :

« Dieu donne à qui il veut, écrivait-elle encore, et aussi à qui se dispose mieux à recevoir. Je vois actuellement de toutes jeunes filles venir à ce monastère. A peine Dieu les a-t-il touchées de sa grâce, favorisées quelque peu de ses lumières et de son amour, je veux dire, à peine ont-elles goûté ses suavités, que sans délai elles répondent à son appel et, surmontant tout obstacle, oubliant même les nécessités de l'existence, viennent s'enfermer pour toujours dans une maison sans revenus. Dédaigneuses de la vie, elles abandonnent tout pour Celui dont elle se savent aimées. Elles renoncent à leur volonté, et ne pensent même pas qu'elles puissent éprouver de l'ennui dans une si sévère clôture. Toutes, d'un même cœur, s'offrent à Dieu en sacrifice.

« Ah ! je le reconnais volontiers, elles me laissent bien loin derrière elles, et je n'ai qu'à rougir devant Dieu ! Ce que Notre-Seigneur n'a pu obtenir de moi

(1) Fondations, ch. I.

depuis tant d'années que je m'applique à l'oraison et que je reçois ses faveurs, il l'a obtenu d'elles avec des faveurs bien moindres dans l'espace de trois mois, de l'une d'elles en trois jours seulement. Mais aussi, comme il sait les récompenser ! Très certainement, elles ne regrettent point ce qu'elles ont fait pour lui. ⁽¹⁾ »

Le 22 Avril 1565, Marie de Saint-Jérôme émettait sa profession. Pendant plusieurs années encore, il allait lui être donné d'être témoin des vertus pratiquées par sainte Thérèse dans le secret de son premier monastère, comme aussi des faveurs merveilleuses dont Dieu l'y honora. Il semble que parmi les filles de la Sainte, elle soit l'une de celles qui y prêta le plus d'attention : du moins prit-elle le soin de consigner par écrit ce qu'elle vit et entendit de plus admirable. Il nous reste une Relation des vertus de sainte Thérèse rédigée par Marie de Saint-Jérôme. Au sujet des ravissements qui si souvent surprenaient la Sainte, et des efforts qu'elle faisait pour en dérober la connaissance, écoutons-la parler :

« C'était avec un vif chagrin que la sainte Mère voyait ces effets si apparents, et elle disait elle-même qu'il lui en coûta bien des prières pour obtenir de Dieu d'en être délivrée, comme effectivement elle le fut. Les ravissements qui la surprenaient en notre présence l'affligeaient sans doute ; cependant elle s'y résignait

(1) Vie de sainte Thérèse écrite par elle même, ch. XXXIX.

encore. Mais lorsqu'ils étaient aperçus des personnes du dehors, sa peine devenait extrême. En tout temps, elle dissimulait le plus possible, alléguant qu'elle souffrait du cœur. ⁽¹⁾ »

Si la Sainte fut exaucée relativement aux extases remarquées par les séculiers, les ravissements continuaient à se produire en présence de ses filles. « Chaque fois qu'elle communiait, atteste une autre religieuse, chaque fois qu'elle assistait à la messe ou entendait un sermon, chaque fois qu'elle se mettait en oraison, souvent même à une seule parole se rapportant à Dieu, son âme se dégageait des sens. ⁽²⁾ »

Marie de Saint-Jérôme était douée d'un esprit sérieux, d'un jugement solide. Aussi, à côté des dons éminents, des grâces extraordinaires, elle admirait plus encore en sa Mère, durant ces années d'intimité à Saint-Joseph d'Avila, cette humilité, cette charité, cette patience qui brillaient en elle d'un incomparable éclat. En présence de ces merveilles de grâce qu'il lui était permis de contempler de si près, elle reconnaissait clairement comment l'oraison, qui est l'âme de la vie du Carmel, entraîne nécessairement après elle, si elle est véritable, toutes les vertus chrétiennes à un degré peu commun et même héroïque.

(1) Souvenirs de Marie de Saint-Jérôme.

(2) Déposition de la mère Marie-Baptiste pour la Canonisation de sainte Thérèse.

La jeune professe était digne de ces premiers temps de Saint-Joseph d'Avila. A la ferveur, à l'amour de l'oraison, elle joignait une tranquillité d'esprit, une circonspection, une égalité d'humeur qui la faisaient respecter et aimer de toutes ses sœurs. Sainte Thérèse, reconnaissant en elle le talent de conduire les autres, la nomma maîtresse des novices, et peu après, sous-prieure. Quand, au mois d'Août 1567, elle s'éloigna pour la fondation de Medina del Campo, ce fut à Marie de Saint-Jérôme qu'elle confia le gouvernement de la Communauté, en qualité de présidente, tout en lui laissant le titre de sous-prieure.

Dans les intervalles de liberté que lui laissaient ses fondations, la sainte Mère revenait momentanément à Saint-Joseph d'Avila, et Marie de Saint-Jérôme avait la consolation de remettre l'autorité entre ses mains. L'année 1578 tout entière s'écoula pour Thérèse en ce berceau de la Réforme. Comme elle l'avait fait pour une époque antérieure, Marie de Saint-Jérôme écrivit ce qu'elle observa de plus remarquable en sa sainte Mère, spécialement son incroyable sérénité au milieu des persécutions qui pleuvaient alors sur elle.

En 1582 elle avait la douleur d'apprendre la mort de sainte Thérèse, survenue au monastère d'Albe, alors que la Sainte était en chemin pour Saint-Joseph d'Avila. Marie de Saint-Jérôme fut élue canoniquement pour la remplacer en qualité de prieure de ce couvent. Le sa-

crifice d'être privée d'une telle mère s'accrut encore, pour elle et ses filles, du regret de se voir frustrées du dépôt de son saint corps.

En 1584 cependant, le père Gratien ouvrait la sépulture dans le plus grand secret et constatait la miraculeuse conservation du corps.

« Avant de le rendre à la terre, il avait détaché la main gauche et le doigt auriculaire de la main droite. Il garda ce dernier comme un cher trésor, qui ne devait plus le quitter jusqu'à son dernier soupir ; quant à la main gauche, il la déposa, enveloppée de soie, dans un coffret bien fermé, où il plaça également la clef du sépulcre, et il porta ce coffret aux religieuses d'Avila, en prenant toutes les précautions possibles pour leur laisser ignorer ce qu'il contenait. Son intention était de le leur laisser, dans le cas où les précieuses dépouilles resteraient à Albe ; si, au contraire, elles étaient reportées à Avila, comme il le désirait, il rendrait au monastère d'Albe la main ainsi séparée. Les religieuses d'Avila placèrent le coffret dans un angle de leur chœur. ⁽¹⁾ »

Mais bientôt sainte Thérèse elle-même, apparaissant à l'une de ses filles, lui révélait le secret. En outre, à partir de ce jour, chaque fois que Marie de Saint-Jérôme, étant au réfectoire et tenant à la main le vase

(1) Conservation miraculeuse du corps de sainte Thérèse (Supplém. à la Vie) Oeuvres complètes de sainte Thérèse, t. II.

où elle allait boire, demandait la bénédiction de la sainte Mère comme si elle eût été présente, elle apercevait visiblement une main qui la bénissait. C'est le père Gratien qui nous l'assure.

Une consolation plus grande encore attendait Marie de Saint-Jérôme et ses filles. Le corps intact de leur Mère allait leur être momentanément rendu. En Octobre 1585, il arrivait à Avila. Avec quelle émotion toutes contemplèrent ce saint corps, qui était « entier, sans aucune corruption et répandait une excellente odeur ! Les os et les nerfs étaient si bien joints les uns aux autres, que lorsqu'on le tira du coffre, il se tenait debout avec fort peu d'appui. ⁽¹⁾ »

Le monastère était en fête. « On alluma quantité de lumières, raconte la vénérable sœur Anne de Saint-Barthélemy, qui était présente. Le couvent, ainsi illuminé, paraissait un ciel. La Sainte faisait mille caresses à ses filles : en quelque lieu de la maison qu'elles allassent, elle leur apparaissait et les consolait. »

La joie de la Prieure d'Avila et de sa Communauté ne devait durer que quelques mois. Sur les instances de la puissante maison d'Albe, Sixte V ordonna le retour du corps au couvent des Carmélites de cette ville. En Août 1586, le monastère d'Avila s'en voyait de nouveau privé, et malgré l'opposition formée par Marie de Saint-

(1) Vie de sainte Thérèse, par Yepés. liv. II, ch. XLI.

Jérôme et ses religieuses, appuyées des autorités d'Avila, le monastère d'Albe était confirmé dans la possession du corps de sainte Thérèse.

En 1591, les Supérieurs envoyèrent la mère Marie de Saint-Jérôme prendre la conduite du couvent de Madrid, dont la prieure avait été déposée à la suite de troubles survenus dans la Réforme. Marie de Saint-Jérôme voulut avoir pour compagne la vénérable sœur Anne de Saint-Barthélemy, à laquelle l'attachait une intime union de grâce.

La douceur, la prudence de la nouvelle prieure lui gagnèrent les esprits et quand, au bout de trois ans, elle reprit le chemin de Saint-Joseph d'Avila, la vénérable mère Anne de Jésus pouvait déclarer que, dans sa difficile mission au couvent de Madrid, Marie de Saint-Jérôme avait réalisé ce qu'aucune autre n'aurait été à même d'accomplir.

En 1595 la pieuse Mère, suivie encore d'Anne de Saint-Barthélemy, alla fonder le couvent d'Ocaña. Elle revint ensuite gouverner de nouveau celui d'Avila.

Au milieu des sollicitudes du gouvernement, Marie de Saint-Jérôme n'oubliait pas que la grande affaire d'une Carmélite est l'oraison, l'occupation de Dieu dans le silence et l'oubli de toutes choses. Quelques lignes tracées de sa main, vraisemblablement pour un confesseur, nous permettent de conjecturer l'élévation de son âme :

« Qui exprimera ce qui n'a point de nom ? Ce n'est ni un goût spirituel, ni une tendresse de dévotion, ni une vision, ni une révélation. L'entendement n'agit point, et, au début, la volonté aussi semble inactive. On dirait que l'âme est toute plongée dans une admiration profonde, sans pouvoir dire ce qu'elle admire. Elle est dans l'étonnement de percevoir un secret si mystérieux, une merveille qui ne peut être comprise que de Celui-là seul qui l'opère. L'âme qui la sent ne peut saisir en quoi elle consiste. Au début de cet état, on répugne à voir les créatures d'ici-bas, à traiter avec elles ; on voudrait ne rien voir ni savoir de cette vie terrestre. Cette grâce une fois passée, mon âme connaissait que la faveur dont Dieu l'avait gratifiée était très grande, mais plus elle se sentait élevée, plus elle désirait s'abaisser, jusqu'à se cacher même au plus profond abîme de la terre. J'ai compris que cette connaissance me venait de Dieu lui-même. »

En Épouse bien-aimée du Sauveur, Marie de Saint-Jérôme devait participer aux souffrances de sa Passion. Un cancer vint dévorer sa poitrine. Longtemps elle en supporta silencieusement les cruelles douleurs. Il lui fallut enfin se placer entre les mains des médecins et leur permettre d'y appliquer le fer et le feu. Elle se prépara à ce martyre avec autant de joie et d'amour que s'il se fût agi de s'exposer pour la foi au fer des bourreaux. Le mal cependant ne put être conjuré ; la mort arrivait à grands pas.

Paisible et confiante, la prieure d'Avila rendit son âme à Dieu, âgée de soixante-deux ans, le Samedi-Saint 6 Avril 1602. Elle était assistée de sa fidèle amie, Anne de Saint-Barthélemy, l'heureuse sœur qui, vingt ans auparavant, avait soutenu entre ses bras, au couvent d'Albe de Tormès, sainte Thérèse expirante.

(Registre conventuel du monastère d'Avila—Ribera : Vie de sainte Thérèse, liv. II, ch. V — *Reforma de los Descalzos*, t. III, lib. XI, cap. V, VI — Autobiographie de la vénérable Anne de Saint-Barthélemy.)

ISABELLE DE SAINT-DOMINIQUE

(DE ORTEGA)

1537—1623

O Ame, bien-aimée du Seigneur, vous êtes digne des louanges les plus magnifiques, non par ce qui vient de vous, mais pour les biens que Celui qui vous aime a mis en vous!

S. Bonaventure.

Isabelle de Saint-Dominique nous apparaît comme l'une des plus nobles et des plus belles figures qui entourèrent sainte Thérèse à l'aurore de la Réforme. Le plus merveilleux assemblage des dons de la nature et de ceux de la grâce ne cessa d'attirer sur elle l'admiration de sa famille religieuse. Mais son âme habitait une sphère bien supérieure à celle où se meut l'humanité : elle semblait n'avoir d'autre aspiration que celle d'outrepasser toutes choses pour s'unir à son Dieu, d'autre passion que celle de s'immoler pour lui.

Elle vit le jour à Cardeñosa, en Vieille-Castille, de parents distingués par leur piété. Son père s'appelait Jean Sedeño de Montalvo y Tapia, mais on lui donnait le nom de Ortega. Sa mère s'appelait doña Marie de Vergas. Isabelle fut la plus jeune de leurs enfants. Elle

perdit sa mère à quatre ans, son père dix ans plus tard.

Durement traitée par une belle-mère, obligée de séjourner chez un oncle qui habitait Avila, la jeune fille connut bien des amertumes, mais Jésus-Christ attirait puissamment son âme et, lui révélant la vanité de tout ce qui est ici-bas, lui faisait goûter dans un commerce intime avec lui d'ineffables délices. Elle songeait à entrer au monastère des Déchausées de l'Ordre de Saint-François, nouvellement fondé à Madrid, lorsqu'elle rencontra le grand Réformateur franciscain, saint Pierre d'Alcantara, qui l'assura que ce n'était point chez les religieuses de son Ordre que Dieu l'appelait, mais dans un couvent, également austère, que la mère Thérèse s'apprêtait à fonder dans Avila même.

Le Saint la mit en relation avec la Fondatrice. « Il m'envoya un message, raconte Isabelle de Saint-Dominique, pour me donner rendez-vous dans une chapelle de la cathédrale, ce qui eut lieu. Notre sainte Mère et moi nous nous confessâmes à lui et nous reçûmes Notre-Seigneur. C'était la première fois que je voyais la mère Thérèse de Jésus. Ce qui lui permit de venir, c'est qu'à cette époque elle se trouvait hors de son couvent : c'était à son retour de Tolède, où un ordre de l'obéissance l'avait envoyée pour consoler une dame accablée de chagrin ⁽¹⁾ ...

(1) Sainte Thérèse, sur l'ordre de ses Supérieurs, venait de faire un séjour de six mois à Tolède, chez doña Louise de la Cerda.

La Mère me dit que sa fondation était en bonne voie et que Dieu avait daigné lui faire connaître qu'il y serait bien servi... Tout ce que j'entendais de sa bouche semblait répondre à mes désirs. Je lui dis que je prendrais l'habit dans son couvent, et la chose fut convenue. Elle me parut sainte au corps et en l'âme, et déjà j'éprouvais un profond regret de me séparer d'elle. ⁽¹⁾ »

Le 4 Octobre de l'année suivante (1563), doña Isabelle de Ortega entra au monastère de Saint-Joseph ; le 21 Octobre 1565, elle prononçait ses vœux.

C'était pour la jeune religieuse, comme pour ses compagnes, un continuel sujet d'admiration que la sainteté et les dons merveilleux qui éclataient en sa sainte Mère. Celle-ci se trouvait alors dans la période de sa vie spirituelle où ses désirs du ciel étaient si intenses et si violents, qu'ils semblaient devoir mettre un terme à ses jours.

« Cette impatience de voir Dieu, a écrit Isabelle, lui causait une sorte d'extase, accompagnée d'une intensité de désirs qui la torturait au dedans et au dehors, au point qu'elle paraissait près de rendre l'âme. En cet état, elle avait soin de se retirer dans les endroits les plus solitaires de la maison, car c'est un besoin qui naît de ce genre de tourment. Je lui avais entendu dire qu'elle s'était parfois vue réduite à une telle extrémité, qu'elle avait craint de mourir ainsi sans témoins. Or, cette fois,

(1) Première Dép. pour la Canonisation de sainte Thérèse.

elle s'était rendue dans un ermitage. C'était le soir, et elle n'avait point de lumière. Je l'avais entendue sortir du chœur et m'étais mise à sa recherche. M'arrêtant pour écouter, je compris ce que ce pouvait être, grâce aux données que j'avais par ailleurs. J'entrai donc au lieu où elle était et m'approchai d'elle dans l'obscurité : je n'avais point osé prendre de lumière par discrétion.

« Elle me dit de me retirer et de la laisser. Je n'osai pourtant le faire, car, lui ayant touché les mains, je m'aperçus qu'elles étaient fortement jointes, et glacées comme celles d'une morte. J'en eus tant de peine que, sans penser à ce que je faisais, je me mis à la tancer, à lui dire de prendre garde, parce qu'elle s'exposait à mourir dans ce tourment, et qu'en se donnant la mort, elle nous la donnerait à toutes. J'ajoutai que le démon serait charmé d'avoir ainsi abrégé le temps qu'elle pouvait passer au service de Dieu, et qu'il était déraisonnable de se tourmenter à ce point pour voir sa Majesté, lorsque telles n'étaient ni sa volonté ni son ordonnance.

« Elle, avec une douceur d'ange, me répondit : *Taisez-vous, innocente ! Pensez-vous que cela dépende de moi ?* Je mis tant d'instance dans mes naïves représentations, que je réussis à la distraire un peu et à la mettre en état de regagner le chœur. Nous finîmes par nous rendre à Matines ensemble. ⁽¹⁾ »

(1) Relation d'Isabelle de Saint-Dominique sur les vertus de sainte Thérèse.

Isabelle de Saint-Dominique n'eut point de part aux fondations de Medina del Campo, de Malagon, de Valladolid. Mais lorsqu'au mois de mars 1569, sainte Thérèse repassa par son premier couvent, se rendant à Tolède, elle la prit pour compagne et l'établit prieure du monastère qu'elle fonda en cette ville. Ce fut la première professe de la Réforme que la Sainte mit à la tête d'une maison.

Isabelle partagea avec sainte Thérèse la rigoureuse pauvreté qui marqua les débuts de cette fondation. Une nuit qu'il faisait grand froid, raconte Lanuza, la sainte Mère pria Isabelle de Saint-Dominique de la couvrir un peu, parce qu'elle était glacée. Isabelle lui répondit gaiement qu'elle avait sur elle toutes les couvertures du monastère, voulant parler des deux manteaux de ses compagnes. La Sainte rit de bon cœur de sa demande.

« La joie, la consolation intérieure qui remplissaient nos âmes étaient si vives, remarque sainte Thérèse au *Livre des Fondations*, que souvent encore, en y pensant, j'admire les trésors que Dieu a renfermés dans les vertus. Le dénuement où nous étions réduites nous tenait comme dans une suave contemplation. Malheureusement cela ne dura guère, car plusieurs personnes s'empressèrent de nous pourvoir au-delà de nos désirs. Oui, vraiment, j'en éprouvai une réelle tristesse : j'étais comme une personne riche de nombreux bijoux d'or, et qu'on en dépouillerait pour la laisser dans l'indigence.

Je ne puis mieux rendre la peine que je ressentais en voyant finir notre pauvreté. Mes compagnes étaient comme moi. Les voyant abattues, je leur demandai ce qu'elles avaient. Elles me répondirent : *Ce que nous avons, ma mère ? Mais il nous semble que nous ne sommes plus pauvres !* ⁽¹⁾ »

Isabelle de Saint-Dominique passa peu de temps à Tolède. Elle fut nommée prieure à Pastrana et eut à y soutenir de longues difficultés par suite des exigences de la fondatrice, Anne de Mendoza, princesse d'Eboli. Au bout de cinq ans, elle dut transférer sa Communauté à Ségovie. Tant pour sa prudence, sa fermeté, ses hautes vertus, que pour les faveurs surnaturelles dont Dieu la comblait, la mère Isabelle était universellement respectée et vénérée dans la Réforme. En 1578, sainte Thérèse écrivait au père Gratien au sujet d'un monastère momentanément troublé : « Il faudrait là une prieure comme Isabelle de Saint-Dominique... On n'oserait pas se plaindre d'une personne d'un mérite si reconnu. »

Quand sainte Thérèse quitta l'exil (1582), Isabelle reçut par d'admirables visions une claire connaissance du sublime degré de gloire que sa sainte Mère occupait dans le ciel. Mais ses désirs de la suivre allaient être différés longtemps encore. Elle devait auparavant se dépenser sans compter pour étendre et affermir son

(1) Fondations, ch. XV.

œuvre. En 1588 elle établit le monastère de Saragosse. Ocaña la reçut ensuite en qualité de prieure (1598), puis Ségovie pour la seconde fois.

En ces divers couvents, la vénérable Mère répandit une véritable odeur de sainteté. Son âme brûlait pour Dieu d'un amour si tendre et s'abreuvait avec tant d'abondance aux sources de la Bonté infinie, qu'elle se dégageait fréquemment des sens. Ses filles, témoins des rayons de gloire et de félicité qui descendaient alors sur elle, n'osaient la tirer de ces merveilleuses suspensions. Quand elle reprenait l'usage de ses sens, on ne remarquait en elle que douceur et sérénité. Les religieuses assuraient que jamais elles ne l'avaient vue émue ou troublée. Toujours maîtresse d'elle-même, elle paraissait supérieure aux événements, parce qu'elle s'appuyait sans cesse sur Celui qui en est l'immuable et l'éternel Arbitre.

A cette parfaite tranquillité d'âme, Isabelle de Saint-Dominique joignait une gravité et une autorité auxquelles personne ne pouvait résister. Au dire d'une de ses filles, des reines n'auraient pas cru s'abaisser en se soumettant à ses lois. Ses paroles néanmoins respiraient une humilité profonde, en même temps qu'une sagesse toute céleste : il n'y en avait pas une qui ne parût pesée dans une rigoureuse balance et digne d'être présentée au Souverain Juge. Son maintien lui-même avait quelque chose d'extraordinaire et de divin, qui

inspirait un respect mêlé de vénération. En un mot, tout en elle dénotait une intime union, un continuel échange d'amour, avec Celui qui est tout à la fois Puissance, Sagesse et Bénignité.

Uue Carmélite de Ségovie, Hiéronyme des Anges, étant un jour ravie en extase après la communion, Jésus-Christ lui fit voir son Cœur sacré comme un jardin délicieux, planté de fleurs d'une beauté et d'un parfum incomparables. Le Maître du jardin, descendu, comme l'Epoux des Cantiques, à la voix de l'Epouse, pour respirer le parfum des fleurs et cueillir des lis, se promenait au milieu de ces odorants parterres. Il témoignait y prendre un ineffable plaisir, et, comme la divine Sagesse à l'origine du monde, déclarait l'œuvre de ses mains excellente et de tout point accomplie. Hiéronyme, inondée à cette vue de délices spirituelles, demanda au céleste Epoux le sens de cette vision. *Tel est*, lui fut-il répondu, *le plaisir que je prends dans l'âme d'Isabelle de Saint-Dominique.* ⁽¹⁾

C'est au berceau de sa vie religieuse qu'Isabelle devait achever sa course. A cette époque, Saint-Joseph d'Avila eut la grâce de la posséder pendant environ dix-neuf ans, quatre en qualité de prieure (1606-1610), le reste comme simple religieuse.

« Bien des fois dans le cours de sa longue existence,

(1) Vida de la benedita Madre Isabel de S. Domingo, Pramco del Libro II.

Dieu l'avait marquée du sceau de ses bien-aimés : la souffrance. Durant la dernière période de sa vie, ce sceau divin s'imprima en elle avec plus d'intensité. Privée de mouvement pendant quatre ans, elle perdit aussi presque entièrement l'usage de la parole. Dieu lui révéla alors que ses ardents désirs d'être rendue semblable à son Epoux couvert de plaies pour son amour, allaient être exaucés, et il embrasa son âme d'un ardent désir de souffrir. Trois mois avant sa mort, des tumeurs se formèrent sur son corps, s'étendirent, s'ouvrirent et devinrent autant de plaies horribles et purulentes. En même temps, des ardeurs dévorantes la consumaient. On pouvait dire d'elle, comme du Sauveur du monde, que de la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y avait plus rien de sain en elle.

En proie à d'indicibles tortures, Isabelle de Saint-Dominique ne perdit rien de sa sérénité. Reconnaisant pourtant à des signes non équivoques que ses douleurs étaient intolérables, ses charitables infirmières lui disaient doucement : « Ma mère, *benedicam Dominum in omni tempore!* ⁽¹⁾ » Et la sainte patiente, faisant un suprême effort, reprenait avec ferveur : *Semper laus ejus in ore meo* ⁽²⁾ !

Parfois des concerts angéliques venaient la consoler.

(1) Je bénirai le Seigneur en tout temps (Ps. XXXIII, 2.)

(2) Sa louange sera toujours sur mes lèvres (Ibid.)

Une religieuse, admise à les entendre, déclara avoir discerné à plusieurs reprises cette parole du prophète Isaïe, que se renvoyaient l'un à l'autre, au milieu de leurs mélodies, les célestes musiciens : « *Dicite justo quoniam bene.* Dites au juste que tout est bien. ⁽¹⁾ »

Les derniers jours du martyr de cette Epouse choisie, on voyait sortir de son visage comme des rayons de splendeur. Les médecins, ravis d'admiration en voyant une douceur, une patience, une union à Dieu si parfaites au milieu de si atroces douleurs, ne l'abordaient qu'avec un respect profond. C'était à genoux qu'ils lui adressaient la parole, ce qu'ils ne faisaient point, remarquent les Relations, pour les autres malades.

La nuit qui précéda son heureux départ pour le ciel, on remarqua en elle les signes d'une jubilation extraordinaire. Elle chercha, dans son mutisme, à faire comprendre par gestes la joie immense qui faisait tressaillir son âme. Enfin, le 13 Juin 1623, dans l'attitude d'une personne absorbée dans une oraison profonde, Isabelle de Saint-Dominique s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur. Elle était âgée de quatre-vingt-six ans. Il y on avait près de cinquante-sept qu'elle avait fait profession entre les mains de sainte Thérèse.

Dieu illustra ses obsèques de plusieurs merveilles et daigna révéler à nombre de personnes la gloire dont elle

(1) III, 10.

jouissait. Sa vie a été écrite en espagnol par Michel de Lanuza, qui l'avait intimement connue.

(Registre conventuel du monastère d'Avila — Lanuza : *Vida de la bendita Madre Isabel de S. Domingo*. Madrid, 1638 — Lettre de sainte Thérèse au père Gratien, du 8 Mai 1578, sur les troubles du couvent de Malagon.)

PÉTRONILLE-BAPTISTE

(OREJON)

1531 — 1619

Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui dresse mes mains au combat et mes doigts à la guerre ! Il est ma miséricorde et mon refuge. Il est mon défenseur et mon libérateur.

Ps. CXLIII, 1, 2.

Il y avait près de cinq ans que sainte Thérèse vivait à Saint-Joseph d'Avila, plongée dans une oraison profonde et dans une union toujours plus haute avec son Dieu, cultivant « les âmes angéliques » qu' il avait daigné lui donner comme disciples et comme filles.

« Considérant, dit-elle, la grande générosité de ces âmes, le courage que Dieu leur donnait pour souffrir et s'employer à son service, courage qui ne tenait rien de la femme, il me venait à l'esprit qu'en plaçant en elles tant de richesses, le Seigneur devait avoir quelque grand dessein. Ce n'est pas que j'eusse la pensée de ce qui arriva dans la suite. A mes yeux, pareille chose était impossible, et rien ne pouvait en faire naître en mon esprit la première idée. Cependant, plus le temps s'écoulait, plus grandissait en moi le désir de contribuer au

bien de quelques âmes. Souvent j'étais comme une personne qui tient en réserve un grand trésor et voudrait en faire part à tout le monde, mais qui se voit les mains liées et incapable de le distribuer. Oui, c'est bien à cette captivité que mon âme me semblait réduite. Les grâces que Dieu m'accordait à cette époque étaient très grandes, mais, circonscrites en moi-même, elles me paraissaient stériles. J'offrais continuellement au Seigneur mes pauvres prières, et j'encourageais mes sœurs à faire de même. Je cherchais à leur inspirer le zèle de l'avancement des âmes et de l'exaltation de l'Eglise. Tous ceux qui traitaient avec elles en étaient édifiés. C'est ainsi que j'apaisais un peu l'ardeur de mes désirs. ⁽¹⁾ »

Sur ces entrefaites, un missionnaire franciscain, revenant des Indes Occidentales, vient visiter Thérèse. Il l'entretient des millions d'âmes qui se perdent en ces vastes régions, où la bienfaisante lumière de l'Evangile n'a pas encore brillé.

« Je demeurai, reprend la Sainte, tellement navrée de douleur à la pensée de la perte de tant d'âmes, que je ne pouvais me contenir. Tout en larmes, je me retirai dans un ermitage, et là, j'élevai des cris vers Notre-Seigneur, le suppliant de me fournir les moyens d'attirer quelques âmes à son service, puisque le démon en entraînait un si grand nombre ; enfin de donner quelque

(1) Fondations, ch. I.

pouvoir à mes prières, puisque j'étais incapable de rien de plus...

« Tandis que je me trouvais sous l'empire de cette douleur profonde, un soir que j'étais en oraison, Notre-Seigneur m'apparut de la manière accoutumée, et me témoignant beaucoup d'amour, il me dit, comme pour me consoler : *Attends un peu, ma fille, et tu verras de grandes choses.* Ces paroles demeurèrent tellement gravées dans mon cœur, que je ne pouvais en éloigner le souvenir. Mais j'avais beau les repasser en moi-même, je ne parvenais pas à en pénétrer le sens, et je ne voyais aucun moyen de le découvrir. Néanmoins je restai très consolée et dans une grande certitude qu'elles se réaliseraient. ⁽¹⁾ »

Bientôt le Révérend Père Jean-Baptiste Rossi, Général de l'Ordre, venait à Avila. Ravi d'admiration en voyant dans le petit monastère de Saint-Joseph et les âmes d'élite qui l'habitaient, une vive image des commencements de son Ordre, il donnait à la Sainte d'amples patentes autorisant l'établissement d'autres couvents.

La ville de Medina del Campo fut choisie par Thérèse comme la plus propre à une nouvelle fondation. Elle prépara tout pour le départ et fit choix des religieuses qui devaient l'accompagner. Le vide allait

(1) Fondations, ch. I.

être grand dans la petite Communauté si tendrement unie dans le Seigneur. La Providence y pourvut en préparant de nouveaux sujets, destinés à remplacer les fondatrices sur le point de s' éloigner.

L' une de ces heureuses élues fut une jeune fille d' Avila, dont les parents, gens honorables et distingués, se nommaient André Orejon et doña Marie de Mercado.

Pétronille n' avait pas semblé tout d' abord prédestinée à la vie du cloître. De bonne heure on l' avait vue prendre goût à la parure et se livrer aux vanités que comportaient son âge et sa qualité. Elle ne songeait à rien moins qu' à l' état religieux, lorsqu' une nuit elle rêva qu' elle se trouvait à l' intérieur du couvent de Saint-Joseph, récemment fondé par la mère Thérèse, et qu' elle était vêtue de bure comme les religieuses qui l' habitaient. A son réveil, elle cherchait à éloigner de son souvenir un songe qui lui était importun et odieux ; mais elle ne pouvait y réussir et son trouble allait croissant. On eût dit qu' un mouvement secret la portait vers un état dont elle avait horreur.

Une nuit que toujours partagée entre les sentiments opposés qui divisaient son âme, elle se représentait vivement les avantages terrestres dont elle était en possession, il lui sembla que le sol s' ouvrait sous ses yeux, engloutissant ces objets séducteurs, dont il ne demeura plus qu' une ombre et une fumée.

Pétronille ne se rendit pas encore. Cependant Jésus-

Christ, qui avait résolu de triompher de son cœur, employa contre elle l'arme toute-puissante de l'amour. Il se découvrit à elle, plein de beauté et de splendeur, et l'appela par trois fois, lui faisant signe de sa main divine. Soudain blessée d'amour et versant un torrent de larmes, Pétronille se livra tout entière à son vainqueur et lui promit de lui donner sa main d'épouse en ce même couvent de Saint-Joseph, qui inspirait à sa nature une si violente répulsion.

Sans retard, elle vint supplier sainte Thérèse de vouloir bien la recevoir au nombre de ses filles. La Sainte allait s'éloigner pour la fondation de Medina del Campo. Elle la reçut à bras ouverts, fit connaître à la Communauté les qualités de la postulante, et d'un commun consentement l'habit du Carmel lui fut accordé.

Cependant l'heure de la séparation avait sonné. Le 13 Août 1567 Thérèse et ses compagnes s'arrachaient des bras de leurs sœurs pour prendre le chemin de Medina.

« A peine eût on appris que la Sainte allait quitter le couvent, lisons-nous dans le récit de Marie de Saint-Jérôme, que tout le monde le crut perdu : on se figurait que l'œuvre entière allait tomber en ruines. Pour nous, qui restions dans le monastère, nous n'étions pas en peine : tant de choses que nous avons vu sa Majesté accomplir en sa faveur depuis que nous l'habitons, nous montraient bien clairement que c'était son ouvrage.

Notre seul chagrin était de nous voir privées de notre sainte Mère. Elle aussi souffrait de nous quitter, mais elle s'efforçait de ne pas le laisser paraître, de crainte de nous affliger.

« Au moment de partir, elle se rendit à un ermitage qui se trouve dans ce monastère, celui du Christ à la colonne, afin de supplier instamment ce divin Maître de lui faire la grâce, à son retour, de retrouver la Communauté dans l'état où elle la laissait. Notre-Seigneur exauça sa demande, la suite l'a bien montré. ⁽¹⁾ »

C'était à Marie de Saint-Jérôme, désormais chargée de la conduite de ses sœurs, que la Sainte avait remis Pétronille-Baptiste. Durant son noviciat, la jeune sœur connut les tentations et les désolations, comme aussi les assistances extraordinaires du divin Époux. Le 15 Août 1568 elle fit sa profession. Son oraison devint bientôt si continuelle, son application à Dieu si puissante, qu'il fallait l'en distraire, sous peine de voir sa vie en danger. Sa charité pour le prochain était admirable. Persuadée qu'elle était remplie de misères et de défauts, elle ne voyait que vertus dans ses sœurs. Sa mortification n'avait pas de bornes, et Dieu se plaisait à l'en récompenser par des grâces nombreuses.

Néanmoins la voie de la sœur Pétronille demeurait ardue et sa vie spirituelle un véritable champ de bataille.

(1) Souvenirs de Marie de Saint-Jérôme.

Un jour qu'assaillie par la tentation, elle avait résisté avec vaillance, elle se sentit tout à coup envahie par la grâce, comme par un fleuve impétueux qui inondait son âme et l'enivrait de souveraines délices. Cette faveur la tint pendant trois jours si absorbée en Dieu, qu'on l'eût dite étrangère aux choses d'ici-bas et déjà en possession de la béatitude.

Une grâce qu'elle reçut un Vendredi-Saint ne fut pas moins puissante. La prieure, Marie de Saint-Jérôme, chantait au chœur ces paroles de la neuvième leçon de Matines : *Cum clamore valido*, quand l'esprit de Pétronille-Baptiste se trouva ravi en Dieu et reçut communication de très hauts secrets touchant l'adorable Trinité et l'œuvre accomplie sur la croix par le Rédempteur mourant.

L'Époux céleste, charmé de sa fidélité, ne se contenta pas de la faire boire au calice du délaissement et de la tentation, il lui présenta aussi celui des douleurs corporelles. Un apothème malin, s'étant formé à l'un de ses yeux, s'ouvrit et lui causa une fièvre si ardente, que les médecins jugèrent le mal sans remède.

Une nuit, la vénérable sœur Anne de Saint-Barthélemy, qui veillait la malade, s'assoupit un peu. Elle vit alors en songe les prophètes Elie et Elisée, vêtus en Carmes Déchaussés qui pansaient l'œil de Pétronille avec une diligence et une application merveilleuses. Le prophète Elie, s'adressant à la sœur Anne, lui dit.

« C'est ainsi qu' il faut s' acquitter du soin des malades, et non pas avec la négligence que tu y apportes. » Anne, se réveillant, trouva la malade en parfaite santé et comprit en même temps combien nos meilleurs efforts d' ici-bas sont toujours mêlés d' imperfections et de défaillances. Le lendemain, le chirurgien déclara la guérison miraculeuse et ses soins désormais inutiles.

Pétronille-Baptiste vécut encore longtemps, dans une sécurité d'âme admirable, et une union ininterrompue avec son Bien-Aimé. Ce fut le 2 Avril 1619, à l'âge de quatre-vingt-huit ans et après cinquante-deux ans de vie religieuse, qu' elle alla jouir de lui dans la patrie.

Le Registre conventuel de Saint-Joseph d' Avila porte, après la formule de sa profession, ces courtes paroles, qui contiennent le plus bel éloge qu' on puisse faire d' une Carmélite Déchaussée: *Sa vocation fut spéciale. C' était une âme de grande oraison et très favorisée des dons de Dieu. Elle soutint de grands combats, fut très pénitente, parfaitement obéissante, enfin véritable héritière de l' esprit de notre sainte Mère.*

(Registre conventuel du monastère d' Avila — *Reforma de los Descalzos*, t. IV, lib. XV, cap. XVII — Autobiographie de la Vénérable Anne de Saint-Barthélemy.)

ANNE DE SAINT-PIERRE

(WASTEELS)

Surnommée *la Flamande*

1540—1588

Toute tentation est une épreuve et le propre de toute épreuve est de porter son fruit.

S. Augustin.

Anne de Saint-Pierre devait connaître les vicissitudes de l'existence avant d'entrer dans le repos et les combats du cloître. Elle était flamande ; son père se nommait Liévin Wasteels, sa mère Anne de Brabant. Elle épousa en Flandre un gentilhomme originaire d'Avila : don Mathias de Guzman y Davila. Quelque temps après, elle venait, avec son mari, s'établir à Avila dans le voisinage du monastère que sainte Thérèse venait d'ériger.

Bientôt elle conçut pour les heureuses habitantes de cette solitude une estime profonde et une sainte envie. Elle disait même parfois à son mari que si Dieu permettait qu'elle lui survécût, elle se ferait religieuse avec la mère Thérèse. Don Mathias répondait gaiement qu'elle avait le temps d'y songer. La mort néanmoins le frappa peu après, et doña Anne, devenue libre, pensa sérieuse-

ment à exécuter son dessein. Comme elle priait pour obtenir la grâce d'accomplir la divine volonté, le Seigneur lui montra en esprit une roue armée de lames tranchantes, assez semblable à celle de sainte Catherine, et lui demanda amoureusement si elle se sentait le courage de l'affronter. Anne s'offrit généreusement à la souffrance, et bientôt après franchit le seuil du monastère. Elle n'avait encore que trente et un ans. L'aînée de ses filles, doña Marie Davila, épousa dans la suite un gentilhomme nommé don Alphonse Sedeño. La seconde, doña Anne Wasteels, vint rejoindre sa mère au couvent de Saint-Joseph. La Sainte parle, à plusieurs reprises, de la mère et de la fille au cours de sa correspondance.

Peu après sa profession et pendant le priorat de sainte Thérèse à l'Incarnation (1571-1574), Anne de Saint-Pierre fut atteinte d'un terrible mal : la lèpre couvrit tout son corps. Les médecins conseillèrent de la faire sortir du couvent, disant que le mal pouvait se communiquer à toutes les sœurs. La mère Marie de Saint-Jérôme délibérait anxieusement sur ce qu'elle avait à faire quand la vénérable sœur Anne de Saint-Barthélemy et une autre religieuse vinrent la supplier de remettre cette malade à leurs soins exclusifs. La supérieure y consentit.

Anne a raconté elle-même dans son Autobiographie comment, avec sa compagne, elle soigna ce corps qui tombait en dissolution et répandait une intolérable odeur.

Le jour elle appliquait les sudorifiques ; la nuit, elle lavait les linges qui devaient servir de nouveau le lendemain, car le pauvre couvent avait peine à subvenir au traitement prescrit. Quarante jours se passèrent dans ce pénible exercice. Dieu soutint les courageuses infirmières au milieu de leurs labeurs. Elles ne s'apercevaient ni de la fatigue, ni du manque de sommeil et de nourriture.

Anne de Saint-Barthélemy, en particulier, ne songeait qu'aux souffrances de sa malade. Comme elle priait Notre-Seigneur de les adoucir, le divin Maître lui fit voir cette âme tout éclatante de beauté, et déjà parvenue à un haut degré de perfection. En même temps, il lui montra la gloire qu'il lui destinait, disant : *Cette gloire n'est pas entièrement acquise. Il n'est pas encore temps de lui enlever ses souffrances.* Au bout des quarante jours, les deux infirmières eurent la consolation de voir leur chère malade revenir à la santé. Anne de Saint-Barthélemy nous dit à cette occasion qu'Anne de Saint-Pierre était une âme angélique, et l'une des plus saintes de cette Communauté si fervente.

L'épreuve de la maladie ne fut pas la seule qui composa la roue douloureuse annoncée par le Seigneur à la sœur Anne de Saint-Pierre. Des peines d'esprit, des inquiétudes sur l'avenir de ses enfants, des délaissements intérieurs vinrent la torturer. On voit par la correspondance de sainte Thérèse que l'épreuve n'eut qu'un temps et que cette âme forte recouvra la paix.

La Sainte estimait la vertu et la discrétion d'Anne de Saint-Pierre, elle la choisissait volontiers pour secrétaire lorsqu'il s'agissait de lettres confidentielles. La Communauté de Saint-Joseph n'appréciait pas moins la courageuse veuve. Elle la choisit pour sous-prieure après la mort de la Fondatrice. Anne de Saint-Pierre remplissait ces fonctions en 1584, quand la main droite de la Sainte fut apportée en ce monastère, à l'insu des religieuses et placée dans le chœur, en un coffret soigneusement fermé.

« Or il arriva, déclare le père Gratien, que la mère Anne de Saint-Pierre, sous-prieure du dit monastère, étant entrée un soir dans le chœur pour prier, elle y aperçut visiblement la mère Thérèse de Jésus environnée d'un grand éclat, laquelle, étendant la main vers le coffret lui dit : *Ce qui est renfermé là me tient extrêmement au cœur, car c'est ma propre main.* Et aussitôt elle disparut. ⁽¹⁾ »

Un peu plus tard, Anne de Saint-Pierre eut part aux joies qui accompagnèrent le séjour momentané du saint corps au couvent de Saint-Joseph d'Avila. Moins de deux ans après, elle quittait l'exil, le 8 Mai 1588, âgée de quarante-huit ans. Anne de Saint-Barthélemy, qui était alors fondatrice et prieure du couvent d'Anvers, la vit monter au ciel toute resplendissante de gloire. La

(1) Attestation du père Gratien, du 12 Mars 1587.

vénérable Mère aimait à entretenir ses filles de la sainte veuve, leur compatriote. Sa modestie, leur disait-elle, était angélique, son port d'une dignité admirable, mais surtout on voyait briller en elle une vertu consommée.

(Registre conventuel du monastère d'Avila — Autobiographie de la vénérable Anne de Saint-Barthélemy — La Vie de la V. M. Anne de Saint-Barthélemy, par un Solitaire de Marlagne. Bruxelles, 1708, chap. XXIV, — *Reforma de los Descalzos*, t. IV, lib. XVII, cap. XIII — Attestation du P. Gratien relative à l'ouverture du Sépulcre de sainte Thérèse, du 12 Mars 1587.)

THÉRÈSE DE JÉSUS

(DE AHUMADA)

1566 — 1610

De même que le soleil éclaire à la fois les cèdres et la petite fleur, de même l'Astre divin illumine particulièrement chacune des âmes, grande ou petite, et tout correspond à son bien.

Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Pareille à l'humble violette, qui se cache au pied du plant robuste porteur de la rose éclatante et parfumée, la religieuse dont nous allons esquisser la vie vint s'abriter dès l'enfance auprès de la séraphique Thérèse. Tandis que la grande Réformatrice répandra au loin l'éclat de sa sainteté et de son génie, elle vivra ignorée de tous, n'envoyant que dans la direction du ciel les effluves de son parfum, jusqu'au jour où le divin Jardinier, qui se complait dans la fleur modeste comme dans celle qu'il a parée des plus vives couleurs, viendra la cueillir en son temps pour en orner les parterres de la céleste cité.

Thérèse de Jésus, nièce de sainte Thérèse, — souvent nommée par elle *Teresita* ou *Teresica* — était fille de son

frère Laurent de Cepeda et de doña Jeanne de Fuentès y Espinosa. ⁽¹⁾

Laurent s'était embarqué pour le Pérou, avec ses frères Jérôme et Pierre, dès 1540, alors que sa sœur était toute jeune religieuse au couvent de l'Incarnation. Après avoir combattu sous les ordres du Vice-Roi Nuñez-Vela, il avait obtenu une *encomienda* ou fief d'Indiens, dans la province de Quito. Bientôt il prit droit de cité dans cette ville et y remplit des fonctions de régidor, puis de trésorier des caisses royales. Le 18 Mai 1556 il épousa Jeanne de Fuentès, digne, par ses qualités sérieuses et son angélique piété, de devenir la belle-sœur de sainte Thérèse. Dieu bénit cette union par la naissance de sept enfants.

Il ressort d'une Déposition donnée au procès de Béatification de sainte Thérèse que, vers l'année 1560, Dieu transporta Thérèse en esprit dans la ville de Quito. Elle vit son frère, sa femme, leurs enfants, et jusqu'aux serviteurs ; elle entendit les paroles qu'ils échangeaient entre eux. ⁽²⁾

(1) Don Alphonse de Cepeda, père de sainte Thérèse, avait épousé en premières noces doña Catherine del Peso y Henao, dont il eut deux enfants : Jean Vasquez de Cepeda et Marie de Cepeda, qui épousa Martin de Guzman y Barrientos. De son mariage avec doña Béatrix de Ahumada, il eut neuf enfants : Ferdinand de Ahumada, Rodrigue de Cepeda, Thérèse, Laurent de Cepeda, Antoine de Ahumada, Pierre de Ahumada, Jérôme de Cepeda, Augustin de Ahumada, et Jeanne de Ahumada, qui épousa Jean de Ovalle. Tous les frères de sainte Thérèse, sauf Jean Vasquez de Cepeda, l'aîné de la famille, passèrent en Amérique, attirés, comme presque toute la jeune noblesse castillane, par le désir des aventures et l'espoir de faire fortune.

(2) Dép. de doña Orofrisia de Castillo y Mendoza.

Le bonheur de Laurent de Cepeda ne devait durer que onze années. En Novembre 1567, Jeanne de Fuentès mourait, en donnant le jour à une fille qui ne vécut pas. La jeune femme était encore à la fleur de l'âge. Elle laissa Laurent résigné, mais accablé d'une douleur profonde. Nous avons encore les lignes qu'il écrivit à la louange de Jeanne :

« La bienheureuse—après une telle vie et une telle mort, je puis la nommer ainsi—avait vingt-huit ans, quatre mois et vingt jours. Elle est morte si saintement, que je demande à mon Dieu de me faire la très grande grâce, quand il trouvera bon de m'appeler à lui, de m'accorder une mort semblable à la sienne. *Amen*. Elle donna en mourant d'aussi beaux exemples qu'elle en avait donné pendant sa vie, ce qui n'est pas peu dire. Par deux fois elle m'assura que je la suivrais bientôt, et que si je voulais la retrouver là-haut, je devais bien vivre et servir fidèlement Notre-Seigneur. Elle a été enterrée au monastère de Notre-Dame de la Merci, revêtue de l'habit de cet Ordre, dans la chapelle Saint-Jean de Latran : elle-même l'avait ainsi voulu, à cause des grandes indulgences qui se gagnent dans ce sanctuaire. »

Toute la tendresse de Laurent de Cepeda se reporta vers les quatre enfants que Dieu lui avait laissés et dont sa fille était la plus jeune. Par vénération pour la sœur qu'il avait laissée à Avila, et qu'il savait vouée depuis plusieurs années à une vie très parfaite au pauvre couvent

de Saint-Joseph, il avait choisi pour elle le nom de Thérèse et, usant de la liberté que laissait en ce point l'usage espagnol, il avait voulu qu'elle y joignît, comme sa tante, celui de Ahumada.

Teresita n'avait qu'un an lorsque sa mère acheva son pèlerinage terrestre. Laurent songea bientôt à repasser, avec elle et ses frères, dans la mère-patrie. Ce ne fut pourtant qu'en 1575 qu'il exécuta son dessein. En Août de cette année il débarquait à Sanlucar de Barrameda. Sainte Thérèse écrivait, le 12 de ce mois, à sa sœur Jeanne : « Pierre de Ahumada arrive avec Laurent. Ce dernier a perdu sa femme, à ce qu'on m'a dit. Il n'y a pas lieu de s'affliger, vu la vie qu'elle menait. Il y a longtemps qu'elle faisait oraison : aussi sa mort a été si sainte, qu'elle a jeté tout le monde dans l'admiration... Laurent a perdu aussi un autre enfant. Il en amène trois et la petite Thérèse. Ils sont en bonne santé, grâce à Dieu. ⁽¹⁾ »

Bientôt la Sainte voyait arriver au couvent de Séville ses frères dont elle était séparée depuis trente-cinq ans. Elle fut charmée des grâces et de la piété précoce de la petite Thérèse. Les Carmélites de Séville ne le furent pas moins ; elles insistèrent pour qu'on lui ouvrît les portes du couvent. La prieure, Marie de Saint-Joseph, a raconté dans son *Livre des Récréations* comment ses

(1) Lettre du 12 Août 1575.

instances triomphèrent des hésitations de sainte Thérèse, à la grande satisfaction de Laurent.

Teresita aurait pu dire ce qu'écrivait depuis, en racontant sa propre histoire, une autre Thérèse, âme candide et bénie elle aussi : « Dans son amour, Jésus a voulu préserver sa petite fleur du souffle empoisonné du monde : à peine sa corolle commençait-elle à s'entr'ouvrir, que ce bon Maître la transplanta sur la montagne du Carmel, dans le jardin choisi de la Vierge Marie.⁽¹⁾ « C'était, à vrai dire, un tendre bouton plutôt qu'une corolle eutr'ouverte que Thérèse de Ahumada, à l'heure où elle franchissait le seuil du monastère provisoire qu'occupaient les Carmélites de Séville : elle n'avait pas encore neuf ans. A une beauté d'ange, à une grâce enfantine, elle joignait une candeur si charmante, qu'elle s'attachait irrésistiblement les cœurs. Bientôt elle faisait la joie de la Communauté.

Sainte Thérèse écrivait en Septembre au père Gratien : « Elle est ici avec son habit : on dirait le génie familial de la maison. Son père ne se tient pas de bonheur. Toutes les sœurs sont enchantées d'elle. Elle a quelque chose d'angélique dans le caractère ; aux récréations elle nous charme par ce qu'elle nous dit des Indiens et de la mer. C'est mieux dit que je ne le dirais moi-même.⁽²⁾ »

(1) Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus : Histoire d'une âme, ch. I.

(2) Lettre du 27 Septembre 1575.

La présence de l'enfant distrayait un peu Thérèse et ses filles des pesantes épreuves qui les affligeaient alors : dangers que la persécution des Mitigés faisaient courir au père Gratien ; dénonciation portée contre la Sainte et sa Communauté devant les Inquisiteurs de Séville ; sentence prononcée contre la sainte Mère par le Définitoire de l'Ordre ; difficultés interminables pour l'acquisition d'une maison.

En Avril, Thérèse, efficacement aidée par son frère, se trouvait enfin à même de donner à ses religieuses une demeure convenable. La translation toutefois ne s'effectua pas sans obstacles, spécialement de la part des Franciscains, qui habitaient près de là et vinrent, en hâte, s'opposer à l'installation des Carmélites. « Enfin, par la bonté de Dieu, écrivait la Sainte, nous pûmes nous transporter dans notre nouvelle demeure, la prieure, deux religieuses et moi. La translation se fit de nuit, afin que les religieux n'en sussent rien avant la prise de possession. Notre frayeur était grande. Ceux qui nous faisaient escorte, prenaient, disaient-ils, toutes les ombres pour des moines. ⁽¹⁾ »

Teresita, évidemment, ne tarda pas à rejoindre sa tante. « Nous restâmes tout d'abord, continue celle-ci, confinées dans un appartement du rez-de-chaussée, tandis que mon frère passait ses journées avec les ou-

(1) Fondations, ch. XXV.

vriers. C' était lui qui fournissait à notre subsistance. ⁽¹⁾ »

Pendant ce temps, les religieuses, à force de prières et de larmes, obtinrent de leur sainte Mère qu' elle permettrait au frère Jean de la Misère, convers de l' Ordre, quelque peu versé dans la peinture, de reproduire ses traits sur la toile. La clôture n' était pas encore établie, et précisément le frère Jean exécutait une peinture dans le cloître intérieur. Sainte Thérèse céda, quoiqu' à regret. Mais Jean de la Misère ne se contenta pas d' exécuter le portrait de la Fondatrice, il fit aussi celui de Teresita, qui se garde encore, avec celui de sainte Thérèse, au monastère de Séville. La petite fille est représentée en habit de Carmélite, avec le voile blanc des novices.

On assure que sainte Thérèse, son propre portrait terminé, s' écria pour se venger de la violence qu' elle avait dû subir : *Dieu vous pardonne, frère Jean ! Vous m' avez faite laide et chassieuse !* On peut croire que Teresita, si elle eut à déployer quelque patience durant le temps des poses, fut moins mécontente de voir ses traits reproduits par la peinture. Il est probable que son portrait fut mené de front avec celui de la Sainte, car ce dernier s' acheva le 2 Juin, la veille du jour où le saint Sacrement fut placé dans la chapelle et la clôture établie, l' avant-veille du départ de la tante et de la nièce pour Tolède.

Avant de s' éloigner, Teresita allait assister à l' inau-

(1) Fondations, ch. XXV.

guration solennelle du nouveau monastère, présidée par l'archevêque de Séville. Au témoignage de sainte Thérèse, le concours fut immense. « La belle ordonnance de la fête, la magnifique décoration des rues, l'éclat de la musique, le nombre des musiciens « donnèrent aux Carmélites une consolation bien grande. ⁽¹⁾ »

Une protection spéciale de Dieu marqua la clôture de la cérémonie. « On avait fait éclater force mortiers, lancé force fusées. Une fois la procession finie et la nuit étant presque arrivée, des gens imaginèrent de continuer les détonations. Le feu prit, je ne sais comment, à un peu de poudre : on regarda comme une merveille que celui qui la portait ait eu la vie sauve. Une grande flamme monta aussitôt jusqu'à la partie supérieure de notre cloître, dont les arceaux étaient recouverts de taffetas. Personne ne doutait que cette étoffe, qui était jaune et cramoisie, ne fût réduite en cendres. Elle ne se trouva pas même endommagée. Ce qui est plus étonnant, c'est que la pierre des arceaux, que recouvrait ce taffetas, fut noircie par la fumée, et le taffetas lui-même resta aussi intact que si le feu n'en eût pas approché. A cette vue, la stupeur fut générale. ⁽²⁾ »

Le 4 Juin 1576 le sainte Mère sortait de Séville, accompagnée de son frère et de sa nièce. Elle arrivait le 11 au couvent de Malagon. De là elle écrivit au père Gra-

(1) Fondations, ch. XXV. (2) Ibid.

tien : « Thérèse nous a bien amusées pendant le voyage et ne nous a pas causé le moindre ennui. »

Et elle ajoute, narrant une plaisante aventure arrivée en chemin : « Oh ! mon père, si vous saviez quelle catastrophe m'est arrivée ! Nous étions dans une grange, fort contents de cette bonne fortune, auprès d'une auberge dont le séjour était intolérable, lorsqu'une grosse salamandre — ou un lézard — s'est faufilée le long de mon bras, entre la tunique et la chair. C'est une miséricorde de Dieu qu'elle ne soit pas entrée ailleurs. Je crois que j'en serais morte, vu l'impression qui me saisit alors. Et cependant, mon frère s'en empara promptement et la lança avec force. Elle alla frapper Antoine Ruiz ⁽¹⁾ à la bouche. ⁽²⁾ »

Le même jour, la Sainte donnait des nouvelles de la petite fille à la Communauté de Séville, affligée de son départ.

« Thérèse a fait le voyage toute triste, surtout le premier jour. C'était, disait-elle, de quitter les sœurs. Néanmoins, quand elle s'est vue ici, on eût dit qu'elle avait vécu toute sa vie avec les religieuses. La joie l'a presque empêchée de souper le soir de notre arrivée. Cela m'a fait plaisir, car je crois son affection pour vous très profonde. » Et elle ajoute en *post-scriptum* : « Thérèse ne vous écrit point, parce qu'elle est occupée. Elle dit

(1) Un des compagnons de voyage de sainte Thérèse.

(2) Lettre du 15 Juin 1576.

qu'elle est prieure, et vous fait toutes ses amitiés. ⁽¹⁾ »

A la fin de Juin, Teresita atteignait Tolède avec sa tante. Son séjour devait y être de peu de durée. Le 11 Juillet, la Sainte prévenait la prieure de Séville qu'elle avait envoyé l'enfant à Avila. Elle croyait alors devoir la suivre de près : « Mon frère est parti avant-hier, écrit-elle, et je lui ai fait emmener Thérèse, car j'ignore si l'on ne me fera pas faire quelque détour en m'en allant, et je ne veux pas être chargée d'une enfant. »

En Septembre elle parle de nouveau de Teresita : « J'oublie toujours de garder les lettres où l'on me parle de Thérèse. Toutes les sœurs assurent qu'elles sont confuses de la voir si parfaite et si portée aux emplois vils. On ne doit pas croire, dit-elle, que pour être nièce de la Fondatrice, elle a droit à plus d'égards ; au contraire, il lui en faut moins. Les sœurs l'aiment beaucoup et en font grand éloge. Je vous dis cela pour que vous en bénissiez Dieu, vous et vos filles, car c'est à vous qu'elle doit ces heureuses dispositions. Je suis charmée que vous la recommandiez à sa Majesté. Je l'aime beaucoup et son père aussi, et pourtant je vous assure que je suis enchantée d'être loin. Je n'en puis comprendre le motif. C'est peut-être que les satisfactions de cette vie sont un fardeau pour moi. ⁽²⁾ »

(1) Lettre à la mère Marie de Saint-Joseph, du 15 Juin 1576.

(2) Lettre à la mère Marie de Saint-Joseph, du 7 Septembre 1576.

Deux jours après, revenant sur la manière dont l'enfant avait fait la route de Tolède à Avila :

« Thérèse va très bien. Elle a montré pendant le voyage une perfection admirable. On en a été étonné. Elle n'a pas voulu dormir une seule nuit hors du monastère. Je vous assure que si vous avez pris de la peine à son sujet, elle vous fait honneur. Je ne sais comment vous remercier de la bonne éducation que vous lui avez donnée : son père est comme moi... On m'écrit que Séville lui manque toujours et qu'elle loue beaucoup les sœurs de ce couvent. ⁽¹⁾ »

Et au mois de Novembre : « La lettre de notre Père (Gratien) à *Teresica* n'est-elle pas charmante ? On ne se lasse pas de parler d'elle et de sa vertu. Julien ⁽²⁾ en dit des merveilles et, de sa part, c'est beaucoup. ⁽³⁾ »

A Saint-Joseph d'Avila, la joie des religieuses était grande de posséder, avec l'espoir de la garder toujours, l'enfant charmante qui leur rappelait la sainte Mère trop souvent éloignée d'elles. Teresita se trouvait remise aux soins de la mère Marie de Saint-Jérôme, car pendant une année entière elle fut privée de la présence de sa tante. En Juillet 1577, elle la voyait arriver. La Sainte, préoccupée du désir de mettre sous la juridiction du père

(1) Lettre à la mère Marie de Saint-Joseph, du 9 Septembre 1576,

(2) Julien d'Avila, chapelain de Saint-Joseph d'Avila et ami dévoué de sainte Thérèse.

(3) Lettre du 19 Novembre 1576.

Gratien le premier monastère de sa Réforme, le seul qui ne s'y trouvait point encore, venait pour traiter de cette affaire avec les religieuses et avec l'Evêque. Après quelques difficultés, elle finit par la régler à sa satisfaction. La jeune Thérèse de Jésus nous a laissé le récit de l'acte officiel qui suivit et auquel, malgré son jeune âge, elle fut admise à prendre part.

« Le seigneur Evêque, dit-elle, entra dans le monastère, accompagné de deux ecclésiastiques graves et de quelques séculiers, parmi lesquels se trouvait, à titre de témoin, mon père, Laurent de Cepeda. J'étais présente avec les autres religieuses. La sainte Mère vint la première recevoir la bénédiction du seigneur Evêque, et toutes les autres suivirent, chacune à son tour. Immédiatement après, le père Provincial des Carmes Déchausés ⁽¹⁾ s'approcha. Le seigneur Evêque lui dit que s'il lui remettait ses religieuses, c'était à condition et sur la promesse qui lui serait faite, que la sainte Mère appartiendrait entièrement à ce monastère, comme elle lui avait appartenu jusqu'alors ; que si, par intervalles, elle s'occupait des autres couvents déjà fondés ou de l'établissement de nouveaux monastères, elle reviendrait toujours à celui-ci comme au sien propre ; et que, pour le même motif, l'Ordre serait obligé de l'y faire enterrer s'il arrivait qu'elle mourût dans un autre couvent. Le

(1) Le père Gratien.

père Provincial le promit, et la sainte Mère y consentit volontiers... ⁽¹⁾ »

Nous avons vu déjà que la précaution demeura sans effet, et que le corps de la Fondatrice fut dévolu au monastère d'Albe.

A Saint-Joseph d'Avila, sainte Thérèse allait avoir tout le loisir de former elle-même sa nièce à la vie religieuse. Teresita avait alors dix ans et demi. La Sainte écrit à la mère Marie de Saint-Joseph : « Thérèse va bien et vous fait dire mille choses. Elle est fort gentille et a beaucoup grandi. Recommandez-la bien à Dieu, afin qu'il en fasse une de ses servantes. ⁽²⁾ » Et l'année suivante : « A mesure qu'elle grandit, elle montre plus de vertu ; elle a une sagesse vraiment charmante à son âge. Voilà quelque temps qu'elle a le bonheur de communier, et ce n'est pas avec peu de dévotion, je vous assure. ⁽³⁾ »

Au mois de Juin 1579, Teresita avait le regret de voir s'éloigner sa tante. Celle-ci commençait une visite de ses monastères qui la tint près d'une année loin d'Avila. Un sacrifice plus douloureux attendait la petite novice. Elle aussi eût pu dire : « Devant être si tôt la fiancée et l'épouse de Jésus, il m'était nécessaire de souffrir dès mon enfance. De même que les fleurs du printemps commencent à germer sous la neige et s'épanouissent

(1) Seconde Dép. juridique.

(2) Lettre de la fin d'Octobre 1577.

(3) Lettre du 4 Juin 1578.

aux premiers rayons du soleil, de même la petite fleur a-t-elle dû passer par l'hiver de l'épreuve, et laisser remplir son tendre calice de la rosée des pleurs. ⁽¹⁾ »

Teresita n'avait point joui des caresses maternelles. Toutes les affections de son jeune cœur s'étaient reportées sur son père, si digne, par sa sainte vie, de la vénération non moins que de la tendresse de son enfant. Laurent de Cepeda avait le pressentiment de sa mort prochaine, et l'avait écrit à sa sœur. ⁽²⁾ Le 26 Juin 1580 une hémorragie soudaine l'enlevait inopinément à l'affection des siens. Le coup fut terrible pour Teresita. Longtemps la petite fleur languira sur sa tige, et il lui faudra tout son amour pour Dieu, toute sa soumission à ses impénétrables décrets, pour relever la tête.

Au monastère de Ségovie, où elle se trouvait, sainte Thérèse avait eu révélation de l'entrée de son frère dans la gloire. Un peu plus tard, annonçant cette mort au plus jeune frère de Teresita, alors en Amérique : « Nous pouvons croire, dit-elle, qu'il a été fort peu en purgatoire, ou qu'il n'y a pas été du tout. Vous savez que toute sa vie il avait été serviteur de Dieu, mais il l'était à tel point ces dernières années, qu'il eût voulu ne plus s'entretenir des choses de la terre et n'avoir de relations qu'avec les personnes qui lui parlaient de Notre-Sei-

(1) Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus : Histoire d'une âme, ch. I.

(2) Voir la Lettre de sainte Thérèse à son frère Laurent de Cepeda, du 19 Juin 1580.

gneur. Tout le reste le fatiguait à l'extrême et souvent j'étais obligée de le consoler ... Cette séparation m'a été extrêmement sensible, ainsi qu'à la bonne Teresita de Jésus, votre sœur. Mais elle a bien fait paraître la vertu que Dieu lui a donnée, en supportant ce coup comme un ange. Et c'est bien ce qu'elle est en effet. ⁽¹⁾ »

L'année suivante, elle pouvait annoncer à la mère Marie de Saint-Joseph combien le petite fleur s'était développée sous l'influence de l'épreuve: « Vous béniriez Dieu si vous voyiez où elle en est, quelle intelligence elle a de la perfection, quel jugement et quelle vertu. De grâce, demandez à Dieu qu'il lui continue ces dons. Le monde est tel aujourd'hui, qu'on ne peut se fier à rien. ⁽²⁾ » A son neveu Laurent elle écrit que sa sœur est déjà une femme faite et croît chaque jour en vertu. « Vous pouvez très-bien, lui dit-elle, en recevoir des conseils. C'est vraiment Dieu qui parle en elle, et elle pratique très bien ce qu'elle dit. ⁽³⁾ »

Ce n'était cependant qu'au milieu des ténébres et des aridités — la correspondance de la Sainte en fait foi — que Teresita avançait si généreusement dans le sentier de la perfection. Mais, comme l'angélique enfant à laquelle nous l'avons déjà comparée, elle pouvait chanter dans son cœur:

(1) Lettre à Laurent de Cepeda, son neveu, Décembre 1580.

(2) Lettre du 8 Novembre 1581.

(3) Lettre à Laurent de Cepeda, en Amérique, 15 Décembre 1581.

« *Vivre d'amour, ce n'est pas sur la terre
 Fixer sa tente au sommet du Thabor ;
 Avec Jésus c'est gravir le Calvaire,
 C'est regarder la croix comme un trésor !
 Au ciel, je dois vivre de jouissance ;
 Alors l'épreuve aura fui sans retour ;
 Mais, au Carmel, je veux dans la souffrance
 Vivre d'amour !* ⁽¹⁾ »

En Janvier 1581 sainte Thérèse entreprenait sa dernière fondation, celle de Burgos, et emmenait avec elle sa jeune nièce, qui approchait du temps de sa profession. Un peu auparavant, elle avait écrit au père Gratien : « Je crois maintenant ne pouvoir éviter d'emmener *Teresica*. La douleur l'opprime complètement. Et elle a tant de chagrin de mon départ, après avoir vu celui des autres religieuses, ⁽²⁾ que ce sera nécessaire, je crois. ⁽³⁾ »

Deux religieuses de chœur et la vénérable converse, Anne de Saint-Barthélemy, dont la sainte Mère ne se séparait plus, allaient être du voyage. Le père Gratien, Provincial, se disposait à escorter la petite troupe avec deux de ses religieux.

« Nous eûmes durant la première journée presque

(1) Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus: Poésies.

(2) Deux religieuses, destinées à la fondation de Grenade, avaient quitté Saint-Joseph d'Avila ce jour-là même.

(3) Lettre du 29 Novembre 1581.

tout entière, raconte la sœur Anne, beaucoup de pluie et de neige, ce qui causa à la Sainte un commencement de paralysie, mal dont elle souffrait de temps en temps. Nous arrivâmes ainsi à Medina, fort péniblement, parce qu'il avait plu presque tout le temps du voyage. La Sainte s'arrêta trois jours au couvent qui est en cette ville. De là nous nous rendîmes à Valladolid, où le mal augmenta tellement, que les médecins l'avertirent que si elle ne repartait sur-le-champ, elle tomberait dans une maladie qui l'empêcherait de le faire de si tôt. ⁽¹⁾ »

Au couvent de Valladolid, la prieure, la mère Marie-Baptiste, put voir, revêtue des livrées du Carmel et déjà proche du temps de sa profession, la jeune parente qu'elle ne connaissait pas encore, mais dont sainte Thérèse lui avait déjà relevé bien haut les grâces charmantes et les précoces vertus.

L'arrêt, du reste, fut des plus courts. « Nous primes sans délai, continue Anne de Saint-Barthélemy, le chemin de Palencia, où un monastère s'était fondé l'année précédente. Depuis lors, la ville avait gardé une telle vénération pour la sainte Mère, que le bruit de son arrivée s'étant répandu, il s'assembla une foule énorme, et le moment venu pour elle et ses religieuses de descendre de voiture, nous eûmes bien de la peine à le faire, tant il y avait de gens qui se pressaient pour lui

(1) Relation de la V. Anne de Saint-Barthélemy.

parler et lui demander sa bénédiction. Ceux qui ne pouvaient obtenir cette faveur étaient bien satisfaits encore d'entendre sa voix.

« A son entrée dans le monastère, elle fut reçue au chant du *Te Deum*, ainsi qu'il se pratiquait dans tous les couvents. Le contentement et l'allégresse des religieuses paraissaient dans la manière dont elles avaient orné le *patio* : les autels et les autres décorations qu'elles y avait placés en faisaient un vrai ciel. Notre sainte Mère fut extrêmement souffrante pendant les quelques jours que nous passâmes en ce couvent. Le temps était des plus mauvais ; il pleuvait beaucoup. Mais tout cela ne lui enlevait rien de sa ferme résolution de poursuivre son voyage vers Burgos. On lui représenta qu'il n'était pas possible de se mettre en route par un temps pareil, et qu'il y avait danger de périr. Un homme fut envoyé pour examiner l'état des chemins. En revenant, il nous en fit une peinture lamentable. Notre sainte Mère était bien en peine et ne savait que faire. On sut plus tard que Notre-Seigneur lui dit alors de partir, et qu'il nous aiderait. On le vit bien ensuite, au milieu des périls dont nous nous trouvâmes environnés : si sa Majesté ne nous eût gardés, notre perte aurait été certaine.

« A moitié chemin, tandis que nous longions une rivière, la boue était telle, que nous dûmes mettre pied à terre, car les chars restaient embourbés. Après avoir évité ce danger, nous montions une côte, quand nous

fûmes témoins d'un autre péril, bien plus grand. La sainte Mère, en effet, vit verser le char où se trouvaient ses religieuses, de façon qu'elles étaient sur le point de tomber dans la rivière. Et la côte que nous montions était si raide, que nombre de personnes réunies eussent été incapables de les secourir et d'empêcher le char de se renverser. Un jeune garçon de notre troupe, s'apercevant de ce qui se passait, s'attacha à la roue et retint le char pour l'empêcher de verser. On eût dit un ange gardien, plutôt qu'un homme, car si Dieu n'eût voulu sauver les religieuses, il était impossible qu'à lui seul il retint le char. A ce spectacle, notre Sainte fut dans la désolation, pensant que ses filles allaient être noyées. Dès ce moment, elle voulut passer devant, afin de s'exposer la première aux dangers qui se présenteraient. ⁽¹⁾ »

Quelles étaient les impressions de la novice de quinze ans au milieu de ces périlleuses situations ? Elle frissonna sans doute, car sainte Thérèse, en louant le courage de ses compagnes, nous déclare qu'elles avaient grande frayeur. ⁽²⁾ Mais, en dépit des frissons involontaires, elles demeuraient fermes.

La petite troupe n'était pas au bout des difficultés et des périls. « Pour nous reposer de tant de peines, continue la narratrice, nous arrivâmes ce soir-là à une

(1) Relation de la V. Anne de Saint-Barthélemy.

(2) Fondations, ch. XXXI.

auberge où il n'y avait pas même de quoi faire un lit à notre sainte Mère. Nous crûmes que nous serions obligées de séjourner quelques jours en si pauvre abri, tant ce qu'on nous rapportait de l'état des chemins était alarmant. Les rivières, disait-on, avaient subi une crûe si forte, que l'eau s'élevait, d'une demi-vare et plus, au dessus des ponts. L'aubergiste, un excellent homme, nous portait si grande compassion, qu'il s'offrit à passer devant, pour nous servir de guide au milieu des eaux. Comme ces eaux étaient singulièrement troubles et que, d'autre part, elles recouvraient les ponts, on ne voyait plus le chemin qu'il fallait suivre. En outre, ces ponts étaient en bois, et si étroits, que les roues n'avaient que bien juste la place de tenir, et pour peu qu'elles s'écartassent, il fallait tomber dans la rivière. Avant de nous exposer à ce péril, nous nous confessâmes et nous priâmes notre sainte Mère de nous bénir, comme des personnes qui vont à la mort. Dans cette pensée, nous recitions le *Credo*. La sainte Mère, nous voyant sous cette impression, entraît quelque peu dans nos sentiments, mais elle avait la ferme confiance que Notre-Seigneur nous tirerait heureusement de ce danger. Elle nous disait gaîment : *Allons ! mes filles ! Quel plus heureux sort pour vous que celui d'être ici martyres pour l'amour de Notre-Seigneur ?* Elle ajouta qu'elle passerait la première, et nous supplia, dans le cas où elle se noierait, de ne point avancer, mais de retourner à l'auberge.

Finalement, Dieu nous fit la grâce d'échapper à ce péril. ⁽¹⁾ »

Les rues de Burgos étaient changées en rivières quand les Carmélites arrivèrent à la demeure de leur dévouée protectrice, Catherine de Tolosa. Teresita trouva dans cette demeure sanctifiée par toutes les vertus, une jeune fille, une enfant encore, qui allait être son émule dans la carrière religieuse. Helenita, la dernière des filles de Catherine de Tolosa, n'avait pas encore douze ans, mais déjà elle était mûre pour la vocation du Carmel. Helenita et Teresita ne se quitteront pas tant que durera le séjour de sainte Thérèse à Burgos. Ensemble elles supporteront vaillamment l'incommode séjour à l'hôpital de la Conception, ensemble elles béniront Dieu de retrouver le bienfait de la clôture et les charmes austères des exercices monastiques dans un monastère régulier.

Un accident imprévu ne tarda pas à troubler un repos qu'elles avaient chèrement acheté. Le 24 Mai il survint une crûe si prodigieuse de la rivière, que l'eau envahit la ville. Le couvent s'en trouva si rempli, que la Sainte dut faire enlever le très saint Sacrement et le faire porter à une salle haute, où elle se retira avec ses religieuses. Les habitants de la ville, voyant le danger, lui crièrent que si elle le voulait, ils viendraient la

(1) Relation de la V. Anne de Saint-Barthélemy.

prendre en barque. Elle répondit qu' elle ne voulait point sortir. Eux, touchés de compassion, allèrent trouver l' Archevêque et l' engagèrent à lui intimer l' ordre de sortir. *Laissez Thérèse de Jésus*, répondit-il, *elle a un sauf-conduit qui lui permet de venir à bout de tout ce qu' elle entreprend.*⁽¹⁾ »

Cependant la situation des Carmélites devenait critique. La maison menaçait de s' effondrer et les frugales provisions de la Communauté étaient sous l' eau. La journée se trouvait avancée déjà, quand sainte Thérèse dit à la sœur Anne de Saint-Barthélemy : *Ma fille, voyez s' il est resté un peu de pain et donnez m' en une bouchée, car je me sens bien faible.* Dans leur trouble, les sœurs n' avaient pas songé à faire prendre quelque chose à leur Mère. « Ces paroles me brisèrent le cœur, écrivait ensuite la sœur Anne. Nous fîmes entrer dans l' eau une novice qui était forte, afin de retirer un pain. Elle avait de l' eau jusqu' à la ceinture. Nous donnâmes de ce pain à la Sainte, car nous n' avions pas autre chose. Sans l' arrivée de quelques nageurs, nous aurions péri. Ils nous firent l' effet d' anges de Dieu, car nous ne pûmes savoir de quelle manière ils étaient venus. Ils entrèrent sous l' eau et brisèrent les portes de la maison. Aussitôt l' eau commença à s' écouler des pièces qu' elle remplissait ; mais celles-ci restèrent trempées et si encombrées de

(1) Dép. de Marie Saint-Joseph (Dantisco.)

pierres, qu' il fallut enlever plus de huit charretées de ces pierres et d' autres matériaux que l' eau avait apportés. ⁽¹⁾ »

Au milieu des épreuves et des affaires, sainte Thérèse veillait jusque dans les moindres détails à la formation spirituelle de sa nièce, et Teresita, de son côté, observait avec une grande attention les paroles et les actions de celle que, de toutes parts, elle entendait appeler la Sainte.

« La sainte Mère, a-t- elle déclaré plus tard, paraissait revenue à cette première innocence où l' homme fut créé par Dieu dans le paradis terrestre. Les moindres choses qu' elle voyait, les plantes, les petites fleurs du jardin, jusqu' aux créatures insensibles formées par Dieu, amenaient ces paroles sur ses lèvres : *Béni soit Celui qui t' a créée !* Et elle m' apprenait à faire de même. J' ai remarqué encore que durant la période qui précéda sa mort, quelles que fussent les infirmités et les occupations qui l' accablaient, elle n' aurait jamais manqué de réciter son chapelet ; toujours elle savait trouver le temps de le faire, même à minuit ou une heure du matin, et cela, avant d' accorder à son corps le moindre sommeil. ⁽²⁾ »

L' heure des adieux allait sonner. Avant de quitter Burgos, sainte Thérèse donnait à la prieure de Séville des nouvelles de la novice et la recommandait à ses

(1) Autobiographie de la V. Anne de Saint-Barthélemy.

(2) Seconde Dép. de la sœur Thérèse de Jésus.

prières : « Priez pour Thérèse. C'est une petite sainte et elle a un grand désir de se voir professe. Que Dieu la soutienne de sa main ! ... Demandez pour elle les grâces dont elle a besoin. Elle est charmante, c'est vrai ; mais enfin, elle est bien jeune. ⁽¹⁾ »

Le 26 Juillet, Teresita embrassait pour la dernière fois la mère Thomasine-Baptiste, prieure de Burgos, Helenita, devenue la sœur Hélène de Jésus, et les autres religieuses. Elle prenait, avec la sainte Mère et la vénérable sœur Anne de Saint-Barthélemy, la route de Saint-Joseph d'Avila, où elle devait se lier au céleste Epoux par l'émission des saints vœux. Sainte Thérèse avait hâte de revoir son monastère de Saint-Joseph et d'admettre sa nièce à la profession. Mais le Seigneur en avait disposé autrement. Le jour des noces éternelles approchait pour celle qui avait appelé par des vœux si brûlants la réunion qui ne doit pas finir. Elle allait s'arrêter à Albe et y trouver la fin de son exil.

On fit halte à Palencia, où la mère Agnès de Jésus fut heureuse de garder quelques semaines les voyageuses ; puis à Valladolid, où des affaires épineuses, relatives au testament de son frère, vinrent apporter à la Sainte plus d'une amertume.

A Medina del Campo, on trouva le père Antoine de Jésus, Vicaire-provincial de Castille, qui exprima la

(1) Lettres à la mère Marie de Saint-Joseph, des 6 et 14 Juillet 1582.

volonté que la sainte Mère, au lieu de rentrer à Avila, prit le chemin d'Albe.

« Malgré le haut degré d'obéissance auquel Dieu avait élevé la Sainte, raconte Anne de Saint-Barthélemy, elle éprouva, en présence de cette décision, une peine extraordinaire, parce qu'elle y voyait l'effet des instances de la duchesse.⁽¹⁾ » La duchesse d'Albe, en effet, espérant que la présence de Thérèse ferait descendre les bénédictions du ciel sur sa belle-fille sur le point de devenir mère, avait sollicité du père Antoine la faveur de la posséder quelques jours.⁽²⁾

« Jamais, remarque la sœur Anne, je ne vis un ordre de ses supérieurs lui coûter autant.⁽³⁾ Et Teresita ajoute dans sa seconde Déposition juridique: « Non seulement elle se résigna, mais elle obéit avec une profonde paix et une promptitude entière. »

Une voiture envoyée par la duchesse attendait. La Sainte y prit place avec Teresita et Anne de Saint-Barthélemy.

« Nous partîmes de Medina le matin, reprend la narratrice, sans rien emporter pour le voyage, et pourtant la Sainte était déjà atteinte du mal de la mort. Toute

(1) Relation de la V. Anne de Saint-Barthélemy.

(2) Sainte Thérèse n'avait pas encore atteint Albe, qu'un messenger, venant à sa rencontre, lui apprit que la jeune duchesse avait donné le jour à un fils. « Dieu soit béni ! s'écria Thérèse avec une pointe d'ironie. La Sainte ne sera plus nécessaire. » Cf. P. Antoine de Saint-Joseph, Annot. de la Lettre VII du T. II.

(3) Relation de la V. Anne de Saint-Barthélemy.

cette journée, je ne pus sur le chemin trouver quoi que ce fût à lui donner à manger. Un soir, dans un pauvre hameau, le dénuement fut le même. La Sainte était très faible. Elle me dit : *Ma fille, si vous avez quelque chose, donnez-le moi, car je me sens défaillir.* Je n'avais que quelques figues sèches, et elle était en proie à la fièvre. Je donnai quatre réaux pour qu'on allât me chercher deux œufs, à quelque prix que ce fût.

« Quand je vis que même pour de l'argent, on ne trouvait rien, et qu'on me rapportait mes réaux, je ne pouvais considérer la Sainte sans pleurer, car elle avait le visage à moitié mort. La peine que j'éprouvai en cette occasion est inexprimable. Il me semblait que mon cœur se fendait, et à la vue d'une telle extrémité, je ne faisais que pleurer. En effet, je la voyais mourir et ne trouvais rien pour la soulager. Elle me dit avec une patience d'ange : *Ne pleurez pas ma fille, Dieu veut ceci maintenant.* Comme l'heure de son heureux passage approchait, le Seigneur l'exerçait de toutes manières. Elle le supportait en sainte, comme toujours. Moi qui étais moins mortifiée, je souffrais davantage, et il fallait qu'elle me consolât. Il n'y avait, me disait-elle, aucun sujet de s'affliger, et elle était fort contente de la figue qu'elle venait de manger.

« Le lendemain, nous arrivâmes à Albe. La Sainte avait le corps si brisé que sur l'heure les médecins la condamnèrent : arrêt bien cruel pour moi, surtout parce

que nous nous trouvions à Albe et que je devais rester en ce monde. Sans parler de l'amour que j'avais pour elle et de celui qu'elle me portait, je jouissais d'une autre grande consolation : je voyais habituellement Jésus-Christ en son âme et de quelle manière il était uni à cette âme, où il résidait comme en son ciel. Cette vue me tenait dans ce profond respect que doit inspirer la présence de Dieu. Oui, en vérité, c'était un ciel de la servir, et ma plus grande peine était de la voir souffrir.

« Les cinq jours qui précédèrent sa mort, à Albe, j'étais plus morte que vive. Deux jours avant qu'elle expirât, elle me dit quand nous étions seules : *Ma fille, l'heure de ma mort est venue.* Ces paroles me percèrent le cœur de plus en plus. Je ne la quittais pas un instant : je priais les religieuses de m'apporter ce dont elle avait besoin, et je le lui présentais. C'était pour elle une consolation que je fusse là. ⁽¹⁾ »

Teresita quittait le moins qu'elle le pouvait la sainte malade. Ses souffrances impressionnaient vivement son jeune cœur. « Pendant les quelques jours qu'elle fut alitée, porte sa Déposition, elle souffrit extraordinairement. Je l'ai vue plongée dans l'affliction, Dieu permettant qu'elle sentit très vivement ses maux et les autres incommodités qu'elle souffrait. ⁽²⁾ » Parfois, c'était la

(1) Autobiographie de la V. Anne de Saint-Barthélemy.

(2) Seconde Dép. de la sœur Thérèse de Jésus.

pensée de la situation précaire du premier couvent de sa Réforme qui venait la préoccuper. *Comment achèterons-nous le pain qui manque pour Avila?* demandait-elle à Teresita et à la sœur Anne. Et peu de jours avant de quitter la terre : *Faites moi le plaisir ma fille, disait-elle à la pieuse converse, dès que vous me verrez un peu mieux, de me faire chercher une voiture très commune et de me lever pour que nous retournions à Avila.* C'est encore Teresita qui nous a conservé ces paroles.⁽¹⁾

Les lueurs radieuses de l'extase allaient sous peu dissiper ces derniers restes des tristesses de l'exil et introduire la séraphique Epouse du Sauveur dans les éternelles clartés de la Patrie.

A cinq heures du soir, veille de saint François, elle demanda le saint Viatique. Lorsque le très saint Sacrement arriva, son visage devint resplendissant. Toute enflammée de l'amour divin, elle disait à son Dieu : *Mon Seigneur et mon Epoux, l'heure désirée est enfin venue. Il est temps de nous voir. Que votre volonté s'accomplisse!* Après avoir communié, elle remerciait Dieu de l'avoir faite fille de l'Eglise et le suppliait de ne pas rejeter un cœur contrit et humilié.

A l'entrée de la nuit, elle reçut l'Extrême-Onction avec la même ferveur. Le lendemain matin, vers sept heures, la tête reposant entre les bras d'Anne de Saint-

(1) Seconde Dép. de la sœur Thérèse de Jésus.

Barthélemy, elle entra dans une haute extase, qui dura la journée entière. Vers neuf heures du soir, « toujours en oraison, pleine d'allégresse et de joie, la physionomie souriante, » elle poussa trois gémissements pleins de douceur et entra dans l'union sans voiles qui l'avait tant fait soupirer ici-bas. ⁽¹⁾

Teresita était pour la troisième fois orpheline. Avec ses sœurs d'Albe, elle fut témoin des prodiges qui accompagnèrent l'heureux départ de sa tante pour le ciel; elle respira le suave parfum qu'exhalaient les virginales dépouilles; elle entendit parler des merveilleuses apparitions par lesquelles le Seigneur attestait l'entrée de sa Bien-Aimée dans la gloire. Peu après elle reprenait, le cœur oppressé sans doute, mais l'âme réjouie et consolée, le chemin de Saint-Joseph d'Avila. Elle était accompagnée d'Anne de Saint-Barthélemy, à laquelle son cœur voua pour la vie entière le plus tendre attachement. Le 5 Novembre suivant, elle prononçait ses vœux entre les mains de la mère Marie de Saint-Jérôme. Elle n'avait encore que seize ans.

La petite fleur, cultivée avec tant d'amour par sainte Thérèse, avait jeté définitivement ses racines dans le sol du Carmel. « Toutes les fleurs créées par Jésus sont belles; l'éclat de la rose et la blancheur du lis n'enlèvent pas le parfum de la petite violette, n'ôtent

(1) Dép. de la mère Marie de Saint-François.

rien à la simplicité ravissante de la pâquerette... Ainsi en est-il dans le monde des âmes, ce jardin vivant du Seigneur. Il a trouvé bon de créer les grands saints, qui peuvent se comparer aux lis et aux roses. Il en a créé aussi de plus petits, lesquels doivent se contenter d'être des pâquerettes, ou de simples violettes, destinées à rejouer ses regards divins lorsqu'il les abaisse à ses pieds. Plus les fleurs sont heureuses de faire sa volonté, plus elles sont parfaites. ⁽¹⁾ »

C'est au pied de la Croix que devait s'épanouir l'humble fleur du Carmel, dans la fidélité et la simplicité, aussi bien que dans les ombres de la vie commune. Volontiers nous assimilerions l'existence de Teresita, au monastère de Saint-Joseph, à celle des âmes dont parle saint Jean de la Croix, « qui vivent simplement dans la vérité et l'obscurité de la foi, dans la certitude de l'espérance et la pureté d'une charité sans partage; qui mettent tout leur bien dans l'avenir, en traversant ce monde comme des pèlerins, des pauvres, des exilés, des orphelins, des affligés, sans chemin tracé devant eux, dénués de tout et dont toutes les espérances sont au ciel. ⁽²⁾ »

Cependant, en cette région « sans route et sans eau ⁽³⁾ » où cheminait habituellement son âme, » la sœur Thérèse de Jésus avait des temps de douloureuse an-

(1) Sr Thérèse de l'Enfant Jésus: Histoire d'une âme, ch. I.

(2) Lettre à Jeanne de Pedraza, du 12 Octobre 1589.

(3) Ps. LXII, 3.

goisse. Elle-même, dans sa seconde Déposition, nous apprend qu'en une de ces circonstances, sa tante se fit voir à elle, la consola et lui apprit à voir dans ses épreuves spirituelles un précieux moyen de sanctification.

En 1591, Teresita devait faire à la fois le sacrifice de la mère Marie de Sainte-Jérôme et de sa chère Anne de Saint-Barthélemy, désignées par les Supérieurs pour aller passer trois ans au monastère de Madrid. En 1595 l'une et l'autre s'éloignaient de nouveau pour la fondation d'Ocaña. Ce n'était que le prélude d'une séparation plus complète. Bientôt Teresita n'aura plus d'autre appui que la croix de son Maître. La mère Marie de Saint-Jérôme, qui l'avait guidée vers Dieu depuis son arrivée à Saint-Joseph d'Avila, mourait saintement en 1602, et deux années plus tard Anne de Saint-Barthélemy, mise au nombre des fondatrices du Carmel en France, quittait l'Espagne pour ne plus la revoir.

« Un mois avant notre départ, a écrit l'humble converse, on vit des étoiles dans le ciel pendant le jour et pendant la nuit, et cela, avant que nous sachions quelles étaient celles qui partiraient. Ces étoiles étaient très brillantes, les unes plus que les autres. Elles représentaient nous autres qui devons partir, et j'étais la plus petite de toutes. ⁽¹⁾ »

(1) Autobiographie de la V. Anne de Saint-Barthélemy.

Formée à l'école de Thérèse de Jésus, Teresita nourrissait de grands désirs de la gloire de Dieu et du bien des âmes. Aussi, elle s'intéressait vivement à la fondation du Carmel en France et eût désiré y prendre part. Tel n'était pas le plan divin. Aucune des étoiles brillantes qui s'arrêtèrent au mois d'Aôut 1604 au dessus du monastère de Saint-Joseph, ne représentait la nièce de sainte Thérèse. Le 29 Aôut de cette année, Teresita, le cœur plein de larmes, serrait une dernière fois dans ses bras, avec une tendresse presque filiale, la sainte sœur qui, dans la compagnie de la vénérable mère Anne de Jésus et de quatre autres religieuses, se mettait en route pour la France. Désormais l'Epouse de Jésus ne portera plus que vers le ciel les pensées et les regards de son cœur.

Aussi bien l'ouverture du Procès de Béatification de sa tante venait-elle bientôt l'inviter à vivre par avance dans les lumineuses demeures habitées par les saints. En Septembre 1610, elle donnait sa seconde Déposition juridique pour la Béatification de Thérèse. En présence des notaires apostoliques, elle déclara avec confusion que durant sa vie la sainte Mère lui inspirait une vénération fortement mêlée de crainte, et elle témoigna longuement, en termes émus et saisissants, se reprocher comme une grande faute de n'avoir pas su apprécier le trésor de sainteté qu'elle avait eu sous les yeux, de ne l'avoir pas mis à profit pour son avancement spirituel. On ne peut, en lisant ces pages, s'empêcher de

partager l'émotion de la sœur Thérèse de Jésus, dont on croit voir couler les larmes brûlantes, entendre retentir les humbles gémissements. Ainsi la violette cachée sous le feuillage répand un parfum plus pénétrant, au moment où elle va être cueillie pour embaumer le palais du grand Roi.

Deux jours après avoir ainsi parlé, la nièce de sainte Thérèse s'éteignait pieusement au milieu de ses sœurs. Elle était âgée de quarante-trois ans. Il y en avait trente-cinq qu'elle vivait à l'ombre des parvis du Carmel.

(Registre conventuel du monastère d'Avila — *Reforma de los Descalzos*, t. III, lib. XIII, cap. XIII — Dépositions de la sœur Thérèse de Jésus, des mères Marie de Saint-Joseph (Dantisco) et Marie de Saint-François — Le voyage d'Espagne, par Madame Jourdain (1603 — 1604), *Ms. du XVII^e siècle* — Mère Marie de Saint-Joseph : Le Livre des Récréations. *Ce dernier ms. renferme des données exactes sur plusieurs des membres de la famille de sainte Thérèse. Il nous a permis de rectifier le nombre des frères de la Sainte.*)

MONASTÈRE

DE

SAINT-JOSEPH DE MEDINA

DEL CAMPO

J'étais profondément heureuse de voir les religieuses de ce monastère suivre les traces de celles de Saint-Joseph d'Avila, pour la ferveur, la charité fraternelle, l'esprit intérieur.

Sainte Thérèse, Fond., ch. IX.

THOMASINE-BAPTISTE

(DE PEREA)

(?)—1604

Vous avez agi virilement et
votre cœur s'est fortifié.

Judith., XV, 11.

Le 13 Août 1567, sainte Thérèse et six religieuses de Saint-Joseph d'Avila étaient montées dans les lourds véhicules qui devaient les conduire à Medina del Campo. Le soir de leur première journée de voyage, comme elles atteignaient, harassées de fatigue, le bourg d'Arevalo, on vint leur dire que les Augustins faisaient opposition à leur établissement dans la maison retenue pour elles, et qu'en conséquence elles n'avaient plus qu'à retourner sur leurs pas.

Thérèse n'en jugea pas ainsi. Résolue, au contraire, d'agir promptement, elle fit en sorte d'atteindre Medina la veille de l'Assomption. Il était minuit quand les religieuses entrèrent dans la ville. Accompagnées de zélés protecteurs, elles se rendirent aussitôt à leur nouveau domicile. Le reste de la nuit se passa dans une activité,

extraordinaire : la Mère et les filles, aidées de leurs amis, déblayèrent le local qui devait servir de chapelle et le tapissèrent tant bien que mal. A l'aube du jour, la première Messe y fut célébrée, à la grande joie de la Sainte : la fondation de Medina del Campo était accomplie.

« Cette joie fut de courte durée, raconte-t-elle, car, la Messe finie, m'étant approchée d'une fenêtre entr'ouverte pour regarder dans le *patio*, je m'aperçus qu'à certains endroits les murs étaient par terre, et qu'il faudrait bien du temps pour les relever. O Dieu ! quand je vis sa Majesté dans la rue, en un temps devenu aussi périlleux que le nôtre par le fait de ces malheureux Luthériens, de quelle angoisse ne fut pas saisi mon cœur !... Je m'occupai de faire chercher, à quelque prix que ce fût, une maison à louer, afin de nous y transporter pendant qu'on ferait les réparations nécessaires... Mes jours et mes nuits se passaient dans l'angoisse. J'avais bien placé des hommes pour veiller constamment sur le très saint Sacrement, mais je craignais toujours qu'ils ne s'endormissent. Aussi, je me levais la nuit, afin de les observer par une fenêtre, et le beau clair de lune qu'il faisait alors me permettait de m'en rendre compte.⁽¹⁾ »

Enfin, un charitable marchand mit à la disposition des religieuses la partie supérieure de son habitation, ce qui leur permit de réciter en commun l'office divin.

(1) Fondations, ch. III.

Deux mois plus tard, grâce à doña Hélène de Quiroga, les sœurs étaient convenablement installées et pouvaient recevoir des sujets.

Parmi les premiers qui se présentèrent était Thomasine de Perea, appartenant à l'une des meilleures familles de la ville. Elle était nièce de Thérèse de Laiz, la fondatrice du monastère d'Albe, dont sainte Thérèse a fait tant d'éloges au *Livre des Fondations*. La sainte Mère discerna bien vite dans la jeune fille, avec des talents peu ordinaires, un grand courage et beaucoup d'humilité. Elle l'admit volontiers. Ne se plaisait-elle pas à redire : « Notre-Seigneur demande et aime des âmes courageuses, pourvu qu'elles soient humbles et se défient beaucoup d'elles-mêmes ? » Et encore : « Je n'ai pas vu une seule de ces âmes rester dans les basses régions de la vie spirituelle ? ⁽¹⁾ »

La sœur Thomasine fit profession en 1569. Sainte Thérèse, pressentant tout ce qu'elle trouverait de secours dans un sujet si bien doué, se proposait de s'en faire accompagner souvent et le disait autour d'elle. De fait, elle l'appela dès l'année suivante à la fondation de Salamanque. Thomasine-Baptiste rendit les plus grands services à cette Communauté naissante, tant par ses vertus et les qualités de son esprit, que par les forces physiques et la robuste santé dont Dieu l'avait douée. Bientôt la Sainte

(1) Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même, ch. XIII.

Mère la destinait à la fondation d'Albe. Thomasine y devint dans la suite sous-prieure, maîtresse des novices et prieure. Les Relations du temps nous apprennent qu'elle donnait l'exemple d'une rigoureuse pénitence, d'une oraison continuelle, d'une exactitude parfaite à toutes les observances régulières, qu'elle était favorisée du don des larmes et de celui du discernement des esprits.

Au commencement de 1582, Thomasine était choisie par sainte Thérèse pour l'accompagner à la fondation de Burgos et devenir la première prieure de ce monastère. L'entreprise se trouvait être l'une des plus difficiles que la Réformatrice eût encore abordées. L'intrépidité de Thomasine-Baptiste devait s'y trouver à l'aise. « La force, n'est-ce pas l'amour qui entreprend ? » Avec la sainte Mère et six compagnes, elle affronta ce voyage, rendu périlleux à l'extrême par la crûe des rivières, au point qu'au témoignage de Thérèse elle-même, « il fallait une singulière audace pour s'y résoudre. »

A la Biographie précédente, nous avons entendu Anne de Saint-Barthélemy nous narrer quelque chose des incidents qui survinrent. Écoutons cette fois sainte Thérèse.

« A la vérité, Notre-Seigneur m'avait dit *que nous pouvions continuer notre voyage sans crainte, qu'il serait avec nous*. Je n'en fis alors rien connaître au père Provincial, ⁽¹⁾ mais j'y trouvai une consolation au milieu des

(1) Le père Gratien.

grandes difficultés, des périls imminents, dans lesquels nous nous vîmes engagées, spécialement à un endroit près de Burgos, qu'on appelle *Los Pontones*. La crûe avait été si forte, et l'eau, en beaucoup d'endroits, atteignait encore une telle hauteur, qu'on ne distinguait plus la moindre trace de chemin. De toutes parts, ce n'était qu'une nappe d'eau, fort profonde même d'un côté et de l'autre. Bref, il y avait bien de la témérité à tenter ce passage, surtout avec des chars, car pour peu qu'ils vinsent à faire un écart, tout était perdu, et par le fait l'un d'eux faillit périr.

« A une auberge que l'on rencontre un peu avant *Los Pontones*, nous avons pris un guide qui connaissait le passage; mais, malgré cela, il y avait bien du péril à le franchir.

« Que dire maintenant des auberges? ... Avec de pareils chemins, il nous était impossible d'avancer par étapes réglées. A chaque instant, en effet, nos chars enfonçaient si profondément dans la boue que, pour les en tirer, il fallait dételer les mules de l'un pour les atteler à l'autre. Les pères qui nous accompagnaient devaient prendre d'autant plus de peine, que nous nous trouvions précisément n'avoir que de jeunes conducteurs, assez négligents. La présence du père Provincial nous soulageait extrêmement. Ses soins s'étendaient à tout. Comme il est d'un caractère calme et que rien ne le trouble, il rendait si aisées les choses les plus difficiles, qu'elles n'avaient plus l'air de rien. Il n'en fut pas de même

toutefois au passage des *Pontones*. Quand il se vit au milieu de cette mer, sans chemin ni bac, il ne put se défendre d'une crainte très vive. Moi-même, malgré l'encouragement que j'avais reçu de Notre-Seigneur, j'éprouvai une certaine frayeur. Quelle dut être, après cela, celle de mes compagnes ? ⁽¹⁾ »

Au milieu du danger et alors que la mort paraissait imminente, la vaillance de Thomasine-Baptiste ne se démentait point. Plus qu'aucune des filles de la Sainte peut-être, elle réalisait ce vœu de sa Mère : « Je voudrais, mes filles, que vous ne soyez et ne paraissiez femmes en rien, mais que vous soyez des hommes forts. Si vous faites ce qui est en vous, le Seigneur vous rendra si viriles que vous étonnerez les hommes eux-mêmes. ⁽²⁾ »

Les autres religieuses qui étaient du voyage ne se montraient guère moins courageuses. « Mes compagnes, reprend sainte Thérèse, étaient fort gaies pendant le voyage : une fois le péril passé, elles trouvaient leur plaisir à s'en entretenir. Oh ! que c'est une grande chose que de souffrir par obéissance, lorsqu'on est aussi familiarisé avec cette vertu que l'étaient ces religieuses ! ⁽³⁾ »

A Burgos, des difficultés inattendues, de longs délais suscités par l'archevêque de cette ville, don Christophe Vela, vinrent éprouver la patience de sainte Thérèse et de

(1) Fondations, ch. XXXI.

(2) Chemin de la Perfection, ch. VII.

(3) Fondations, ch. XXXI.

la mère Thomasine. Les religieuses, privées de la présence du très saint Sacrement et obligées de sortir dans les rues pour entendre la Messe, se décidèrent à se transporter dans le grand hôpital de la ville, dit de la Conception, en attendant qu'elles pussent avoir une maison en propre. Thomasine et ses sœurs eurent bien à souffrir de l'insigne malpropreté du lieu et de divers autres inconvenients. Mais elles étaient bien plus sensibles aux souffrances de leur sainte Mère. Malade et en proie à de douloureuses infirmités, Thérèse assurait à la mère Thomasine que « le local était trop commode pour elle, qu'elle ne méritait pas de l'occuper... Elle ne pouvait manger sans qu'une plaie qu'elle avait à la gorge rendit du sang. Et lorsqu'on la plaignait, on l'entendait répondre: *Ne me plaignez pas. Mon Maître a plus souffert pour moi, quand il a bu le fiel et le vinaigre.*⁽¹⁾ »

Cependant Thomasine-Baptiste et ses compagnes suppliaient saint Joseph de leur accorder une maison pour le jour de sa fête, et « contre toute vraisemblance elles furent exaucées.⁽²⁾ » La veille de la fête du saint Patriarche, les Carmélites purent se transporter dans leur nouvelle habitation. « Il semblait vraiment que Notre-Seigneur se fût gardé à lui-même cette demeure, car tout, ou presque tout, s'y trouvait fait. Aussi, ajoute

(1) Relation de la V. Anne de Saint-Barthélemy.

(2) Fondations, ch. XXXI.

sainte Thérèse, quand je venais à la considérer, construite comme pour nous, et que je songeais avec quelle rapidité tout s'était conclu, il me semblait rêver. ⁽¹⁾ » Tout n'était pas terminé cependant et les bizarreries de don Christophe Vela donnèrent encore bien à souffrir aux religieuses. « On vint bientôt me dire, poursuit sainte Thérèse, que l'Archevêque était très fâché de notre installation. Je l'adoucis de mon mieux, et comme il est bon, ses fâcheries ne durèrent guère. Il se fâcha encore lorsqu'il apprit que nous avions des grilles et un tour... Quoique nous eussions une chapelle, où l'on célébrait auparavant pour les maîtres de la maison et qui ne servait qu'à cet usage, jamais il ne voulut permettre qu'on dit la Messe chez nous. Il nous fallait sortir les dimanches et les fêtes pour aller l'entendre dans une église... Pour moi, j'en prenais assez facilement mon parti, mais une de nos sœurs en avait tant de peine, qu'elle ne pouvait se trouver dans la rue sans être prise de tremblement. ⁽²⁾ »

Enfin, le 18 Avril le prélat envoyait l'autorisation. « Précisément, ce même jour, continue sainte Thérèse, nos sœurs étaient plus tristes qu'elles ne l'avaient jamais été. Quant à la bonne Catherine de Tolosa, on ne pouvait la consoler. On eût dit que Notre-Seigneur voulait accroître nos angoisses au moment où il allait verser la joie dans nos âmes. ⁽³⁾ »

(1) Fondations, ch. XXXI. (2) Ibid. (3) Ibid.

Le saint Sacrement fut placé dès le lendemain, 19 Avril, et la messe de prise de possession célébrée très solennellement. Le jour suivant, les fondatrices s'assemblaient en chapitre sous la présidence du père Gratien, afin de procéder à l'élection d'une prieure. La Mère Thomasine fut canoniquement élue à cette charge.

La nouvelle prieure donnait partout l'exemple de la ferveur et du mépris de soi. Portant dans un corps vigoureux une âme avide d'immolation, elle s'accablait de travail, et facilement elle en eût surchargé les autres. La sainte Mère la rappelait avec affection au sentiment de la juste mesure, ajoutant aimablement : *Ma fille, pour la vertu vous l'emportez sur moi : mais, croyez m'en, en fait d'expérience j'ai sur vous l'avantage.*

La crûe soudaine de l'Arlanzon qui, le jour de l'Ascension, 14 Mai de cette année 1582, submergea une partie de Burgos et causa de vives angoisses à la Communauté naissante, vint donner au courage de la mère Thomasine ample matière à s'exercer. Deux mois après, elle devait se voir privée de la présence de sainte Thérèse. A la fin de Juillet la Sainte s'éloignait pour ne plus revenir. Ses jours désormais étaient comptés. Au commencement d'Octobre les Carmélites de Burgos apprenaient que leur Mère, après une courte maladie, avait vu s'ouvrir pour elle les portes de la Patrie.

La fondation de Burgos, la dernière qu'il lui avait été donné d'accomplir, allait prospérer rapidement sous la

vigoureuse impulsion de sa fervente prieure. A l'heure où la sainte Mère s'était éloignée, la Communauté se composait de cinq professes et de deux novices. Bientôt on reçut des sujets, et la mère Thomasine voyait se réaliser la promesse faite par Notre-Seigneur à sainte Thérèse, que ce couvent ne manquerait pas du nécessaire. Au bout de sept ans, il était assez fermement établi pour qu'elle pût momentanément le quitter. En 1589, elle fut désignée par les Supérieurs pour réaliser la fondation de Vitoria et s'attira la vénération de toute la ville, qui la regardait comme une sainte. Au bout de quelques années, elle revint à Burgos pour y reprendre la charge de prieure.

C'est là que les envoyés français, chargés de négocier la fondation du Carmel en notre pays, la trouvèrent en Novembre 1603. Dès leur arrivée, M. de Brétigny et l'une des françaises, madame Jourdain, se hâtèrent de diriger leurs pas vers le monastère des Carmélites. La mère Thomasine connaissait depuis longtemps M. de Brétigny comme l'un des plus dévoués amis de son Ordre. Sa joie fut grande, en apprenant un dessein qui lui laissait entrevoir la réalisation des promesses que Dieu avait faites à sa sainte Mère relativement à l'extension de sa Réforme. De part et d'autre, on louait et on remerciait le Seigneur. La satisfaction des français n'était pas moins grande de voir une fille de sainte Thérèse formée par la Sainte elle-même.

La vénérable prieure voulut que les étrangers prissent un repas dans la partie extérieure de son monastère, et les combla des plus délicates attentions. Bientôt ceux-ci poursuivaient leur route vers Valladolid, où leur négociation allait se prolonger huit mois et se heurter aux plus grands obstacles, avant d'aboutir à la solution désirée.

La mère Marie de Saint-Joseph, ancienne prieure de Séville et de Lisbonne, avait été demandée comme fondatrice du Carmel en France. Sa mort, arrivée cette même année 1603, porta les députés français à jeter les yeux sur la mère Thomasine-Baptiste. Après bien des résistances, le Général de l'Ordre consentit à donner cette religieuse et les compagnes qu'elle choisirait (20 Mars 1604). Mais au moment où l'on se préparait à la conduire en France, on apprit que Dieu venait de la rappeler à lui. C'était la vénérable mère Anne de Jésus qui, dans les desseins du Seigneur, était appelée à devenir la fondatrice du Carmel en France.

La force de l'amour ne se montre pas seulement dans le courage à entreprendre les choses difficiles ; elle paraît plus encore dans l'énergie à soutenir celles qui sont onéreuses et pénibles, en sorte qu'on a pu dire avec vérité que « la patience, c'est l'amour qui endure. » Thomasine-Baptiste se montra forte et aimante, dans la pleine acception du terme, en déployant une patience héroïque dans sa dernière maladie, qui fut très douloureuse. Elle

laissa à ses sœurs, avec de tendres adieux, les plus touchants conseils, et fut également regrettée à Vitoria et à Burgos. Le peuple accourut en foule à ses obsèques et pleura unanimement sa mort.

(Registre conventuel du couvent de Medina del Campo — P. Antoine de Saint-Joseph, t. IV, Annot. de la Lettre LXXI. Ce père cite longuement la Relation d'une Carmélite de Vitoria — Champagnot: *Vie de M. de Brétigny*, liv. II, ch. VIII — *Le Voyage d'Espagne*, par Madame Jourdain — Lettre de M. de Bérulle à Madame Acarie, 20 Mai 1604.)

ALBERTE-BAPTISTE

(PONCE DE LEON)

1548 — 1583

Considérez combien il est nécessaire de travailler à vous dompter vous-même et de marcher généreusement dans la voie de la pénitence, si vous voulez atteindre la perfection.

S. Jean de la Croix.

Doña Mencia Ponce de Leon était fille de Juan de Leon et de doña Antoinette Ramirez, tous deux d'un rang distingué et respectés dans la ville de Medina pour leur religion profonde.

Mencia avait le caractère difficile, la parole prompte et l'âme généreuse. A peine eut-elle connu sainte Thérèse et ses filles, qu'elle sollicita instamment, avec sa sœur Dorothée, son admission dans le monastère. Thérèse les reçut l'une et l'autre; elle donna à Mencia le nom d'Alberte-Baptiste. Si parfaite et si austère que fût la vie des premières Carmélites Déchausées, de celles de Medina del Campo en particulier, elle parut d'abord à la sœur Alberte au-dessous de l'idéal qu'elle s'était formé. L'ardente novice songea sérieusement à rentrer au foyer paternel pour s'y livrer sans contrôle à tout l'emporte-

ment de ses ferveurs. Comme elle était dans cette pensée, Dieu l'éclaira soudain et lui montra que la valeur des actes marqués du sceau de l'obéissance dépasse incomparablement les œuvres les plus difficiles, accomplies par volonté propre. Elle s'engagea donc par les saints vœux, le 6 Septembre de l'année 1569.

Son zèle pour la pénitence eut souvent besoin d'être modéré, comme aussi son attrait pour l'oraison. Un jour de grande fête, sainte Thérèse avait décidé qu'une récréation extraordinaire réunirait la Communauté et qu'on y chanterait des couplets composés par elle. La sœur Alberte s'y rendit comme les autres, mais sans partager la joyeuse dilatation de ses sœurs. Elle laissa même échapper cette parole : *On nous réunit pour chanter ? ... Mieux vaudrait contempler !* La Sainte se tourna vers la jeune religieuse d'un visage sévère, la reprit avec force, et, la déclarant indigne de la compagnie de ses sœurs, l'envoya contempler dans sa cellule.

Cette véhémence de désirs, Alberte-Baptiste la portait également dans la réception de la divine Eucharistie. Sainte Thérèse dut, sur ce point encore, tempérer sa ferveur. Elle nous a rapporté, au *Livre des Fondations*, l'illusion où tombèrent à ce sujet Alberte-Baptiste et une sœur converse du même couvent.⁽¹⁾ Son récit nous montre en même temps les solides vertus qu'elle recon-

(1) C'est Ribera, le premier historien de sainte Thérèse, qui nomme Al-

naissait à la sœur Alberte et à sa compagne.

« Il se trouve dans un de nos monastères, dit-elle, une religieuse de chœur et une converse, toutes deux personnes de très grande oraison, mortifiées, humbles, vertueuses, recevant de Dieu de grandes consolations et des communications très relevées, enfin, si détachées et si remplies de son amour, qu'après de longs examens, nous avons acquis la conviction qu'elles répondent, autant que le comporte la faiblesse humaine, aux grâces qu'elles reçoivent. Si j'ai tant insisté sur leurs vertus, c'est afin de mettre plus en garde celles qui n'en sont pas là.

« Ces religieuses donc commencèrent à éprouver des désirs si violents de s'unir à Dieu, qu'elles ne pouvaient les dominer. Il leur semblait que la Communion leur procurait quelque soulagement; aussi demandaient-elles aux confesseurs l'autorisation de la recevoir souvent. Leur tourment croissant de plus en plus, il leur semblait que si on ne les communiait pas tous les jours, elles allaient en mourir. Voyant de si belles âmes et de si violents désirs, les confesseurs, dont l'un cependant était fort spirituel, jugèrent que c'était le remède convenable à leur mal. Mais elles ne s'en tinrent pas là. L'une d'elles en vint à des désirs si impatients, que, sous peine de mourir, il lui fallait communier de grand matin : ainsi

berte-Baptiste. Quant à la sœur converse, sa compagne, tout porte à croire que c'était Agnès de la Conception, la plus ancienne de profession parmi les converses de Medina. Toutes deux, du reste, étaient encore nouvelles dans la vie religieuse.

le croyait-elle. Toutes deux, au reste, étaient incapables de feindre, et pour rien au monde elles n'auraient dit un mensonge.

« Je ne me trouvais pas dans la maison. La prieure m'écrivit ce qui se passait, disant qu'elle n'était plus maîtresse de ces religieuses, et que les confesseurs étaient d'avis qu'il fallait céder à un besoin devenu irrésistible. Notre-Seigneur le permettant ainsi, je compris sur-le-champ toute l'affaire. Je n'en dis rien néanmoins jusqu'à ce que je fusse présente, d'abord par crainte de me tromper, ensuite parce que l'un de ceux qui approuvaient cette conduite méritait qu'avant de le contredire, je lui exposasse mes raisons. Son humilité était telle, qu'au premier entretien que j'eus avec lui à mon arrivée, il entra dans mon sentiment...

« Je parlai ensuite aux religieuses et leur donnai nombre de raisons, bien propres, selon moi, à les convaincre que leur crainte de mourir si elles ne communiaient n'était qu'une chimère. Leur imagination, cependant, était si frappée de cette pensée, que tout fut inutile. Je vis que les raisonnements ne pourraient rien sur elles, et que je perdais mon temps. Je leur dis alors que j'avais, moi aussi, les mêmes désirs, et que pourtant je me priverais de communier, afin de leur montrer qu'elles ne devaient le faire qu'avec toutes les autres; ainsi nous mourrions toutes trois ensemble...

« L'habitude prise par ces religieuses, et à laquelle

sans doute le démon n'était pas étranger, avait eu déjà des effets si funestes que le jour où elles furent privées de la Communion, il semblait réellement qu'elles allaient rendre l'âme. Je me montrai inflexible. Car, moins je les voyais disposées à obéir, dans la pensée que ce n'était pas en leur pouvoir, plus je reconnaissais clairement qu'il y avait là tentation. Elles passèrent cette journée avec beaucoup de difficulté ; la suivante, elles en eurent un peu moins. Leur peine alla toujours en diminuant, et elles finirent par accepter sans trouble de me voir communier en leur présence. Il est vrai qu'on me l'avait ordonné ; autrement, par égard pour leur faiblesse, je ne l'aurais pas fait. Bientôt, avec toutes les sœurs, elles reconnurent la tentation et combien il avait été à propos d'y remédier à temps... Nous ne devons pas en choses si saintes être à nous-mêmes nos juges. Cela n'appartient qu'à ceux qui ont le pouvoir de lier et de délier.⁽¹⁾ »

Les démonstrations extérieures de la piété étaient très vives chez Alberte-Baptiste, au point de paraître exagérées aux plus ferventes. Cette tendance, jointe à une certaine rigueur qui paraissait en elle, faisait que malgré ses mérites, d'ailleurs peu communs, la Communauté hésitait à la placer à sa tête en qualité de prieure. En 1577 néanmoins, elle fut élue à cette charge.

(1) Ch. VI.

Alberte résista d'abord. Contrainte de céder, elle supplia Notre-Seigneur de daigner modérer l'impétuosité de sa nature, afin qu'elle ne devînt pas pour ses compagnes une pierre d'achoppement. En même temps, elle mit tout en œuvre pour travailler sa nature, suivant cette maxime d'un saint : « Que tout votre soin soit de vous posséder vous-même dans la paix et la tranquillité du cœur.⁽¹⁾ » Dieu agréa la prière et les efforts de sa servante. A partir de ce jour, elle joignit au zèle la douceur et la bonté.

En 1579, la mère Alberte-Baptiste se trouvait atteinte d'une grave fluxion de poitrine, quand sainte Thérèse passa par Medina. Apprenant qu'elle était alitée, la Sainte se rendit à sa cellule : *Jésus ! ma fille !* lui dit-elle. *Quoi ! tandis que je suis ici ! Allons, levez-vous et descendez souper avec moi.* La malade se leva en parfaite santé, et, dans la suite, sa guérison miraculeuse trouva place dans la Bulle de Canonisation.

La dernière entrevue de sainte Thérèse et d'Alberte-Baptiste eut lieu en Septembre de l'année 1582, et Dieu permit qu'elle apportât quelque amertume à la Sainte. Anne de Saint-Barthélemy raconte, dans son Autobiographie, qu'une observation de la Fondatrice fut mal prise par la prieure, et qu'on se sépara froidement. La Mère et la fille ne devaient plus se revoir ici-bas. La

(1) S. Vincent Ferrier.

maladie, il est vrai, peut jusqu'à un certain point servir d'excuse à la mère Alberte. Une nouvelle fluxion de poitrine lui était survenue, qui, dégénérant bientôt en phtisie et en hydropisie, la conduisit au tombeau, âgée de trente-cinq ans. Elle mourut le 26 Août 1583, moins d'un an après sainte Thérèse.

(Registre conventuel du monastère de Medina del Campo — *Reforma de los Descalzos*, t. II, lib. VI, cap. XX — Dép. de Marie-Evangéliste, Inform. de Medina del Campo.)

CATHERINE DU CHRIST

(DE BALMASEDA)

1545 — 1594

Celui qui aura vaincu recevra une pierre blanche, sur laquelle est écrit un nom nouveau, que nul ne connaît, si ce n'est celui qui le reçoit.

Apoc. II, 17.

Catherine était parente de sainte Thérèse. Son père s'appelait Christophe de Balmaseda; sa mère, doña Jeanne Bustamante y San Martin. Elle naquit à Madrigal, le 28 Octobre 1545.

A dix ans, elle faisait vœu de chasteté et bientôt un attrait spécial l'inclinait vers la retraite et la pénitence. Sa mère l'élevait, avec sa sœur Marie, dans le plus complet éloignement du monde. Elle mourut bientôt, et Christophe de Balmaseda se montra plus strict et plus réservé encore que sa femme dans son mode d'éducation. Des *Illuminés* circulaient alors en Castille, séduisant les simples, et spécialement les femmes adonnées à la piété. Pour couper court à ce danger, don Christophe ne voulut point que ses filles apprissent à lire et à écrire, il leur interdit toute visite, comme toute sortie. Les jeunes

filles pouvaient assister à une Messe de grand matin, mais non pas entendre un sermon.

Catherine se soumit avec plaisir à ces ordonnances conformes à ses attraits austères. Son père étant mort, elle persuada à sa sœur de persévérer dans cette vie plus que claustrale. Pour sa part, elle augmenta encore ses macérations, et alla jusqu'à passer neuf mois dans un souterrain dont elle ne sortait que pour entendre la Messe. Là, sans lumière ni soulagement quelconque, elle versait des larmes continuelles sur les offenses qu'elle croyait avoir commises contre Dieu.

Cependant la peste avait éclaté à Madrigal. Catherine, sachant très bien que « ce n'est pas dans les recoins d'une solitude, mais au milieu des occasions, que se montre l'amour, ⁽¹⁾ » n'hésita pas à sacrifier son inclination pour la retraite, et vola au secours des malheureux atteints par le fléau. De tous côtés elle visite les malades et les mourants, les ranime par ses encouragements, les console en leur montrant le ciel. On avait banni de la ville une femme pestiférée. La malheureuse s'était réfugiée dans un jardin, où elle était prête à expirer, faute de secours. Catherine, l'ayant appris, passe par dessus les murailles, la trouve, la console, lui prodigue ses soins et la rend à la santé. Partout on applaudit à son courage et à sa charité ; on proclame que plusieurs

(1) Sainte Thérèse, Fondations, ch. V.

hommes n'auraient pu réaliser ce qu'elle venait à bout d'accomplir.

Marie, sa sœur aînée, était son émule dans ces œuvres héroïques; elle aussi ne vivait que pour Dieu et vénérât dans les malades et les pauvres la personne même de Jésus-Christ. Catherine la vit mourir entre ses bras, victime de son zèle et martyre de la charité.

C'était à un martyre plus caché, mais peut-être aussi méritoire aux yeux de Dieu, que Catherine était appelée. Elle avait vingt-six ans quand elle sollicita, par l'entremise de doña Hélène de Quiroga, son admission au Carmel de Medina del Campo. Sainte Thérèse la vit durant l'un de ses séjours en cette ville; elle la bénit, et permit aux religieuses de la recevoir aussitôt après son départ (1571).

Surmontant les plus vives répugnances de la nature et des attaques acharnées de l'esprit de ténèbres, Catherine, en proie à une intime agonie, franchit le seuil du Carmel. A la vue de cette novice à la taille élevée, au corps desséché par les pénitences, au visage sévère, aux paroles graves et comptées, les religieuses se sentirent d'abord peu de sympathie pour leur nouvelle compagne. Celle-ci, de son côté, trouvait la dure couche des Carmélites trop molle pour ses membres habitués à la terre nue. La pauvre nourriture qu'on lui présentait, lui semblait trop abondante, les heures d'oraison trop rares, celles de l'Office divin trop courtes. Ce n'était pas encore,

croyait-elle, la vie d'anachorète qu'elle cherchait. Bientôt, pourtant, la lumière se fit dans son esprit. Elle saisit la sagesse du tempérament de douceur et d'austérité choisi par sainte Thérèse; elle comprit que la pénitence n'est qu'un moyen de se dégager des sens pour monter vers les choses d'en-haut, et prêta l'oreille à cette suave invitation de l'Esprit-Saint : « Venez à l'union intérieure de la contemplation, comme à l'endroit le plus retiré du désert. C'est là que les fleurs apparaissent, là que brillent les splendeurs de la céleste Sagesse, là que votre regard embrassera dans leurs clartés les choses qui étaient cachées aux premiers efforts de vos désirs.⁽¹⁾ » Désormais, elle allait avancer avec dilatation et ferveur dans la voie qui s'ouvrait devant elle.

Cependant la nouvelle religieuse lisait fort mal l'espagnol et point du tout le latin. Il lui fallut bien des efforts pour arriver à une récitation passable du saint Office. Plus tard, quand sainte Thérèse parlera de la nommer prieure, on lui fera remarquer qu'elle lit mal et ne sait pas écrire. La Sainte, qui connaissait par ailleurs les qualités de son esprit, répliquera sans hésiter : *Elle est sainte. Cela lui suffit pour être une excellente prieure.*

Comme l'année de probation touchait à sa fin, Catherine du Christ fit les plus vives instances pour émettre sa profession en qualité de sœur converse. Huit mois

(1) S. Bonaventure.

se passèrent à débattre la question, sainte Thérèse refusant toujours, et la novice ne pouvant se résoudre à sacrifier son humble désir. Enfin le père Pierre Fernandez, Dominicain, Visiteur Apostolique de l'Ordre du Carmel, étant venu à Medina, il parvint à convaincre Catherine, qui prononça ses vœux comme religieuse de chœur le 5 Août 1573.

La lumière céleste pénétrant de plus en plus son âme, elle voulut s'engager par un vœu spécial à ne jamais répliquer à aucun commandement qui lui serait fait. A ce vœu elle en joignit deux autres : celui de ne jamais demander aucun soulagement, et celui de ne point s'excuser quelque chose qu'on lui dit. Ainsi revêtue de la triple armure de la soumission, de la mortification et de l'humilité, l'athlète du Christ s'élança dans la carrière. Elle ne devait plus s'arrêter qu'elle n'eût remporté la palme.

Sa ferveur, son obéissance lui avaient gagné tous les cœurs. Aussi, quand en 1581 le père Gratien et sainte Thérèse firent savoir au couvent de Medina que Catherine du Christ était désignée comme prieure de la fondation de Soria, la désolation fut générale dans la Communauté. La douleur de la nouvelle élue était bien plus grande encore. Elle dut se soumettre cependant, et au commencement de Juin, elle entra à Soria en compagnie de la Sainte. Bientôt elle entraîna toutes les sœurs dans le sentier de la perfection. Qu'il s'agit de l'oraison, de la pénitence ou des travaux pénibles, qui eurent toujours

pour elle un attrait marqué, sa ferveur était sans limite et devenait communicative. Avant de quitter Soria, sainte Thérèse pouvait écrire au père Gratien : « La prieure s'acquitte fort bien de ses fonctions. ⁽¹⁾ »

En 1583, Catherine du Christ dut accomplir la fondation de Pampelune; en 1588, celle de Barcelone. Partout elle fut acclamée sainte, soit par ses filles, soit par les séculiers. Sa joie fut grande quand, en 1593, elle put rentrer dans l'obscurité de la vie commune. Malgré les maux physiques qui l'accablaient, on la voyait donner l'exemple de la ponctualité la plus parfaite, de l'humilité et de la soumission d'une simple novice.

Dans sa dernière maladie, ses souffrances furent indicibles. Ses filles, qui connaissaient son indomptable énergie, le comprirent à l'instante prière qu'elle leur fit de lui obtenir la patience. Comme, un peu plus tard, on lui demandait de ses nouvelles : *Seul, mon Christ peut savoir ce qu'endure ce pauvre corps*, répondit-elle. Le 3 Janvier 1594, son âme, chargée de mérites et embellie par la souffrance, alla jouir de la récompense céleste. Catherine du Christ était âgée de quarante-neuf ans. Elle en avait passé vingt-deux sous la bure du Carmel.

A l'instant même où elle venait d'expirer, le vénérable père Dominique de Jésus-Marie, Carme Déchaussé, son confesseur, assura qu'il voyait Notre-Seigneur, la

(1) Lettre du 27 Juin 1581.

Reine du ciel et plusieurs saints, parmi lesquels il distingua sainte Thérèse, venir recevoir son âme et l'introduire en Paradis sans passer par le purgatoire. Les dépouilles mortelles de la pieuse Mère demeurèrent flexibles et répandirent une suave odeur. Un doux sourire errait sur ses lèvres. La ville de Barcelone voulut, par de magnifiques funérailles, attester son amour et sa vénération pour la servante de Dieu.

Sept mois après le décès, la sépulture fut ouverte avec un respect plein de piété. Le cercueil était en lambeaux, les vêtements consumés; mais le corps apparut intact, vermeil, flexible, et il en découlait, comme de celui de sainte Thérèse, une liqueur odoriférante. La merveille fut constatée juridiquement par l'autorité ecclésiastique de Barcelone. Dans la suite on transporta le corps au monastère de Pampelune, où il se conserve exempt de corruption. L'un des bras fut détaché et donné au couvent de Medina del Campo, dont la vénérable Catherine du Christ était professe.

(Registre conventuel du monastère de Medina del Campo — *Reforma de los Descalzos*, t. II, lib. VIII, cap. LXXII-LXXV — Lettre de sainte Thérèse à la prieure et aux religieuses de Soria, 28 Décembre 1581.)

HIÉRONYME DE L'INCARNATION

(DE VILLARROEL)

1561 — 1612

Toute âme embrasée d'amour
accroît en elle l'incendie de
l'amour par ses pensées, ses
paroles, ses actions, ses souf-
frances, qui se changent tou-
tes en feu, comme le bois jeté
dans le brasier.

Sainte Mechtilde.

Dans les desseins de Dieu, Hiéronyme de l'Incarnation était destinée à devenir l'un des plus beaux lis du Carmel de Medina. Dès que la rosée de la grâce s'épancha sur elle, cette tendre fleur, soigneusement cultivée par une sainte mère, ne s'ouvrit que du côté des cieux. Bientôt elle allait être transplantée dans le jardin du Carmel, afin de donner en son temps les plus délicieux parfums.

Elle naquit à Medina del Campo en 1561. Son père était don Diego de Villarroel ; sa mère, doña Héléne de Quiroga, intime amie de sainte Thérèse et plus tard Carmélite elle-même sous le nom d'Héléne de Jésus. Elle était petite-nièce du cardinal Gaspard de Quiroga, archevêque de Tolède.

Hiéronyme pouvait chanter avec le Psalmiste : « Le Seigneur me conduit : rien ne me manquera. Il m'a

établie au lieu des plus gras pâturages, il m'a amenée au bord d'un ruisseau où coule sans cesse une eau qui vivifie ; il a tourné vers lui toute mon âme.⁽¹⁾ » Encore petite enfant, elle goûtait déjà le souverain Bien qui se révélait à elle, et n'aspirait qu'à choisir Jésus-Christ pour Epoux. On la voyait s'adonner à l'oraison avec tant de ferveur, qu'à deux heures du matin on l'y trouvait déjà occupée. En même temps elle exerçait sur son faible corps de rigoureuses macérations, espérant par là charmer Celui qui possédait son cœur.

Avant que sainte Thérèse et ses filles vinsent fonder à Medina del Campo, la petite Hiéronyme avait eu un songe mystérieux, pendant lequel la Reine des Cieux semblait la revêtir de l'habit du Carmel. En 1575, le songe se réalisa : le 13 Janvier, la jeune fille, au comble de ses vœux, recevait la bure et le voile des Carmélites Déchaussées, des propres mains de sainte Thérèse, qui passait par Medina, se rendant à la fondation de Beas.

Hiéronyme n'avait que quatorze ans. La Sainte composa en cette circonstance des couplets de fête, dont le père Joseph de Sainte-Thérèse, l'un des chroniqueurs de l'Ordre, nous a conservé le thème ou refrain :

*Qui vous amène ici, jeune fille,
De la vallée des douleurs ? —
Dieu, et mon heureux sort.*

(1) Ps. XXII, 1-3.

Hiéronyme eut pour maîtresse au noviciat la mère Alberte-Baptiste, que nous avons fait connaître plus haut. La fervente maîtresse l'exerça, par des épreuves multiples, à l'obéissance et à la mortification. La novice profita merveilleusement à cette école, et sentit son cœur s'embraser de plus en plus des flammes du divin Amour. Le 25 Mars 1577, elle prononçait ses vœux, âgée de seize ans. Son humilité était si profonde, qu'on ne surprenait jamais sur ses lèvres une parole d'excuse, et les mépris lui apportaient une véritable jubilation. Son esprit de pénitence l'inclinait à se crucifier sans cesse. Mais surtout la reine des vertus, la charité, possédait son cœur. Il n'était pas une de ses sœurs qui ne trouvât en elle un sûr abri contre la détraction, pas une qu'elle ne fût prête à soulager et à consoler au prix de tous les sacrifices.

Quand doña Hélène vint rejoindre sa fille dans le monastère, on admira les relations toutes surnaturelles des deux religieuses. Quelques années après, le cardinal de Quiroga exprima le désir qu'Hélène de Jésus et Hiéronyme de l'Incarnation fussent transférées au couvent de Tolède. Les Carmélites de Medina del Campo durent céder à la fois deux sœurs qu'elles regardaient comme leur plus précieux trésor. Hélène de Jésus remplit successivement à Tolède les fonctions de sous-prieure et de prieure, et Hiéronyme de l'Incarnation se vit obligée, malgré ses répugnances, d'exercer aussi cette dernière

charge le temps d'un triennat.

Ce fut à Tolède que cette âme privilégiée contracta avec le Bien-Aimé de son cœur un ineffable mariage et reçut de lui, comme sainte Catherine de Sienne, un anneau d'Epouse; là encore, que des visions admirables lui apprirent quelque chose des douleurs endurées par Jésus au cours de sa Passion. Les extases de Hiéronyme étaient fréquentes, et souvent, à son grand regret, Dieu l'en favorisait en public.

Cependant les Carmélites de Medina del Campo ne pouvaient se consoler de son absence. En 1607, ayant à faire l'élection d'une prieure, elles crurent le moment opportun pour faire valoir leurs droits et portèrent sur elle leurs suffrages. Hiéronyme en conçut une douleur profonde, et il fallut que Notre-Seigneur lui-même l'animât à prendre sur ses épaules un fardeau qu'elle estimait trop pesant.

De retour à son monastère, elle fut ce qu'elle avait toujours été : le modèle de ses sœurs. Mais désormais la souffrance corporelle était devenue son partage. A mesure que la fin de son pèlerinage approchait, ses désirs de voir Dieu devenaient plus intenses. Elle avouait confidemment à la sœur Françoise de Jésus, vénérable converse, son intime amie, dont nous aurons à parler, qu'elle ne passait point devant le saint Sacrement qu'elle ne se sentit appelée avec une force irrésistible par Celui qui se disposait à l'introduire dans son éternel royaume. Elle

déclarait à la même religieuse, avec une humble confusion, avoir reçu de la bouche même de son Sauveur la claire assurance qu' elle n'avait jamais perdu la grâce première de son Baptême.

Le dimanche des Rameaux de l'année 1612, Hiéronyme de l'Incarnation fut saisie d'une fièvre violente. La tendresse et l'ardeur de son amour prirent en ces derniers jours de son exil un merveilleux accroissement. Quand son Dieu, devenu le viatique du suprême voyage, entra dans sa cellule, l'émotion et les transports de son cœur furent si violents qu'elle ne put, durant une demi-heure, réprimer ses sanglots. Le Jeudi-Saint, elle exhorta une dernière fois ses filles à la parfaite observance des règles, à l'abnégation totale de la propre volonté, à l'amour fervent de leur Epoux.

Sa sérénité, sa douceur étaient admirables. Libre de toute frayeur, elle eût pu dire après saint Bernard : « Je ne crains point, parce que j'aime et suis aimée. » En elle allait se réaliser aussi ce que dit saint Jean de la Croix des derniers instants des âmes parvenues à la consommation de l'union mystique : « Elles meurent dans des transports et des assauts délicieux que leur livre l'Amour, semblables au cygne qui chante plus mélodieusement quand il va mourir. C'est ce qui fait dire à David que *précieuse est la mort du juste*. En effet, le moment est arrivé où les fleuves d'amour qui sont dans l'âme vont aller se perdre dans l'océan de l'Amour divin, et ces

fleuves sont alors si larges et si puissants, qu'ils ressemblent à des mers.⁽¹⁾ »

Le Mardi de Pâques, on l'entendit répéter toute débordante d'amour : *Mon Bien-Aimé, mon Epoux! Vous me tuez, vous m'ôtez la vie!* Vers le soir, elle fit appeler la Communauté, et au milieu d'une douce tranquillité, dans l'attitude où on l'avait vue durant sa vie pendant ses extases, elle passa dans les bras du céleste Epoux. Sa dépouille mortelle resta empreinte d'une extraordinaire beauté.

Hiéronyme de l'Incarnation avait vécu cinquante-et-un ans. Plusieurs religieuses eurent révélation du haut degré de gloire dont elle jouissait dans le ciel.

(Registre conventuel du monastère de Medina del Campo — *Reforma de los Descalzos, t. III, lib. XIII, cap. XXI, XXII.*)

(1) Vive Flamme d'amour, Explicat. de la Strophe I, vers VI.

FRANÇOISE DE JÉSUS

(SANCHEZ)

du Voile Blanc

1550 — 1626

Que votre modestie soit connue de tous les hommes : le Seigneur est proche.

Philipp. IV, 5.

Françoise naquit le 4 Octobre 1550. Elle était cousine germaine de la vénérable Anne de Saint-Barthélemy, originaire comme elle du village d'Almendral, où son père, Alphonse Sanchez, exerçait les fonctions de greffier. Sa mère se nommait Marie Muñoz Cana. Le père d'Anne et celui de Françoise étaient frères ; leurs filles furent régénérées le même jour dans les eaux du Baptême. Les deux enfants grandissaient ensemble — raconte la mère Marie de Saint-Jérôme dans une Relation citée par le premier Chroniqueur du Carmel réformé, le père François de Sainte-Marie — et, se plaisant à se mesurer, elles avaient la satisfaction de se trouver toujours de taille égale. Elles avançaient aussi d'un même pas dans l'oraison et les vertus. Durant la semaine, les petites filles gardaient les troupeaux de leurs parents. Les jours de fête, elles se rendaient ensemble dans la campagne, puis

se séparaient pour se donner librement à la prière. Souvent, après s'être mises à midi en oraison sous un arbre, la nuit arrivait sans qu'elles eussent bougé. Quand leurs parents, inquiets de leur absence, les découvraient au lieu de leur retraite, elles étaient si absorbées en Dieu, que leur étonnement était grand en apprenant que le soir était venu. Ensemble elles se rendaient à l'hôpital, pour distribuer aux malades les chemises de lin dont elles s'interdisaient l'usage et les petites douceurs dont elles se privaient à leurs repas. Un jour elles concertèrent de s'enfuir au désert ; mais leur tentative ayant échoué, elles tournèrent toutes leurs pensées du côté de la vie religieuse.

Anne, dont les parents étaient plus aisés que ceux de Françoise, obtint la première l'objet de ses désirs. Sa cousine, saintement jalouse de son bonheur, dut attendre quatre ans encore, et ses larmes coulaient souvent. Cependant Anne faisait instance auprès de sainte Thérèse pour qu'elle reçût Françoise à Saint-Joseph. Elle obtint seulement que sa cousine serait admise dans la demeure de Julien d'Avila, chapelain du monastère, et que là, sa vocation serait étudiée. Dans cette demeure, Françoise se livra pendant une année entière à l'oraison, à la pénitence et aux emplois les plus vils. Sainte Thérèse l'entretenait souvent. Satisfaite de ses dispositions et du rapport que lui fit Julien d'Avila, elle adressa la jeune fille au couvent de Medina del Campo pour y recevoir l'habit en qualité de converse.

Françoise, une fois au noviciat, se voyait au comble de ses vœux. Mais sa santé parut bientôt si chancelante, que les religieuses hésitaient à l'admettre à la profession. Sur ces entrefaites, sainte Thérèse passa par le monastère. Elle examina la novice et reconnaissant en elle des qualités exceptionnelles, lui dit avec bonté : *Ne vous affligez pas, ma fille. Vous ne sortirez pas de notre Ordre, quand je devrais vous porter sur mes épaules.*

Françoise de Jésus fit sa profession le 3 Juillet 1578, et Dieu ne tarda pas à lui rendre une santé parfaite. « L'âme qui se recueille et se retire de la délectation des choses sensibles s'affranchit de la distraction où la jetait l'usage trop libre de ses sens ; et par là, se conserve et s'accroît en elle l'esprit intérieur et l'exercice des vertus qui l'unissent à Dieu. ⁽¹⁾ » La mortification, le silence, la parfaite composition de son extérieur rendaient la sœur Françoise une parfaite image des premiers pères de son Ordre. « Là où est la modestie, là est Jésus-Christ, » a dit saint Grégoire de Nazianze. Cette parfaite modestie était chez Françoise la révélation de son intime union avec son Sauveur. L'oraison, qui dès son enfance avait exercé tant d'empire sur son cœur restait son élément, et Dieu l'y favorisait de grâces très spéciales. Son obéissance était ponctuelle, non seulement envers sa prieure qu'elle appelait *son Dieu visible*, mais envers toutes ses

(1) S. Jean de la Croix.

sœurs, qu'elle servait joyeusement, sans alléguer jamais ni empêchement ni difficulté. Françoise ne respirait que l'amour de Dieu et le zèle des âmes ; elle brûlait d'un ardent désir de donner à son Epoux, par le martyre, le témoignage du sang. Ainsi s'écoula sa longue carrière.

En 1626, une grave maladie annonçait à la Communauté que l'heure était venue pour la fidèle servante de Jésus-Christ, de rendre compte des talents qui lui avaient été confiés. Heureuse à la pensée qu'elle allait enfin contempler sans voile le Dieu qu'elle avait tant désiré, Françoise le bénissait de l'avoir faite fille de l'Eglise et de l'avoir appelée à l'état religieux.

Comme le dernier instant approchait, elle resta un moment comme en suspens ; puis elle dit : *D'où me vient, à moi, un tel bonheur ?* Elle tint, l'espace d'un *Credo*, les yeux fixés du côté droit, les baissa ensuite avec sérénité, et s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

Fidèle image de ce qu'écrivait sainte Thérèse des premières religieuses qu'elle avait vues passer à Dieu : « Elles étaient dans une paix, une tranquillité si grande, qu'on les eût dites en extase ou dans une oraison pleine de repos. Elles semblaient exemptes de toute tentation.⁽¹⁾ Une fois de plus se réalisait la promesse de Notre-Seigneur à la Sainte : *qu'il protégerait spécialement toutes les religieuses qui mourraient dans ces monastères,*

(1) Fondations, ch. XVI.

qu'ainsi elles ne devaient pas craindre les tentations à l'heure de la mort. » On était au 19 Février 1626. Françoise était âgée de soixante-quinze ans.

Au même instant, elle apparut, à Anvers, à sa sainte cousine, Anne de Saint-Barthélemy, l'invitant à la suivre; et par le fait, quatre mois plus tard la mère Anne prenait, elle aussi, son vol vers la patrie. La ville de Medina accourut aux funérailles de l'humble Françoise. On réclamait comme des reliques les pauvres objets qui avaient été à son usage.

(Registre conventuel du monastère de Medina del Campo — *Reforma de los Descalzos, t. IV, lib. XVII, cap. XXIII* — Chrysostôme Enriquez : *Historia de la V. Madre Ana de S. Bartolome, lib. I, cap. IV-VII.*)

MONASTÈRE

DE

SAINT-JOSEPH DE MALAGON

Un jour que j'étais en oraison,
après avoir communié, j'appris de
la bouche de Notre-Seigneur qu'il se-
rait très bien servi dans ce couvent.

Sainte Thérèse, Fond., ch. IX.

ISABELLE DE JÉSUS

(GUTIERREZ)

surnommée *l' Aveugle*

(?) — 1597

Humiliez-vous en toutes choses, et vous trouverez grâce devant Dieu.

Eccli., III, 20

« Il y avait à Tolède, raconte sainte Thérèse, une dame, sœur du duc de Medinaceli, chez laquelle j' avais fait autrefois un séjour par l' ordre de mes Supérieurs, ainsi que je l' ai dit plus au long dans le récit de la fondation de Saint-Joseph d' Avila.⁽¹⁾ Elle me voua dès lors une grande affection. Ce sentiment, sans doute, était un moyen dont Dieu se servit pour faire naître en elle le dessein qu' elle a exécuté depuis : bien souvent, en effet, sa Majesté emploie pour l' accomplissement de ses volontés des moyens qui nous paraissent insignifiants, à nous qui ignorons l' avenir. Apprenant que j' étais auto-

(1) Cette dame était doña Louise de la Cerda, veuve de don Arias Pardo de Saavedra, seigneur de Malagon, Paracuellos et autres lieux. Sainte Thérèse avait été envoyée chez elle en 1562, pour la consoler dans le profond accablement où l' avait jetée la mort de son mari.

risée à fonder des monastères, elle se mit à me presser beaucoup d'en établir un dans un bourg qui faisait partie de ses domaines et se nommait Malagon. Je ne voulais en aucune façon y consentir, parce que, dans une localité si peu importante, un monastère ne pouvait subsister qu'il n'eût des revenus, ce à quoi j'étais très opposée.

« Des hommes de savoir auxquels j'en parlai, et en particulier mon confesseur, ⁽¹⁾ me dirent que j'avais tort, que le saint Concile autorisant les revenus, il ne fallait point, pour une opinion personnelle, renoncer à la fondation d'un couvent où Dieu pouvait être si bien servi. Les pressantes sollicitations de cette dame se joignant à ces raisons, je me vis obligée de donner mon consentement...

« Toutes les formalités étant passées, j'envoyai chercher quelques religieuses que je destinai à cette fondation, et nous nous rendîmes à Malagon, en compagnie de la dame dont j'ai parlé. La maison n'était pas encore en état de nous recevoir, ce qui nous obligea de demeurer plus de huit jours dans un appartement du château. Le dimanche des Rameaux de l'année 1568, les habitants de l'endroit étant venus nous prendre processionnellement, nous nous rendîmes, nos voiles baissés et revêtues de nos manteaux blancs, à l'église paroissiale. Il y eut sermon ;

(1) Le père Dominique Bañez, dominicain.

on prit ensuite le très saint Sacrement, que l'on porta jusqu'à notre monastère. Tous les assistants étaient pénétrés de dévotion. ⁽¹⁾ »

Les religieuses que sainte Thérèse avait fait venir pour cette fondation étaient quatre professes du couvent de l'Incarnation d'Avila. Parmi elles, il s'en trouvait une de haute vertu, nommée Isabelle de Jésus. Elle était fille d'un bourgeois de Salamanque, dont sainte Thérèse a immortalisé le nom en l'insérant avec éloge au *Livre des Fondations*.

« Nicolas Gutierrez, a-t-elle écrit à l'occasion de la fondation de Salamanque, était un grand serviteur de Dieu qui, en récompense de sa vie exemplaire, avait obtenu de la divine Majesté une paix et un contentement singuliers, au milieu des tribulations nombreuses dont il s'était vu accablé. Du faite de la prospérité, il était tombé dans une pauvreté absolue, et il la supportait avec toute la joie que peut donner la richesse. Il s'employa beaucoup à la fondation de ce monastère, et cela, avec une dévotion, un dévouement admirables. ⁽²⁾ »

La vocation religieuse pour six de ses filles fut une autre des bénédictions du ciel sur Nicolas Gutierrez. Le couvent de l'Incarnation d'Avila fut l'asile qu'elles choisirent et qu'elles embaumèrent de leurs vertus. Plusieurs passèrent dans la Réforme de sainte Thérèse et

(1) *Fondations*, ch. IX. (2) *Ibid.*, ch. XIX.

furent d'un grand secours aux nouvelles fondations. ⁽¹⁾

Isabelle avait été prévenue dès son enfance des plus abondantes effusions de la grâce. Entrée au couvent de l'Incarnation, elle y vécut dans une ferveur peu commune, préluant déjà aux austérités de la Réforme qu'elle devait embrasser.

Elle ne savait ni lire ni écrire quand elle franchit le seuil du monastère, mais Notre-Seigneur lui enseigna miraculeusement l'un et l'autre. On raconte que le divin Maître lui présenta un jour un papier où se trouvaient écrits ces mots : *Considère-toi comme la servante de toutes*. Aussitôt, celle qui n'avait jamais assemblé des lettres lut aisément la divine sentence et la transcrivit avec la même facilité. Cet enseignement de son Sauveur devint pour Isabelle une règle de conduite et tout le programme de sa sainteté : programme ardu et difficile, comme l'atteste saint Grégoire de Nysse au nom de tous ceux qui ont eu le courage de s'y essayer. « Que personne ne pense, dit ce Père, que ce soit une affaire de peu de conséquence et qu'on puisse facilement effectuer, d'avoir un esprit humble et soumis. Nulle, parmi toutes les choses qui se font et s'exercent par la vertu, n'est aussi laborieuse et malaisée que celle-là. »

Isabelle devait y réussir, et c'était la Réforme de

(1) Voici les noms des filles de Nicolas Gutierrez : Anne-Marie de Jésus, Isabelle de Jésus, Julienne de la Madeleine, Hiéronymme de Saint-Augustin, Jeanne-Baptiste, Marie de Saint-Pierre.

sainte Thérèse qui allait recueillir les fruits de la semence précieuse jetée dans son âme.

Sept ans après sa profession au couvent de l'Incarnation, elle fut conduite par la Sainte à la fondation de Malagon, et se vit bientôt confier par elle le soin des novices. Thérèse aimait à redire : *Plût à Dieu que nous eussions en chaque couvent une religieuse comme Isabelle de Jésus, pour remplir cet office !*

Isabelle, en effet, était le modèle sur lequel les jeunes sœurs n'avaient qu'à jeter les yeux pour se former à la vie parfaite. Au témoignage d'une des religieuses qu'elle eut sous sa conduite — la sœur Briande de Saint-Joseph — c'était par l'exemple encore plus que par les paroles qu'elle enseignait l'obéissance, l'humilité, la mortification. D'une intelligence moyenne, on la voyait favorisée de lumières spéciales à l'égard de ses novices. L'une d'elles, la mère Marie de Saint-Joseph, prieure de Séville et de Lisbonne, atteste même que sa sainte maîtresse lui prédit la série d'épreuves que lui réservait l'avenir.

Fidèle au programme qui lui avait été divinement tracé, Isabelle de Jésus regardait les offices les plus vils du monastère comme lui étant spécialement affectés. Elle s'en chargeait avec bonheur, sans permettre aux jeunes novices confiées à ses soins de lui alléger le fardeau. Amie passionnée de la paix et de l'union fraternelle, elle savait les entretenir autour d'elle ou les rétablir si elles

se trouvaient momentanément altérées. Sa charité trouvait surtout à s'exercer auprès des malades, qu'elle servait avec un dévouement toujours en éveil. On la vit à Malagon renouveler à leur endroit des actes d'une mortification héroïque, qu'elle avait pratiqués au couvent de l'Incarnation et dont le seul récit fait frémir la nature. Ces victoires remportées sur elle-même la rendirent maîtresse de toutes ses répugnances. Et cependant, cette âme forte avait à lutter contre les faiblesses d'une santé toujours défaillante et de précoces infirmités.

Sainte Thérèse admirait les vertus de la sœur Isabelle et elle eût voulu en faire bénéficier quelque fondation nouvelle. Une lettre au père Gratien, de l'année 1580, nous apprend qu'elle songea un instant à la mettre comme prieure à la tête de la fondation de Villanueva de la Jara. Thérèse la désigne par ces mots significatifs : *Cette sainte Isabelle que nous avons ici.*

Mais Dieu avait d'autres vues sur la sœur Isabelle. C'était dans l'obscurité de la vie cachée et sous le ciseau de la patience, cette grande ouvrière « qui conduit les œuvres de Dieu à leur perfection, ⁽¹⁾ » qu'il voulait achever la sanctification de cette âme chère à son cœur. A ses infirmités ordinaires, il joignit l'épreuve de la cécité. La vertu d'Isabelle n'en parut que plus brillante. Dieu, qui l'affligeait au dehors, la comblait au dedans des faveurs

(1) Jac., I, 4.

les plus élevées. La plus humble, la plus petite entre ses sœurs, on la voyait toujours patiente au milieu des persécutions qui ne lui furent pas ménagées, saintement joyeuse dans la souffrance.

Son amour tendre et ardent pour l'Eucharistie l'avait fait admettre à la communion quotidienne. Un jour que le confesseur du monastère, désireux de l'éprouver lui refusa sévèrement l'approche de la Table sainte, elle se retira humble, et joyeuse, disant : *Le Oui de Dieu dépend de Dieu, et le Non de Dieu dépend de Dieu. Si Dieu veut que je communie, personne ne pourra m'en priver.* Ce même jour, tandis que la sainte aveugle, retirée dans un coin du chœur, assistait à la communion des autres religieuses, une hostie consacrée, que le prêtre tenait entre ses mains, s'échappa soudain et vint se placer sur ses lèvres. La sœur qui déclare le fait atteste l'avoir vu de ses yeux.

Toutes les fois qu'Isabelle communiait, assure la même religieuse, on la voyait ravie en Dieu. Durant ses longues oraisons, elle était gratifiée du don des larmes, et elle les versait avec abondance sur les âmes infortunées que le péché mortel retient dans l'inimitié du Créateur. Son ardeur pour l'Office divin avait toujours été admirable, et nulle n'avait jamais pu l'y devancer. Grâce au soin qu'elle avait eu dès son séjour à l'Incarnation d'apprendre par cœur tout le psautier, elle parvenait, malgré sa cécité, non seulement à s'acquitter avec ses

sœurs du devoir de la psalmodie sacrée, mais même à remplir la plupart des offices du chœur, faveur singulièrement chère à sa piété.

Isabelle de Jésus poursuivit saintement sa carrière d'humilité et de patience jusqu'à l'année 1597. La très sainte Vierge, sainte Thérèse et saint Albert lui apparurent, dit-on, et la consolèrent à sa dernière heure. On l'entendait répéter avec une indicible allégresse : *Mi Teresa! mi Teresa! Ay! mi Teresa!* Elle s'envola vers le ciel le 15 Octobre 1597.

A l'heure où elle allait expirer, une étoile resplendissante parut sur le comulgatoire, et elle-même se fit voir à Pampelune à sa sœur, la mère Jeanne-Baptiste, prieure de ce couvent.

(*Histoire ms. du couvent de l'Incarnation*, par doña Marie Pinel y Monroy — Registre conventuel du monastère de Malagon — *Libro de las Recreaciones, por la Madre Maria de S. Josè*, Recr. VIII — Relation sur les vertus des premières religieuses de Malagon, par un Père de l'Ordre — *Reforma de los Descalzos*, t. III, lib. X, cap. II — Lettre de sainte Thérèse au P. Gratien, de Malagon, 15 Janvier 1580 — Mémoire de Briande de Saint-Joseph.)

ELVIRE DE SAINT-ANGE

(HERNANDEZ)

1552 — 1612

Elle a disposé dans son cœur
des degrés pour s'élever, en
cette vallée des larmes... Elle
verra le Dieu des dieux dans
Sion.

Ps. LXXXIII, 6-8.

Elvire de Saint-Ange vit le jour à Daimiel, vers 1552. Ses parents, honorables et vertueux, se nommaient François Sanchez et Catherine Gonzalez. Elvire était belle : elle aima d'abord ce qui a de l'éclat aux yeux du monde, elle aspirait même à trouver une alliance noble et brillante.

Un jour qu'elle s'occupait de sa parure, elle entendit sortir d'un crucifix attaché à la muraille ces paroles qui la troublèrent profondément : *Vois ce que j'ai souffert pour toi*. Effrayée, elle cherche à se distraire, mais en vain : deux fois encore les mêmes paroles viennent jeter l'effroi et le remords dans son cœur. Alors une transformation s'opère en elle. Celle qui aspirait aux grandeurs d'ici-bas, se sent inclinée vers l'état humble et pauvre des Epouses de Jésus-Christ. Elle prend des

vêtements modestes et se met sous la direction du père Nuñez, l'un des plus saints disciples du bienheureux Jean d'Avila. Ce prêtre éclairé comprit bien vite la valeur de cette âme et, pénétrant les desseins de Dieu sur elle, lui dit comme par une lumière prophétique : *O Señora ! Que de souffrances il vous reste à endurer avant de parvenir à la vision de Dieu !*

Le Seigneur faisait alors goûter à Elvire de suaves consolations, mais il n'en permettait pas moins à Satan de l'attaquer avec violence. L'ennemi du salut, pressentant que cette jeune fille était appelée à glorifier Dieu d'une manière peu commune, mit tout en œuvre pour la faire retourner en arrière et prendre goût tout de nouveau aux plaisirs mondains. Elvire résolut de triompher d'un seul coup de son ennemi. Elle choisit le jour où se célébraient les noces de sa sœur, et en présence de toute sa famille et de personnes de distinction assemblées pour la circonstance, elle parut couverte de vêtements pauvres et ridicules. Son but était de provoquer le rire et la pitié de ceux dont les applaudissements avaient naguère pour elle tant de charmes. Elle y réussit pleinement. Par contre, cette humiliation publique la rendit pour toujours maîtresse d'elle-même, du monde et du démon.

Ayant appris que la mère Thérèse venait de fonder à Malagon un couvent austère et pauvre, Elvire Hernandez demanda d'y être reçue. Le 28 Septembre 1573, elle y prononçait ses vœux solennels. La nouvelle reli-

gieuse ne devait pas tarder à voir s'accomplir une partie de la prédiction que lui avait faite son directeur. Des calomnies, auxquelles le démon n'était pas étranger, fondirent sur elle et l'unirent aux ignominies de son Sauveur. La fermeté de sa vertu se soutint inébranlable au milieu de la tempête. Dieu lui-même en donnera bientôt la preuve.

Une fondation était vivement sollicitée pour Villanueva de la Jara, bourg du diocèse de Cuenca, dans la province de la Manche. Sainte Thérèse ne goûtait point ce projet, moins à cause du mauvais état de sa santé, que parce qu'il s'agissait d'aggréger à la Réforme une Communauté de neuf personnes réunies depuis plusieurs années déjà. « Je redoutais au plus haut point, dit-elle, l'admission d'un si grand nombre de postulantes, dans la pensée qu'elles pourraient former parti contre les religieuses que j'amènerais, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent ; et puis, les ressources proposées étant, selon moi, sans garanties suffisantes, la subsistance des religieuses m'apparaissait bien hasardée. Je l'ai reconnu depuis, cette hésitation venait du démon. En dépit du courage que Dieu m'a donné, l'ennemi du salut me tenait alors dans une telle pusillanimité, qu'on m'eût crue privée de toute confiance en Dieu. ⁽¹⁾ »

Le Seigneur lui-même allait parler. Après la Com-

(1) Fondations, ch. XXVIII.

munion, Thérèse s'entend adresser par son divin Maître une sévère réprimande, et reçoit l'ordre formel d'accomplir une fondation qui « contribuera beaucoup à sa gloire et au salut des âmes. ⁽¹⁾ » Les dispositions de la Sainte se trouvent soudainement changées. « Ces divines paroles ont tant de puissance, nous fait-elle remarquer, que non seulement elles pénètrent l'esprit, mais elles l'illuminent d'un rayon de la vérité et disposent la volonté à exécuter ce qu'elles prescrivent. C'est ce qui m'arriva en cette circonstance. Non seulement j'acceptai avec joie, mais je me reconnus coupable d'avoir tant hésité, d'avoir attaché tant d'importance à des raisons tout humaines, moi qui si souvent avais vu sa Majesté opérer en faveur de notre saint Ordre des choses infiniment au-dessus de la raison. ⁽²⁾ »

Résolue d'admettre la fondation, la sainte Mère voulut y conduire elle-même les religieuses destinées à la réaliser. Restait à faire le choix des fondatrices. « Ce choix, dit-elle, m'embarrassait beaucoup, parce qu'elles allaient avoir à vivre avec les personnes déjà réunies. Recommandant instamment la chose à Notre-Seigneur, je pris au monastère de Saint-Joseph de Tolède deux religieuses, dont l'une devait être prieure, et, au monastère de Malagon, deux autres, dont l'une serait sous-prieure. ⁽³⁾ »

(1) Fondations, ch. XXVIII. (2) Ibid. (3) Ibid.

Pour mieux connaître la volonté de Dieu, sainte Thérèse avait fait faire une procession et demandait à Notre-Seigneur de lui montrer quelles religieuses il désirait voir conduire à cette fondation. La sœur Elvire de Saint-Ange fut l'une de celles que le divin Maître désigna.⁽¹⁾ « Comme on avait beaucoup prié, se contente d'écrire la Sainte, le choix fut très heureux. C'était pour moi, dans le cas présent, d'une importance bien plus grande que dans les fondations où nous commençons par nous-mêmes, car alors, tout le monde s'entend à merveille.⁽²⁾ »

On partit de Malagon le 13 Février 1580. Les religieuses étaient au nombre de sept, car, outre les quatre fondatrices — Marie des Martyrs, Elvire de Saint-Ange, Constance de la Croix et Anne de Saint-Augustin, — sainte Thérèse conduisait avec elle la vénérable converse, Anne de Saint-Barthélemy, et une religieuse de chœur, nommée Béatrix de Jésus. Les pères Antoine de Jésus et Gabriel de l'Assomption, Carmes Déchaussés, guidaient la pieuse troupe. « Il plut au Seigneur de nous donner un temps magnifique, raconte la sainte Mère, et à moi tant de santé, qu'il me semblait n'avoir jamais eu aucun mal. J'en étais tout étonnée, et je me disais : Combien il importe, quand nous voyons qu'il s'agit de

1) Anne de Saint-Augustin : Autobiographie.

(2) Fondations, ch. XXVIII.

la gloire de Dieu, de ne nous laisser arrêter ni par la faiblesse physique ni par nos répugnances ! Le Seigneur, en effet, est assez puissant pour changer, quand il lui plaît, la faiblesse en force et la maladie en santé, et s'il ne le fait pas, c'est que, dans l'intérêt de notre âme, il nous est meilleur de souffrir, et, les yeux fixés sur l'honneur et la gloire de notre Dieu, de nous oublier nous-mêmes. ⁽¹⁾ »

La réputation de la Fondatrice des Carmélites Déchaussées était parvenue dans la Manche, et de plus, les pères Antoine de Jésus et Gabriel de l'Assomption étaient bien connus en cette région. « Aussi, rapporte Anne de Saint-Barthélemy, il y avait dans toutes les localités par où nous passions avec notre sainte Mère, une telle presse pour la voir que nous ne pouvions plus nous retourner. Nous arrivâmes à un bourg qu'on appelle Robledo. ⁽²⁾ Quand la Sainte eut entendu la Messe et communié, les pères nous conduisirent dans la maison d'une pieuse personne de leur connaissance, où nous devions diner. C'était une duègne très honorable et très vertueuse, qui fit excellent accueil à la sainte Mère et à sa compagnie. La foule était telle, qu'on dut mettre deux alguazils à la porte pour que nous pussions prendre notre repas. C'était au point que les gens passaient par

(1) Fondations, ch. XXVIII.

(2) Ou plutôt Villarobledo, à six lieues de la Roda.

dessus les murs, sans qu'on pût les en empêcher. Pour nous permettre de sortir, on fut même obligé d'emprisonner quelques personnes. On ne demandait qu'une chose : voir la Mère, car, pour lui parler, il n'y fallait pas songer...

« Par tous ces villages, la dévotion était extraordinaire. Dans un bourg par où la sainte Mère devait passer, un riche laboureur lui avait préparé un beau repas dans sa maison. Ses fils et ses gendres étaient là : il les avait fait venir des villages voisins pour recevoir la bénédiction de la Mère. La dévotion de ces bonnes gens ne s'en tint pas là, car le bétail, lui aussi, avait été réuni pour être béni. Mais la Mère, une fois arrivée, ne voulut point s'arrêter ni mettre pied à terre, quelque instance que nous lui en fissions. En conséquence, cet homme lui amena tout son monde, pour lui parler et recevoir sa bénédiction. Après quoi, nous repartîmes sans délai. ⁽¹⁾ »

Le 17 Février on arrivait au couvent des Carmes Déchaussés, dédié sous le nom de Notre-Dame du Secours, à trois lieues seulement de Villanueva de la Jara. Les religieux vinrent processionnellement au-devant de sainte Thérèse, et la reçurent avec les témoignages de la plus grande vénération. Ils la retinrent trois jours chez eux, en sorte que l'on n'atteignit Villanueva que le 21. La réception fut des plus solennelles. Le

(1) Relations de la V. Anne de Saint-Barthélemy.

bourg entier retentissait des plus joyeuses acclamations. Les Carmélites furent conduites avec pompe à leur nouvelle demeure, où elles trouvèrent les postulantes qui depuis longtemps les appelaient de leurs vœux. Ce fut les yeux baignés de douces larmes et avec les témoignages du plus tendre respect qu'elles vinrent se remettre entre leurs mains, pour être formées à la vie austère et suave du Carmel Réformé. Sainte Thérèse et ses compagnes furent profondément émues de l'air de sainteté que respiraient les paroles et les démarches de ces âmes d'élite : « Maintenant que je les connais, disait la Sainte, je ne doute pas que ce ne soient leurs prières et leurs larmes qui leur aient obtenu l'entrée de notre Ordre. ⁽¹⁾ »

Elvire de Saint-Ange avait été désignée pour remplir les fonctions de sous-prieure. Sainte Thérèse voulut qu'elle y joignît celles de maîtresse des novices. Ce fut donc à elle que revint le soin de faire avancer dans la sainteté des âmes déjà si bien établies dans la vertu. Le 21 Février avait lieu la prise d'habit. Un mois plus tard, le 20 Mars, la sainte Mère quittait, Villanueva. La petite Communauté allait rester dans une absolue pauvreté, sans autre appui que la confiance en Dieu. Thérèse savait que le secours divin ne lui manquerait pas. Toutefois elle demanda à Marie des Martyrs, à Elvire de Saint-Ange et à leurs deux compagnes si elles se sentaient le courage

(1) Fondations, ch. XXVIII.

d'affronter les privations qui s'annonçaient et de poursuivre, en une région et en la société de personnes inconnues, leur généreuse entreprise. Les fondatrices répondirent sans hésiter qu'elles persévéraient avec joie et se dévoueraient jusqu'à la mort pour les nouvelles sœurs que Dieu leur avait données. « Elles me disaient, écrivait ensuite sainte Thérèse, qu'il leur en avait bien coûté un peu les premiers jours; mais après cela, les connaissant mieux et voyant leur vertu, elles étaient enchantées de vivre en leur société et les aimait beaucoup. Que la sainteté et la vertu ont de puissance! A la vérité, mes compagnes étaient telles, qu'elles auraient supporté de grand cœur toutes les difficultés et toutes les peines du monde, leur plus grand désir étant de souffrir pour le service de Notre-Seigneur. Du reste, la religieuse qui n'a pas ce désir ne doit point se croire vraie Carmélite Déchaussée. C'est vers la souffrance, non vers le repos, que doivent se porter nos aspirations, si nous voulons imiter en quelque chose notre véritable Epoux. ⁽¹⁾ »

A la vérité, chez Elvire de Saint-Ange, cet amour de la souffrance n'était pas accompagné, ce semble, du joyeux entrain qui fait l'un des caractères des filles de sainte Thérèse, et son existence, si généreuse soit-elle, nous apparaît constamment voilée d'un léger nuage de tristesse. Néanmoins dans une lettre à Marie de Saint-

(1) Fondations, ch. XXVIII.

Joseph, écrite au retour de Villanueva de la Jara, sainte Thérèse se loue de la manière dont la sœur Saint-Ange s'acquitte de ses fonctions de sous-prieure.

Elvire connaissait par expérience les mystères des voies de Dieu sur les âmes : à Villanueva, nous l'avons dit, elle joignit à l'office de sous-prieure celui de maîtresse des novices. Chargée de former à la perfection du Carmel les neuf postulantes-fondatrices, elle eut la joie de les voir progresser rapidement dans la carrière de la sainteté. Elle-même était appelée à suivre dans le chemin du Calvaire l'Epoux qu'elle avait choisi. A Villanueva de la Jara, comme à Malagon, elle connut les délaissements intérieurs et les amertumes venant des créatures. Une lettre de sainte Thérèse de l'année 1581 semblerait indiquer que sur des informations reçues de Villanueva, elle jugeait alors assez défavorablement la sous-prieure de ce monastère.

Placée à la tête de la Communauté, Elvire fut toute compassion et toute charité pour ses filles : ses propres souffrances semblaient ne l'avoir rendue que plus apte à les éclairer et à les soutenir. En 1593, elle était envoyée, également comme prieure, au couvent de Huete. Là encore, elle but au calice de son Maître, mais de temps à autre les consolations célestes venaient lui en rendre suaves les vives amertumes. Elle passa ensuite à Consuegra où elle séjourna fort peu, puis revint à son couvent de Malagon. De là, elle fut mise au nombre des

fondatrices désignées pour Daimiel, sa patrie.

Rentrée à Villanueva, elle fut de nouveau appelée aux fonctions de prieure par les religieuses de cette Communauté, mais le Provincial, alléguant le triste état de santé de la nouvelle élue, ne confirma point cette élection. Une jeune religieuse fut substituée dans la charge à la mère Elvire. C'était, dans les desseins de Dieu, l'instrument, inconscient sans doute, destiné à parfaire la crucifixion de cette Epouse de choix. Accablée par des peines de toutes sortes, non moins que par la maladie, la pieuse Mère n'avait dans le cœur que paix et miséricorde. Suivant la gracieuse image employée par le chroniqueur, on pouvait la comparer à ces colombes dont il est dit aux sacrés Cantiques « qu'elles ont lavé leur plumage dans le lait ⁽¹⁾ » Don André Pacheco, évêque de Cuenca, étant venu la voir, fut frappé de sa vertu et des lumières surnaturelles dont elle était gratifiée. *Cette sainte n'est pas connue*, disait-il ensuite avec émotion.

Les huit mois qui précédèrent sa mort, Elvire de Saint-Ange vit ses douleurs se renouveler et s'accroître. Devenue aux yeux de son céleste Epoux un holocauste de parfaite odeur, elle expira dans une douceur et une tranquillité parfaites (1612). Elle était âgée de soixante ans. La vénérable Anne de Saint-Augustin, qui avait vécu dans la société d'Elvire de Saint-Ange à Malagon et

(1) Cant. V, 12.

à Villanueva, et qui estimait singulièrement sa vertu, se plaisait à dire que les épreuves de cette âme avaient été sans nombre et que la gloire dont elle jouissait dans le ciel était inconcevable.

(Registre des Professions du monastère de Malagon—Mémoire de Briande de Saint-Joseph — *Reforma de los Descalzos*, t. III. lib. XIII, cap. XXV, lib. X, cap. XIX.—Lettres de sainte Thérèse à la mère Marie de Saint-Joseph, 18 Juin 1576 et 1^{er} Février 1580, au P. Gratien, 26 Octobre 1581.)

CATHERINE DE SAINT-CYRILLE

(MARTINEZ)

(?) — 1601

Dieu estime bien plus en vous l'acceptation volontaire de la sécheresse et de la souffrance pour son amour, que toutes les consolations, visions et contemplations dont vous pourriez jouir.

S. Jean de la Croix.

La générosité, l'humilité, l'obéissance furent les traits distinctifs de Catherine de Saint-Cyrille. Fille de François Martinez et de Marianne Lopez, elle était née à Villarrubia. Son frère prit avant elle l'habit de la Réforme et en occupa les premières charges, sous le nom de Grégoire de Nazianze; sa sœur, Lucie de Saint-Joseph, fut l'une des pierres fondamentales du couvent de Beas. Elle-même soutint de ses fortes vertus le monastère de Malagon. Toujours la première au chœur, on la voyait anéantie dans un profond sentiment de respect en présence de la Majesté divine. Son amour de la règle était ardent et lui attira souvent, Dieu le permettant ainsi, le blâme et le mépris des créatures. Son âme s'épura de plus en plus dans ce creuset, en sorte qu'au témoignage des religieuses et des confesseurs qui avaient le secret de

son intérieur, tout en elle, sentiments, paroles et actions, ne respirait plus que candeur, simplicité, humilité.

« Beaucoup, a dit saint Jean de la Croix, cherchent en Dieu leur consolation et leur goût, désirant que sa Majesté les comble de ses dons et de ses faveurs. Mais combien le nombre est petit de ceux qui prétendent lui plaire et lui donner quelque chose à leurs dépens, mettant de côté leur propre intérêt! ⁽¹⁾ » Catherine de Saint-Cyrille était du nombre de ces âmes désintéressées et généreuses. C'était au milieu des privations et des sécheresses et, comme elle le disait elle-même, « sous un ciel constamment de bronze, » qu'elle servait son Dieu et lui donnait des preuves si certaines de sa fidélité. En vraie fille de sainte Thérèse, elle mettait en pratique l'enseignement de sa Mère à l'âme que Dieu éprouve par l'aridité : « Elle aidera son Seigneur à porter sa croix, se souvenant que toute la vie de ce divin Maître n'a été qu'une croix continuelle ; elle ne cherchera point ici-bas son royaume ; elle n'abandonnera jamais l'oraison ; elle restera fermement résolue à ne point laisser tomber Jésus-Christ sous le poids de sa croix, quand bien même la sécheresse devrait durer autant que sa vie... En définitive, l'amour de Dieu ne consiste pas à verser des larmes, à éprouver ces goûts spirituels et ces douceurs, qu'on désire tant d'ordinaire et où l'on met

(1) Maximes spirituelles.

sa joie, mais à servir Dieu dans la justice, la force d'âme et l'humilité. ⁽¹⁾ »

La mort vint la trouver le 1^{er} Novembre 1601, au couvent de Malagon, où elle remplissait alors les fonctions de sous-prieure. Quand elle apprit que sa dernière heure approchait, l'allégresse la plus vive fit tressaillir son âme: *Dieu soit béni! mes sœurs, s'écria-t-elle dans un saint transport, Sa Majesté m'a révélé que je serais sauvée. Non, pour tout ce qu'il y a de créé au monde et en mille autres mondes qui pourraient exister, je ne voudrais n'avoir point souffert les peines que notre Maître a bien voulu me confier!*

En prononçant ces paroles, elle rendit à Dieu son âme chargée de mérites.

(Registre des Professions du couvent de Malagon — Relation sur les Vertus des premières religieuses de ce couvent, par un religieux de l'Ordre — Mémoire de Briande de Saint-Joseph.)

(1) Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même, ch. XI.

ISABELLE DE L'ASCENSION

(VILLANUEVA)

1559 — 1628

Je vous rends gloire, ô Père,
Seigneur du ciel et de la terre,
de ce que vous avez révélé
ces choses aux petits.

Math., XI, 25.

Isabelle n'avait encore que treize ans lorsqu'étant venue voir, à la grille du monastère, sa sœur aînée, déjà religieuse, celle-ci lui demanda : *¿Niña, quieres ser monja ? Ma petite, veux-tu être religieuse ?* — *Si, señora*, répondit sérieusement l'enfant. Anne, se levant aussitôt, alla trouver sa prieure et lui dit que sa sœur désirait être religieuse. La vocation de la petite fille fut étudiée, et les Carmélites demeurèrent si satisfaites de ses heureuses dispositions pour la vie du cloître, qu'elles en référèrent à la sainte Mère. Celle-ci les autorisa volontiers à la recevoir, et lui donna elle-même l'habit quand elle passa par Malagon en 1575, se rendant à Beas.

Le noviciat d'Isabelle se prolongea pendant trois ans. Ce fut en 1578 seulement qu'elle s'engagea irrévocablement à Jésus-Christ par les saints vœux.

Dès son entrée dans le monastère, Dieu s'était emparé puissamment de son âme et l'avait favorisée d'un attrait tout spécial pour la douloureuse Passion de Notre-Seigneur. Un jour que la prieure la vit en oraison, tenant un Crucifix entre les mains, elle dit aux autres religieuses : *Dieu opère des merveilles dans le cœur de cette enfant*. De bonne heure elle l'exerça dans l'obéissance aveugle que sainte Thérèse inculquait si vivement à ses filles, et dont elle disait : « Le Seigneur, dans son immense miséricorde, leur a donné à toutes une grâce spéciale pour se porter à la pratique de cette vertu. ⁽¹⁾ »

L'infirmière étant venue déclarer à la prieure qu'il n'y avait point de pain dans la maison pour les malades, celle-ci appelle la sœur Isabelle et lui dit : *Mon enfant, allez me chercher deux petits pains*. La sœur se rend au réfectoire, puis à l'office où se gardait le pain, et n'en trouvant point, revient dire à sa prieure : « *Ma Mère, il n'y en a point. — Comment ?* réplique sévèrement la prieure, *vous revenez sans pain, quand je vous ai dit de m'en apporter ? Allez chercher par la maison, et apportez-moi les deux pains dont j'ai parlé.* » L'obéissante enfant visite la maison tout entière, et finit par descendre à la cave. Elle y aperçoit sur un tonneau d'huile deux petits pains qu'elle apporte à la Mère. Celle-ci se contente de

(1) Fondations, ch. XVIII.

répondre. *C'est bien, c'est ainsi qu'il vous faudra toujours faire.*

En Novembre 1579, la jeune Isabelle de l'Ascension revoyait sainte Thérèse. La Sainte arrivait extrêmement scuffrante. « On l'eût jugée incapable de bouger du lit, » assure la sœur Anne de Saint-Barthélemy, qui l'accompagnait. Cependant il s'agissait de transférer la Communauté dans une maison de construction nouvelle, et les ouvriers affirmaient « qu'il fallait encore six mois de travaux avant qu'on pût s'y installer. ⁽¹⁾ » Sainte Thérèse constata qu'ils disaient vrai. Néanmoins elle déclara que la translation aurait lieu le 8 Décembre. « Elle semblait n'avoir plus aucun mal, tant elle montrait de courage et d'entrain... Elle se trouvait depuis le point du jour jusqu'au milieu de la nuit parmi les ouvriers. Elle était la première à prendre en main le panier et le balai. De fait, au jour indiqué par elle, la translation eut lieu. ⁽²⁾ »

Pendant les quatre mois que se prolongea le séjour de la sainte Mère à Malagon, Isabelle en reçut les témoignages de la plus maternelle affection. Les Relations du temps nous apprennent que la Fondatrice la faisait souvent placer auprès d'elle à la récréation et, pour lui marquer aimablement qu'elle trouvait en sa société sa meilleure récréation, lui adressait gaîment ces

(1) Relation de la V. Anne de Saint-Barthélemy. (2) Ibid.

paroles dont nous renonçons à rendre la saveur espagnole : *Mi gordica, no me falte de recreacion!*

La sœur Isabelle ne comptait que dix-neuf ans : la Sainte cependant lui donna l'office du tour. Comme la prieure s'étonnait qu'elle remit à une enfant cet emploi de confiance : *Plût à Dieu, ma Mère*, répondit Thérèse, *que j'eusse beaucoup de religieuses qui lui ressemblent ! Si j'en laissais deux comme elle en ce couvent, je ne craindrais rien pour ma fondation. Au reste, je demande qu'à l'avenir ni Votre Révérence, ni aucune des sœurs, ne la traite d'enfant.*

On raconte qu'un jour Isabelle, remplissant son office de portière, surprit la Sainte ravie en extase dans le parloir du couvent, tandis qu'elle s'entretenait avec saint Jean de la Croix. Le Saint, de l'autre côté de la grille, était également ravi. Le même spectacle s'était offert aux yeux d'une autre religieuse, Béatrix de Jésus, au couvent de l'Incarnation d'Avila. Le spectacle de la merveilleuse humilité de sa sainte Mère était bien fait pour impressionner, lui aussi, la jeune sœur. Effectivement, « lorsque les religieuses et la prieure venaient la trouver, elle leur demandait pardon d'avoir commis des fautes et de n'avoir pas su leur être agréable ; puis, elle se prosternait à leurs pieds, comme si elle eût été la moindre de toutes... S'il arrivait qu'elle eût des ordres à donner ou des fautes à corriger, voyait-elle l'une ou l'autre des religieuses ne point le prendre parfaitement

et rester quelque temps chagrine, elle allait la trouver, se jetait à ses pieds et lui demandait pardon, disant qu'elle n'avait pas bien pesé ses paroles et la priant de ne pas lui en vouloir. Elle aimait beaucoup, ajoute la sœur Anne, à prendre, en tout ce qui se présentait, l'avis d'autrui. ⁽¹⁾ »

Sainte Thérèse quitta Malagon le 13 Février 1580, se rendant à la fondation de Villanueva de la Jara. Isabelle de l'Ascension ne devait plus la revoir. Mais, instruite par ses exemples plus encore que par ses paroles, elle était mûre désormais pour la pratique de toutes les vertus. Elle eut à les exercer longtemps dans l'office d'infirmière. On la vit y déployer un infatigable dévouement, et Dieu l'y gratifia plus d'une fois de secours surnaturels. Les fonctions de maîtresse des novices et de sous-prieure lui furent également confiées. Envoyée comme prieure au couvent d'Arenas, elle remplit cette charge à la grande satisfaction de cette Communauté. Au bout de trois ans, elle fut rendue à son monastère de profession et l'édifia de nouveau par ses vertus, spécialement par sa parfaite obéissance, son union à ses prieures, sa tendre charité pour le prochain. La puissance de ses prières était bien connue, et des faits extraordinaires vinrent plus d'une fois attester que Dieu se plaisait à lui révéler l'avenir.

(1) Relation de la V. Anne de Saint-Barthélemy.

Isabelle de l' Ascension mourut au couvent de Malagon en renom de sainteté, le 30 Mai 1628, âgée de soixante-neuf ans. Elle en avait passé cinquante-six dans le cloître.

(Registre des Professions du monastère de Malagon — Mémoire de Briande de Saint-Joseph — Lettre de sainte Thérèse au licencié Gaspard de Villanueva, 17 Avril 1578 — Déposition d' Isabelle de l' Ascension, Inform. de Malagon.)

VÉNÉRABLE ANNE DE SAINT-AUGUSTIN

(DE PEDRUJA)

1555 — 1624

Celui qui m'aime sera aimé
de mon Père, et moi je l'ai-
merai et je me manifesterai
à lui.

Joan. XIV, 21.

Anne de Saint-Augustin, l'une de ces âmes de choix qui sont prédestinées à chérir le céleste Epoux du plus naïf et du plus généreux amour, vit le jour en 1555, à Valladolid, de parents originaires de Dueñas, au diocèse de Valence. Jean de Pedruja Rebolledo, son père, remplissait les fonctions d'intendant du comte de Buendia. Sa mère s'appelait doña Madeleine Perez de Arguello.

Dès le berceau, on reconnut dans la petite Anne quelque chose d'angélique: elle semblait née pour le ciel bien plus que pour la terre. Elle n'avait pas sept ans, et déjà, sans qu'elle le comprît, Celui qui se plaît à faire entendre son appel aux plus petits,⁽¹⁾ attirait doucement son cœur. Docile à la motion céleste, elle se levait la nuit et se rendait sur la terrasse de la demeure paternelle.

(1) Si quis est parvulus, veniat ad me. (Prov., IX, 5.)

Là elle jouissait d'intimes communications avec son Dieu. Quand l'aurore commençait à poindre, elle regagnait silencieusement son petit lit et prenait un peu de repos, afin de dérober aux siens la connaissance de sa veille prolongée.

Durant le jour, son entretien n'était qu'avec l'Enfant-Jésus et les saints. Un matin qu'elle cueillait dans le jardin des lis et d'autres fleurs destinées à parer ses autels, un bel Enfant lui apparut. Il était de son âge et de sa taille. D'une voix douce et avec un ravissant sourire, il lui demanda quelques fleurs. Anne lui dit joyeusement de prendre toutes celles qu'il voudrait. L'Enfant refusa, disant qu'il souhaitait les recevoir de sa main. Anne alors lui fit un bouquet et, le lui présentant, se hasarda timidement à lui demander s'il n'était pas son Dieu. *Oui*, répondit-il en souriant. Anne, comblée de joie, se baissa pour cueillir une fleur et la lui présenter tendrement, mais quand elle se releva, la vision avait disparu. La petite fille, pleine de larmes et de soupirs, chercha parmi les bosquets et les parterres le Bien-Aimé de son cœur, mais se fut en vain. Quand, vingt ans après, Anne, devenue Carmélite, sera prieure à Villanueva de la Jara, l'Enfant-Dieu se fera voir à elle tenant un bouquet entre ses mains et le lui présentera, disant : *Ce sont là les fleurs que tu me donnas autrefois dans le jardin.*

Cependant Anne de Pedruja redoublait de ferveur et d'assiduité à l'oraison, espérant revoir encore Celui

qui avait charmé son âme. Mais plusieurs années se passèrent sans qu'il se manifestât de nouveau. A dix ans, elle fit vœu de virginité. A treize ans, Dieu lui inspira un vif désir de la vie du cloître et lui montra dans une vision une procession composée de treize religieuses, parmi lesquelles se trouvait sainte Thérèse, qu'elle reconnut plus tard. Au milieu de la procession, elle aperçut, à sa grande joie, le bel Enfant qui lui avait demandé des fleurs. Levant la main et montrant du doigt les religieuses, il lui dit : *Voilà ta vocation*. Puis il disparut.

Objet de tant de faveurs privilégiées, Anne cependant céda quelque temps à l'attrait du plaisir, et il ne fallut rien moins que des avertissements répétés, des signes terribles, pour l'arracher à la voie funeste où elle s'engageait. Dieu triompha, et la jeune fille, pleurant son infidélité, entreprit une vie de pénitence et de macérations. Elle y joignit l'exercice de la charité et le soin des malades, et Dieu l'y favorisa de grâces nombreuses.

Non contente de visiter les pauvres à l'hôpital, elle recueillit chez elle une femme paralysée et couverte de plaies, et pendant trois ans lui prodigua les attentions les plus tendres. Un jour Jésus, se montrant à elle chargé de sa croix, lui dit avec amour : *Ma fille, je te remercie du bien que tu fais à cette pauvre femme pour l'amour de moi*. Un autre jour qu'elle pensait les plaies infectes de la pauvre malade et ne pouvait le faire avec

toute la perfection voulue parce que le jour était sombre, elle vit Jésus qui se tenait debout auprès d'elle, l'éclairant avec un flambeau et abaissant sur elle un regard de reconnaissance. Une autre fois qu'après avoir lavé les pieds d'un pauvre, elle était occupée à lui couper les ongles, elle entendit une voix qui lui dit : *Regarde-moi*. Levant les yeux, elle aperçut au chevet du malade le Sauveur du monde, chargé de sa croix, qui la bénit amoureusement en lui faisant entendre que cette bénédiction demeurerait à jamais sur elle.

L'enfance et l'adolescence d'Anne de Pedruja s'étaient passées à Dueñas, où son père administrait les biens du comte de Buendia. Quand elle eut dix-sept ans, Jean de Pedruja quitta Dueñas pour Valladolid, car le comte venait de lui donner auprès de sa femme, doña Françoise de Aragon y Cordoba, les fonctions de *bracero* ou « écuyer de bras. » La jeune fille eut place dans le palais, parmi les *criadas*⁽¹⁾ de la sœur du comte, doña Marie de Acuña, et de ses filles, doña Louise et doña Casilde de Padilla, dont sainte Thérèse a longuement parlé aux chapitres X et XI des *Fondations*. Là, ses vertus répandirent de jour en jour un plus doux parfum. Comme à Dueñas, l'oraison, le soin des malades étaient sa vie, et le Seigneur continuait à l'y combler de ses grâces.

(1) On donnait aux XVI^e et XVII^e siècles le nom de *criados* et *criadas* aux gentilshommes, écuyers, dames et demoiselles, qui formaient la maison des Grands d'Espagne.

Tous les désirs d' Anne de Pedruja la portaient vers le Carmel. Elle se présenta aux religieuses de Valladolid, qui, ravies de ses qualités, en écrivirent à la sainte Mère. Celle-ci la reçut aussitôt, la laissant libre de choisir entre les couvents de Medina del Campo, de Valladolid et de Malagon. Anne choisit ce dernier, comme le plus éloigné de sa terre natale ; elle y prit l' habit le 3 Mai 1577, à l' âge de vingt-et-un ans, et dès ce jour les religieuses admirèrent en elle une sainteté consommée. Néanmoins les voies extraordinaires par où Dieu la conduisait et la persécution dont elle était l' objet de la part de Satan, leur firent désirer que sainte Thérèse examinât elle-même son esprit. Ce fut l' une des raisons qui ramenèrent la Sainte au couvent de Malagon, en Novembre 1579. Anne de Saint-Augustin avait prononcé ses vœux le 4 Mai de l' année précédente. Elle fit à sainte Thérèse une relation détaillée de tout ce qui se passait en elle. « La sainte Mère, dit-elle dans son Autobiographie, en fut consolée et rassurée. »

Sur une révélation expresse de Notre-Seigneur, Thérèse choisit Anne de Saint-Augustin pour être l' une des fondatrices de Villanueva de la Jara. Un jour qu' on avait apporté la divine Eucharistie à la Sainte, retenue à l' infirmerie, Anne lui présenta l' ablution : « Elle me demanda alors, raconte la Vénérable, si je voulais venir avec elle à la fondation de Villanueva. Je lui répondis qu' en sa sainte compagnie j' irais au bout du monde.

Elle fit faire une procession pour obtenir que Notre-Seigneur lui montrât quelles religieuses il désirait voir conduire à la fondation, et elle a dit plus tard que je fus la première que le divin Maître lui désigna. ⁽¹⁾ » Six autres religieuses, parmi lesquelles se trouvait la vénérable Anne de Saint-Barthélemy, devaient être du voyage.

« Nous nous arrê tâmes pour la nuit, raconte Anne de Saint-Augustin, dans une hôtellerie d'un village dont j'ignore le nom, car je connais fort peu cette région, et je n'y étais même jamais venue. Je me trouvais avec une de mes compagnes, Anne de Saint-Barthélemy, dans la même chambre que la sainte Mère, car nous étions ordinairement en sa société. Durant la nuit, nous entendîmes une mélodie qui paraissait venir du ciel ; et vraiment il n'était guère possible d'en douter, tant à cause de son extraordinaire douceur, que parce que l'endroit était peu considérable et qu'il ne pouvait y avoir là pareille musique. Outre cela, ce que l'on en percevait semblait porter remerciement à la Mère pour la fondation qu'elle venait accomplir. Et les paroles, les expressions étaient telles, que manifestement ce n'était point chose de la terre. Anne de Saint-Barthélemy, s'apercevant que je dormais, se mit à m'éveiller doucement, me disant d'écouter cette musique. Je l'entendis alors fort distinctement. Reprenant mes sens, il me sembla que je

(1) Autobiographie.

passais du sommeil à l'extase. J'étais ravie tout à la fois et de cette mélodie extraordinaire qu'Anne de Saint-Barthélemy me disait d'écouter, et de la douceur avec laquelle je m'éveillai et lui répondis. Nous restâmes l'une et l'autre pleinement convaincues que l'harmonie entendue était une harmonie céleste. ⁽¹⁾ »

« Nous arrivâmes, dit-elle ailleurs, à Notre-Dame du Secours, où se trouvait alors un couvent de nos religieux, que la mère Cardona⁽²⁾ avait fondé en cet endroit. Ces saints religieux reçurent notre sainte Mère avec beaucoup de dévotion et d'amour, et avec une profonde vénération pour sa sainteté. Ils nous gardèrent trois jours et lui donnèrent des ornements pour sa fondation, avec tout ce qu'ils purent y joindre, entre autres un *Enfant-Jésus* de grandeur moyenne, que nous emportâmes avec nous, serré parmi les ornements.

« Arrivées à Villanueva, nous descendîmes à l'église principale, d'où l'on nous conduisit à celle qui devait servir pour la fondation du monastère. Il y eut une procession très solennelle et l'on y porta le très saint Sacrement. Au moment où l'on prit le brancard pour

(1) Dép. pour la canonisation de sainte Thérèse.

(2) Catherine de Cardona, fille du marquis Raymond de Cardona, s'était adonnée de bonne heure à l'oraison et à la pénitence. Elle fut quelque temps gouvernante des Enfants don Carlos et don Juan. A l'âge de quarante-trois ans, elle s'était retirée dans une solitude de la Manche, où elle mena une vie d'anachorète. Au bout de huit ans, elle céda son désert aux Carmes Déchaussés, qui y établirent un couvent. Sainte Thérèse a raconté l'histoire de Catherine de Cardona au ch. XXVIII du Livre des Fondations.

emmener sa Majesté, je vis un Enfant-Jésus qui ressemblait à celui qu'on nous avait donné à Notre-Dame du Secours. Il prit part à la procession. Je ne le perdais pas de vue et je le voyais allant du très saint Sacrement à notre sainte Mère Thérèse de Jésus, montrant beaucoup de joie : il semblait témoigner une grande satisfaction de l'établissement de ce monastère. Je vis qu'il nous donnait la bénédiction de sa sainte main. Ceci dura tout le temps de la procession, jusqu'au moment où nous entrâmes dans la maison. Alors il disparut.

« En prenant possession de cette pauvre maisonnette, nous nous trouvâmes chargées des prétendantes qui s'y étaient réunies dans l'intention de prendre l'habit. Elles étaient sans ressources et le contrat de fondation ne nous fournissait pas davantage de quoi vivre, en sorte que notre sainte Mère n'établit ce couvent que sur la confiance en Dieu seul. Elle me nomma portière, sacristine et provisoire⁽¹⁾, me disant de bien songer que je devais lui nourrir convenablement cette Communauté : tout ce qui manquerait, je devais le demander à l'Enfant-Jésus qu'on nous avait donné à Notre-Dame du Secours.⁽²⁾ »

Effectivement, si Anne de Saint-Augustin parvint à faire face à des besoins sans cesse renaissants, ce fut grâce

(1) Chez les Carmélites Déchaussées, la provisoire est chargée de pourvoir aux repas de la Communauté.

(2) Autobiographie.

à sa confiance en l'Enfant-Jésus, qu'elle nommait *le fondateur et le pourvoyeur*. Se voyait-elle pressée par la nécessité, elle allait lui confier sa peine, mêlant les caresses aux soupirs, et le divin Enfant, souriant tendrement à son Epouse, semblait témoigner qu'il prenait plaisir à ses naïves demandes. Des secours miraculeux répondaient journallement à sa confiance : tantôt l'Enfant-Dieu lui désignait en un lieu du jardin une somme dont le couvent avait besoin pour payer des ouvriers, tantôt elle trouvait au pied de sa statue les réaux nécessaires pour la nourriture quotidienne de la Communauté. Un soir, Anne, qui était portière du couvent ainsi qu'elle vient de nous le dire, avait par mégarde laissé la clef sur la porte de clôture. Soudain elle s'entend appeler durant son sommeil. Elle s'éveille effrayée et voit dans sa cellule l'Enfant-Jésus tout resplendissant de lumière, qui, la prenant par la main, la conduit près de la porte, en disant : *Vois, tu avais laissé ma maison ouverte*.

Si l'Epoux divin témoignait tant de bienveillance à celle qui l'aimait d'un amour si tendre et si fidèle, il inspirait à sainte Thérèse des sentiments non moins affectueux, ce semble, à l'égard d'Anne de Saint-Augustin. La lettre que la Sainte lui écrivait de Palencia, l'année qui suivit la fondation de Villanueva, nous en est un sûr garant :

« Que Jésus soit avec Votre Charité, lui dit-elle, et vous garde à mon affection ! Amen. Qu'il vous rende

aussi sainte que je le désire! Vous me faites un grand plaisir en me disant que vous me recommandez à Dieu. Le père Gabriel⁽¹⁾ m'en dit autant. Dieu veuille que vous ne l'oubliez point! Je ne sais si vous m'aimez autant que je vous aime, car je me demande si vous ne nous tenez pas dans l'illusion sur votre compte, le père Gabriel et moi. Ainsi, prenez bien garde à la manière dont vous vous comporterez. Dieu vous pardonne! Je vous assure que vos lettres me font un plaisir que vous ne pouvez croire. Ne manquez jamais de m'écrire...⁽²⁾ »

Le séjour d'Anne de Saint-Augustin à Villanueva fut signalé par des grâces surprenantes, des visions merveilleuses, spécialement sur les peines de l'enfer et les délices du ciel: elle-même en a tracé le récit dans son Autobiographie. En 1596, elle est élue prieure. Quelques années après, elle fonde le couvent de Valera, à huit lieues de Villanueva. Là comme ailleurs, elle donne l'exemple de toutes les vertus et Dieu l'honore de faveurs admirables. De ces faveurs nous ne citerons que quelques unes.

Tous les ans, elle se préparait à la naissance du Verbe incarné par de longues oraisons et la mise en pratique des plus sublimes maximes de l'Évangile. Dieu l'en récompensait en répandant dans son esprit des

(1) Le père Gabriel de l'Assomption, Carme Déchaussé tout dévoué aux Carmélites de Villanueva.

(2) Lettre du 22 Mai 1581.

lumières abondantes sur le mystère de la Nativité et en inondant son cœur d'un torrent de grâces, que des larmes pleines de douceur trahissaient au dehors. Une nuit de Noël, le divin Enfant de Bethléem vient se placer sur le bréviaire de la vénérable Mère, et, tout le temps des Matines, elle l'y contemple des yeux de l'âme rayonnant de beauté et jetant des rayons de lumière, qui remplissent tout le chœur de splendeur et de gloire. Une autre fois, durant la nuit de la même solennité, c'est la Reine des Anges qui lui présente l'adorable Enfant qu'elle vient de mettre au monde, et le dépose entre ses bras, disant : *Prends mon Fils et ton Dieu, et réjouis-toi avec lui.*

Une nuit, tandis qu'elle prolonge sa veille devant le tabernacle, son divin Maître, présent dans l'Eucharistie, se découvre à elle environné de milliers d'anges et tout brillant d'une clarté qui illumine l'église entière. Durant une Semaine-Sainte, il se montre à elle couvert de plaies, accablé de douleur, et la plonge, par la vivacité de la compassion, dans une mer d'amertume et d'angoisse. Une autre année, le Jeudi-Saint, elle le contemple chargé de sa croix, tournant vers elle sa tête sacrée, transpercée d'horribles épines, et elle l'entend lui dire douloureusement : *Vois, ma fille, comment me traitent les hommes.* Ces dernières visions allument de plus en plus en elle le désir des souffrances, et son Epoux, répondant à son désir, la gratifie de nombreuses

et crucifiantes épreuves. Mais, en même temps, il prend soin de soutenir et de consoler sa servante soit par lui même, soit par les saints de la cour céleste qu'il lui députe à cet effet.

En 1616, Anne de Saint-Augustin rentra au couvent de Villanueva de la Jara, au milieu des ovations de la petite ville et y continua huit ans encore à glorifier son Dieu par d'héroïques vertus. Ce fut le 11 Décembre 1624 qu'elle entendit la voix de l'Epoux divin, de Celui qui, à leur dernière heure, peut dire à ses Epouses : « Je suis la Voie par laquelle vous marcherez en toute sûreté. Je suis la Vérité à laquelle vous parviendrez, parce que c'est maintenant la fin de toute énigme. Je suis la Vie dans laquelle vous demeurerez éternellement. ⁽¹⁾ »

Anne remit son esprit entre les mains du Bien-Aimé dans une paix admirable, assistée de Jésus-Christ et de sa très sainte Mère, de saint Joseph, de sainte Thérèse et de plusieurs autres saints. Quatre ans après, son corps fut trouvé sans corruption, exhalant une suave odeur. Il repose encore à Villanueva de la Jara, dans un sépulcre de pierre, placé entre les deux grilles du chœur d'en-bas.

Des miracles illustrèrent Anne de Saint-Augustin avant et après sa mort. En 1776 le pape Pie VI a reconnu solennellement l'héroïcité de ses vertus. Tout porte

(1) S. Bonaventure.

à croire que le jour n'est plus loin où la vénérable Mère sera honorée dans l'Eglise d'un culte public.

(Registre des Professions du monastère de Malagon — Autobiographie de la V. Anne de Saint-Augustin — *Vida de la prodigiosa Virgen y Madre Ana de San-Agostin. por el P. Alonso de San-Geromino, C. D. Madrid, 1668* — Vie de la V. M. Anne de Saint-Augustin, par J. M. Salvatori, Rome, 1777 — *Reforma de los Descalzos. t. IV, lib. XVI., cap. XXII-L.*)

ANNE DE SAINT-ALBERT

(DE SALCEDO)

(?) — 1624

Elle a ceint ses reins de force et affermi son bras. Elle a goûté et connu le prix de son négoce. Sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit.

Prov., XXXI, 17, 18.

Anne était fille de Juan de Avila et d'Anne de Salcedo, honorables habitants de Malagon. Elle entra l'une des premières au monastère que sainte Thérèse fonda en cette localité et y fit profession l'année 1569. Energique et virile, avide de mortifications, ponctuelle dans l'observance, elle était de plus une âme de haute oraison. Ses qualités natives, jointes aux dons du Seigneur, la rendront propre aux œuvres les plus difficiles. Elle sera, avec la vénérable mère Anne de Jésus, la seule religieuse à laquelle sainte Thérèse confiera la mission de conduire en son nom une fondation nouvelle.

Auparavant, Anne allait se former à l'école de sa sainte Mère. On raconte qu'un jour une religieuse avait dit à celle-ci : *Ma Mère, je voudrais être une sainte. Apprenez-moi, je vous prie, ce que je dois faire pour le*

devenir. Thérèse avait répondu : Ma fille, nous irons bientôt en fondation, je vous emmènerai avec moi et là, je vous l'apprendrai. Et comme, au milieu des tribulations de toutes sortes, la sœur se plaignait doucement à sa Mère, celle-ci avait répondu : Ne m'avez vous pas demandé à devenir sainte ? C'est ainsi, ma fille, qu'on le devient. Les souffrances supportées pour Dieu, voilà le vrai chemin de la sainteté.⁽¹⁾

Anne de Saint-Albert allait faire cet apprentissage de la sainteté. Au commencement de 1575, sainte Thérèse se rendant à Beas la prit avec elle, dans l'intention de la conduire ensuite à Caravaca. Mais une fois à Beas, la Sainte reçut du père Gratien, son Supérieur, l'ordre de se rendre à Séville. Il fut donc décidé qu'on mènerait à Séville les religieuses d'abord destinées à Caravaca. C'étaient, outre la sœur Anne de Saint-Albert : la mère Marie de Saint-Joseph, destinée aux fonctions de prieure, les sœurs Isabelle de Saint-Jérôme, Eléonore de Saint-Gabriel, Marie du Saint-Esprit et Isabelle de Saint-François. Sainte Thérèse a tracé de ces religieuses un éloge complet : « C'étaient, dit-elle, des âmes si bien trempées, qu'en leur compagnie je n'eusse pas hésité, je crois, à me rendre au pays des Turcs : elles auraient eu la force d'endurer beaucoup pour l'amour de Notre-Seigneur, ou plutôt ce divin Maître la leur eût donnée.

(1) Déposition d'Isabelle de Jésus.

En effet, bien exercées à la mortification et à l'oraison, c'étaient là que convergeaient leurs désirs et leurs entretiens. Devant les laisser en si lointaine région, j'avais eu soin de les bien choisir : précaution nécessaire assurément, car elles eurent de grandes épreuves à supporter. ⁽¹⁾ »

Le 18 Mai les fondatrices se mettaient en route pour Séville, escortées de Julien d'Avila, chapelain de Saint-Joseph d'Avila, d'Antoine Gaytan, autre ami de la Sainte, et d'un jeune Carme Déchaussé, nommé Grégoire de Nazianze. La chaleur se faisait sentir terrible. On s'arrêtait, il est vrai, à l'heure de midi, afin de prendre quelque repos. « Mais comme le soleil avait donné en plein sur les chars, quand il s'agissait d'y reprendre place, on croyait entrer dans une sorte de purgatoire. » C'est sainte Thérèse qui parle. « Tantôt songeant à l'enfer, dit-elle encore, tantôt s'encourageant par la pensée qu'elles travaillaient et souffraient pour Dieu, nos sœurs faisaient la route avec beaucoup de joie et d'allégresse. ⁽²⁾ »

« Le premier jour, raconte Marie de Saint-Joseph, nous arrivâmes à l'heure de la sieste dans un charmant bocage. Nous eûmes bien de la peine à en arracher notre sainte Mère qui, au milieu de la variété des fleurs et du chant de mille petits oiseaux, se fondait tout entière en

(1) Fondations, ch. XXIV. (2) Ibid.

louanges de Dieu. ⁽¹⁾ »

De cet oasis on dut rentrer dans la zone torride. Les provisions emportées de Beas se trouvèrent gâtées dès le second jour. On s'était muni au départ d'une outre pleine d'eau, mais s'agissait-il d'en renouveler le contenu, il fallait déboursier un prix exorbitant, l'eau se vendant plus cher que le vin. Survient le passage du Guadalquivir. Tout le monde une fois transporté de l'autre côté du fleuve, il s'agissait de passer les chars. Impossible de le faire à l'endroit où le câble était tendu. « Il fallut prendre le courant de biais, en se servant néanmoins quelque peu du câble, que l'on manœuvrait également de biais. ⁽²⁾ » Soudain voici que le bac, avec le char, s'en va à la dérive sans câble ni rames. Les prêtres, les séculiers, voire même les Carmélites, se cramponnent au câble, au risque d'en être emportés. Une assistance providentielle les tire de ce mauvais pas.

Un autre jour, la sainte Mère est saisie d'une fièvre ardente. « On m'eût dite tombée en léthargie, écrit-elle, tant j'étais privée de l'usage de mes sens. Mes sœurs me jetaient de l'eau sur le visage, mais cette eau était si échauffée par le soleil, qu'elle m'apportait peu de rafraîchissement. ⁽³⁾ » Le gîte qui abrita la Sainte en ce besoin fut « une petite chambre, à simple toit sans plafond ; il

(1) Libro de las Recreaciones, Recr. IX.

(2) Fondations, ch. XXIV. (3) Ibid.

ne s'y trouvait pas de fenêtre, et dès qu'on ouvrait la porte, le soleil y pénétrait en plein, ⁽¹⁾ » un soleil d'Andalousie, beaucoup plus intolérable que celui de Castille. « On me mit, raconte-t-elle plaisamment, dans un lit si singulièrement conditionné, que j'eusse bien préféré m'étendre à terre. Il était si haut d'un côté et si bas de l'autre, que je ne savais quelle position prendre : je me serais crue sur des pierres pointues. ⁽²⁾ » Force est à la malade de se remettre en route avec ses compagnes, le soleil du dehors lui paraissant plus tolérable que celui de l'auberge.

On atteint Cordoue le lundi de la Pentecôte. A l'entrée du pont qui doit les introduire dans la ville, les voyageuses sont arrêtées deux heures par une autorisation à se procurer. Après quoi, il leur faut entendre la Messe dans une église située au-delà du pont. Il se trouve qu'elle est pleine de monde, car les fêtes de la Pentecôte s'y célèbrent avec danses et procession. « A vrai dire, raconte Julien d'Avila avec sa bonne grâce ordinaire, jamais, depuis que Cordoue est Cordoue, elle ne se célébra comme ce jour-là, car non seulement il y eut procession de séculiers et d'ecclésiastiques, mais, ce qui était bien plus curieux que tout le reste, il y eut procession de religieuses. De fait, les Mères entrèrent processionnellement dans l'église, revêtues de leurs

(1) Fondations, ch. XXIV. (2) Ibid.

manteaux blancs et le visage couvert de leurs voiles noirs⁽¹⁾ ». « D'ordinaire, remarque la Sainte, il suffisait de la vue de ces voiles, de nos manteaux de bure blanche et de nos alpagates, pour mettre tout le monde en émoi. Cela ne manqua point. Grâce sans doute au saisissement, la fièvre me quitta, et par le fait, le saisissement fut extrême chez moi et chez mes compagnes... Tout ce monde était dans la même agitation que s'il se fût agi d'une entrée de taureaux. Je brûlais de quitter ce lieu, bien qu'il n'y eût dans les environs aucun endroit pour passer la sieste. Faute de mieux, nous la passâmes sous un pont.⁽²⁾ »

On approchait de Séville. Au village connu sous le nom de Venta de Albino, de nouveaux contre-temps attendaient les religieuses. « Nous ne trouvâmes à manger que des sardines salées à outrance, rapporte Marie de Saint-Joseph. Il n'y eut pas moyen d'obtenir d'eau à boire. Grâce aux sardines, nous nous trouvâmes tellement incommodées de la soif, que voyant l'impossibilité de nous procurer de l'eau, nous laissâmes là notre repas. La chaleur était excessive.⁽³⁾ » Tourment bien plus intolérable, il y avait dans l'auberge « une troupe infernale » qui, emportée par la soif et les ardeurs dévorantes du soleil d'Andalousie, faisait retentir aux oreilles des

(1) Récit de Julien d'Avila.

(2) Fondations, ch. XXIV.

(3) Libro de las Recreaciones, Recr. IX.

Carmélites épouvantées les imprécations et les propos horribles. Au dire de Julien d'Avila, ces gens s'en prirent surtout au père Grégoire « et l'arrangèrent de telle façon, qu'il n'en fallait pas davantage pour faire l'épreuve de sa vertu.⁽¹⁾ » Ils finirent par dégainer les uns contre les autres. « Il y avait là quarante épées, sans parler des arquebuses.⁽²⁾ » Les religieuses, « semblables à la colombe au sortir du premier déluge, ne savaient où poser le pied et finirent par se réfugier dans leurs chars.⁽³⁾ » Par bonheur, la violence de ces furieux tomba soudain, et ils se dispersèrent sans autre méfait, au grand soulagement de sainte Thérèse et de ses filles.

Le lendemain, 26 Mai, les Carmélites entraient à Séville. La fondation était destinée à se faire en absolue pauvreté. En fait de mobilier, Anne de Saint-Albert et ses sœurs trouvèrent dans leur maison de louage une demi-douzaine de vieilles claies, prêtées par les Carmes Déchaussés de Séville, que l'on étendait par terre en guise de lits, deux ou trois petits matelas de piètre apparence à l'intention de la sainte Mère et d'une ou deux sœurs souffrantes; une natte de feuilles de palmier, une petite table, une poêle, un ou deux chandeliers, un égrugeoir, avec un chaudron à anse pour tirer de l'eau. « Il nous semblait déjà, assure Marie de Saint-Joseph,

(1) Récit de Julien d'Avila.

(2) Libro de las Recreaciones, Recr. IX.

(3) Récit de Julien d'Avila.

posséder à tout le moins un fonds de maison.⁽¹⁾ » Cette satisfaction fut de courte durée. « Voici que les voisins qu'on avait priés de nous prêter pour ce jour-là les objets en question, commencèrent à envoyer chercher, qui la poêle, qui le chandelier, qui le chaudron et la table, en sorte qu'il ne nous resta rien : ni poêle, ni égrugeoir, non pas même la corde du puits.... Ce plaisant intermède chassait la tristesse que d'autres besoins auraient pu nous causer.⁽²⁾ »

En effet l'Archevêque de Séville, très bienveillant du reste pour la Réforme de sainte Thérèse, était opposé aux couvents établis sans revenus, et bien qu'il eût permis de célébrer la Messe (29 Mai 1575), il refusait d'autoriser la fondation. La Sainte, de son côté, ne pouvait se résoudre à prendre des revenus dans une ville telle que Séville. Les débats durèrent un certain temps. D'autre part, tout appui semblait faire défaut aux Carmélites. « Personne n'aurait jamais pu imaginer, observe sainte Thérèse, que dans une ville aussi florissante, aussi riche que Séville, j'aurais rencontré moins de facilité que partout ailleurs pour fonder un monastère. Et cependant j'en eus si peu, que je me demandais parfois s'il convenait que nous eussions un couvent dans cette ville. Je ne sais si l'influence du pays n'y était pas pour quelque chose, car j'ai toujours entendu dire que les démons

(1) Libro de las Recreaciones, Rechr. IX. (2) Ibid.

ont là plus de pouvoir de tenter qu'ailleurs : c'est Dieu, sans doute, qui le permet ainsi. Pour moi, j'en fus terriblement harcelée, et jamais je ne me sentis plus pusillanime et plus lâche. C'était au point que je ne me reconnaissais plus moi-même. ⁽¹⁾ »

Au mois d'Aôut, l'arrivée du frère de sainte Thérèse, Laurent de Cepeda, vint tirer les Carmélites des difficultés qu'elles rencontraient pour l'achat d'une maison. Mais bientôt une dénonciation à l'Inquisition et l'animosité des Carmes Chaussés contre le père Gratien les replongèrent dans de nouvelles angoisses. Tout cela ne faisait pas oublier à la sainte Mère la fondation de Caravaca, suspendue par le fait de son départ imprévu pour l'Andalousie. Trois jeunes filles, appartenant aux familles les plus distinguées de cette ville, après avoir entendu un sermon d'un père de la Compagnie de Jésus, s'étaient retirées dans la maison d'une dame nommée Catherine de Otalora, déclarant qu'elles n'en sortiraient point qu'il n'y eût dans leur ville un monastère où elles pussent se consacrer à Dieu. Sainte Thérèse avait promis d'amener des fondatrices. Le contre-ordre donné ensuite affligea profondément les aspirantes qui, malgré tout, persévéraient dans leur clôture volontaire. « Me trouvant si loin et aux prises avec toutes sortes de difficultés, écrit la Sainte, je ne pouvais m'occuper d'elles.

(1) Fondations, ch. XXV.

Elles me faisaient cependant une profonde pitié, car dans leurs lettres, qui étaient fréquentes, elles me disaient tout leur chagrin. On ne pouvait les laisser davantage en pareille situation.⁽¹⁾ »

Sainte Thérèse avait sous les yeux depuis un an la sœur Anne de Saint-Albert. Son œil pénétrant avait discerné en elle des qualités maîtresses, à côté de certains défauts. On voit en effet par la correspondance de la Sainte, qu'à Séville Anne eut quelques torts envers sa sainte Mère. Celle-ci s'en plaint aimablement dans une de ses lettres à la mère Marie de Saint-Joseph. Mais des torts sincèrement réparés ne pouvaient laisser aucun nuage dans l'esprit ni dans le cœur de sainte Thérèse. Son affection et son estime pour Anne de Saint-Albert n'en furent pas diminuées ; et lorsqu'il s'agit de prendre une décision relativement à Caravaca, ce fut sans hésitation que son choix se porta sur elle pour diriger la fondation. Le père Gratien en porte témoignage dans un acte officiel adressé à la sœur Anne de Saint-Albert. « J'ai demandé moi-même à la mère Thérèse de Jésus quelle religieuse je devais nommer prieure de la fondation de Caravaca, et elle m'a répondu de nommer Votre Révérence, parce qu'elle avait les qualités et capacités voulues pour cette charge.⁽²⁾ » Puis il poursuit : « Et

(1) Fondations, ch. XXVII.

(2) Patente du 22 Novembre 1575.

moi, sachant qu'à celle dont Dieu Notre-Seigneur a fait choix pour être la première plante d'une Réforme, il donne grâce pour choisir les personnes qui sont aptes à la maintenir, et ayant d'ailleurs été renseigné par d'autres personnes encore, qui m'ont dit les mérites et les qualités de Votre Révérence: en vertu de la commission apostolique à moi concédée, je nomme, par les présentes, la dite Anne de Saint-Albert, prieure du couvent de Saint-Joseph de Caravaca. ⁽¹⁾ »

Le témoignage de sainte Thérèse elle-même n'est pas moins éloquent. « J'eus soin, dit-elle, de désigner une prieure que je croyais capable de remplir à merveille cette mission, et par le fait, elle est bien meilleure que moi. ⁽²⁾ »

Anne dut s'arracher aux embrassements de sa sainte Mère et de ses sœurs de Séville: séparation d'autant plus douloureuse, qu'on avait plus souffert ensemble en faisant l'œuvre de Dieu. Mais il s'agissait d'en entreprendre une autre pour sa gloire. Anne savait qu'une Carmélite Déchaussée doit avoir le zèle et le détachement d'un apôtre. Sur l'ordre de la Sainte et du père Gratien, elle se dirigea vers Malagon, où elle devait prendre trois religieuses de chœur et une sœur converse. Guidées par le père Ambroise de Saint-Pierre, Carme

(1) Patente du 22 Novembre 1575.

(2) Fondations, ch. XXVII.

Déchaussé, toutes cinq prirent la route de Caravaca. Ce fut à la grande joie des habitants, mais surtout des jeunes filles qui vivaient retirées dans leur clôture, qu'elles firent leur entrée dans la ville et sans délai établirent canoniquement le monastère. On était au 1^{er} Janvier 1576.

Deux des postulantes prirent aussitôt l'habit. La troisième, cédant à un découragement passager, ne se joignit point à ses compagnes. Peu de mois après, regrettant sa mobilité, elle fit les plus vives instances pour être admise, elle aussi, au nombre des filles de la mère Thérèse, et sa requête lui fut accordée. Sa vie religieuse devait être des plus édifiantes et dignes en tous points de la perfection du Carmel.

Les religieuses n'étaient établies que provisoirement dans la maison de Rodrigue de Moya, père de l'une des postulantes; elles y avaient bien à souffrir, surtout pendant les fortes chaleurs. La mère Anne de Saint-Albert mit tout en œuvre pour leur procurer une meilleure installation en dehors de la ville. Elle y réussit. Sainte Thérèse l'en félicitait en Juillet 1577 :

« Je suis très heureuse d'apprendre que votre maison est si fraîche et que vous n'avez plus à souffrir ce que vous enduriez il y a un an. Ce serait une grande joie pour moi d'y passer quelques années avec vous, si c'était le bon plaisir de Dieu. Je serais un peu plus loin des affaires et des lettres, et je me trouverais auprès de ces

petits canards et de cette eau, qui doivent vous donner l'illusion d'être de vrais ermites. Je ne mérite pas ce bonheur, mais je me réjouis que vous en jouissiez à ma place. Je ne savais pas, je vous l'avoue, que je vous portais tant d'affection. Je sens un grand désir de vous voir : peut-être Dieu en ordonnera-t-il ainsi. Je vous offre sans cesse à lui et j'ai la douce confiance qu'il vous assistera de toutes manières. J'aime à penser que vous aiderez les âmes à être très parfaites, mais dites-vous bien que vous ne devez pas les faire passer toutes au même niveau. ⁽¹⁾ »

Lorsqu' Anne de Saint-Albert reçut cette lettre, des élections, présidées par saint Jean de la Croix, venaient d'avoir lieu au monastère de Caravaca. La mère Anne se trouvait maintenue à la tête de la Communauté. Durant les quinze années consécutives qu'elle dut garder les rênes du gouvernement, elle fut constamment l'exemple de ses filles par sa parfaite régularité, par son ardeur pour la pénitence. Son courage dans les traverses qu'elle eut à soutenir pour l'affermissement de son monastère était admiré de tous. Et cependant — nous en étonnerons-nous ? — cette âme énergique avait ses heures de défaillance et de faiblesse. Par moments le scrupule torturait son âme. Saint Jean de la Croix, à qui elle avait confié la direction de sa conscience, connut

(1) Lettre du 2 Juillet 1577.

surnaturellement, de Grenade où il résidait alors, les angoisses qui faisaient gémir sa fille spirituelle. Au moment où celle-ci prenait la plume pour lui ouvrir son âme, elle en reçut, à sa grande surprise, les lignes suivantes :

« Jusqu' à quand, ma fille, marcherez-vous donc appuyée sur un autre bras que celui de Dieu ? Mon désir, c' est de vous voir dans une parfaite nudité d' esprit, et si indifférente à l' appui des créatures, que l' enfer tout entier soit lui-même impuissant à porter le trouble en vous. Qu' est-ce que ces flots de larmes, que vous versez sans raison tous ces jours-ci ? Quel temps précieux n' avez vous pas perdu avec ces scrupules ! Si vous éprouvez le désir de vous entretenir avec moi de vos souffrances, allez à ce Miroir sans tache du Père Eternel, qui est son divin Fils. C' est en lui que chaque jour je regarde votre âme. Vous y trouverez sans aucun doute une grande consolation, et vous n' aurez plus besoin d' aller mendier à la porte des pauvres. ⁽¹⁾ »

Et une autre fois : « Puisque vous ne me dites rien, ma très chère fille, je veux, moi, vous dire quelque chose. Je veux vous exhorter à rejeter hors de votre âme ces angoisses que rien ne justifie, et qui portent en elles le découragement et la défaillance. Laissez à Dieu ce qu' il vous a donné et ce qu' il vous donne tous les jours. On

(1) Lettre de Grenade, date incertaine.

dirait que vous prétendez le réduire à la mesure de votre capacité ; il n'en doit pas être ainsi. Préparez-vous, parce qu'il se propose d'user envers vous d'une grande miséricorde. ⁽¹⁾ »

En 1586, le Saint lui écrivait de Séville où elle avait laissé un si cher souvenir, et lui annonçait qu'il venait de transférer solennellement ses Sœurs dans une demeure très avantageuse. Il lui redemandait en même temps l'opuscule du Cantique spirituel, qu'il avait composé à la demande de la mère Anne de Jésus, prieure de Grenade, et qui faisait alors les délices des Carmélites de Caravaca. ⁽²⁾

Et comment Anne de Saint-Albert n'eût-elle pas tressailli de joie, au milieu même des obscurités et des épreuves de la vie spirituelle, en recevant ce lumineux enseignement du docteur mystique à l'âme que le Seigneur s'est plu à former à son image : « O la plus belle des créatures de Dieu ! Ame qui désirez si ardemment connaître le lieu où se trouve votre Bien-Aimé ! Pour le chercher et vous unir à lui, on vous le dit positivement : vous êtes vous-même la retraite où il s'abrite, la demeure où il se cache. Chose bien consolante et bien propre à vous réjouir, votre Bien-Aimé, votre trésor et votre unique espérance, est si près de vous qu'il habite en

(1) Lettre de Grenade, date incertaine.

(2) Lettre du mois de Juin 1586.

vous-même, et, à vrai dire, vous ne pouvez pas être sans lui. L'Epoux divin ne l'a-t-il pas dit; *Le royaume de de Dieu est au-dedans de vous (Luc. XIII, 21)*? Et son serviteur saint Paul ajoute: *Vous êtes le temple de Dieu (II Cor. VI, 16)*... Courage donc, ô belle âme! Vous le savez maintenant, le Bien-Aimé après qui vous soupirez est caché dans votre cœur. Efforcez-vous de demeurer bien cachée avec lui, et dans votre sein même vous le sentirez et vous l'embrasserez avec des transports d'amour.⁽¹⁾ »

Anne de Saint-Albert était à la hauteur d'un tel langage; elle savait le mettre à profit pour elle-même et pour les autres. Après avoir goûté quelque temps les charmes de la vie cachée, de l'application exclusive de l'âme « aux moyens de trouver son Epoux, de s'unir à lui par amour, autant qu'il est possible en cette vie, et de rendre plus tolérable la soif qui la consume,⁽²⁾ » elle dut exercer de nouveau à deux reprises les fonctions de prieure. On raconte que le père Alphonse des Anges, Provincial, célébrant le saint Sacrifice avant de procéder à l'élection, demandait à Notre-Seigneur, qu'il tenait entre les mains, de faire réussir cette importante action, quand un rayon s'échappa de l'Hostie consacrée et vint donner sur la tête d'Anne de Saint-Albert. C'était la dernière fois que la pieuse Mère devait exercer la supé-

(1) Cantique spirituel, Explic. de la Strophe I. (2) Ibid.

riorité. Jusqu'à sa dernière heure elle fit paraître son zèle et son humilité, se réjouissant d'être reprise des manquements qu'elle avait pu commettre dans sa charge et se déclarant prête à mourir pour l'observance des règles. Sa mort arriva l'année 1624. Il y avait cinquante-six ans qu'elle militait généreusement sous l'étendard de la Reine du Carmel.

(Registre des Professions du couvent de Malagon — Relation sur la Vie et les Vertus des premières religieuses du couvent de Caravaca (Ms. de la Bibl. nat. de Madrid) — Lettre de sainte Thérèse à la mère Marie de Saint-Joseph, du 19 Novembre 1576.)

MONASTÈRE

DE LA

CONCEPTION DE VALLADOLID

Notre-Seigneur a conduit en ce couvent des âmes dont un jour on relèvera la sainteté, pour la gloire de Celui qui se plaît à faire éclater ainsi la magnificence de ses œuvres et à combler ses créatures de bienfaits.

Sainte Thérèse, Fond., ch. X.

1871

1871

CONSTITUTION OF THE STATE

Article I
Section 1
All legislative powers herein granted shall be vested in a Congress of the United States, which shall consist of a Senate and House of Representatives.

Section 2
The House of Representatives shall be composed of Members chosen every second Year by the People of the several States, and the Electors in each State shall have the Qualifications requisite for Electors of the most numerous Branch of the State Legislature.

BÉATRIX DE L'INCARNATION

(OÑEZ)

(?) — 1574

La bénédiction du Seigneur se hâte pour la récompense du juste, et en un instant rapide il fait fructifier son progrès.

Eccl. XI, 24

Aussitôt après avoir effectué la fondation de Malagon, sainte Thérèse s'était éloignée promptement, se sentant intérieurement pressée d'aller fonder le monastère de Valladolid. Elle-même nous en a fait connaître la raison.

L'année précédente, don Bernardin de Mendoza, frère de l'évêque d'Avila et, comme lui, tout dévoué aux Carmélites, avait offert à la Sainte, pour y établir un nouveau couvent, une belle maison, avec vigne et jardin, qu'il possédait à la porte de Valladolid. La propriété se nommait Rio de Olmos ; la valeur en était considérable. Le jeune gentilhomme insistait pour en faire sans retard l'abandon à sainte Thérèse : on eût dit qu'un secret pressentiment lui disait de se hâter d'accomplir cette bonne œuvre.

« J'acceptai, raconte la Sainte, sans être cependant bien décidée à établir le monastère en cet endroit, distant de Valladolid de près d'un quart de lieue. Ma pensée était qu'après la prise de possession, nous pourrions nous transporter dans l'intérieur de la ville : au reste, le don était fait de si bon cœur, que je ne crus pas devoir refuser une offre si charitable ni empêcher cet acte de piété. ⁽¹⁾ »

Don Bernardin eût désiré que la fondation de Valladolid pût avoir lieu sans aucun délai. Néanmoins celles de Medina et de Malagon eurent la préférence. Sainte Thérèse avait réalisé la première et se trouvait en chemin pour accomplir la seconde, quand elle apprit que don Bernardin, frappé d'un mal subit à Ubeda, avait expiré sans recouvrer la parole, bien qu'en donnant des signes non équivoques de contrition et de piété.

Le jeune homme, Thérèse ne l'ignorait pas, donnait beaucoup au monde et au plaisir. Douloureusement émue en apprenant cette fin prématurée, elle recommandait à Dieu l'âme qui soudainement avait paru devant son Juge. « Notre-Seigneur, écrit-elle, me dit que cette âme avait été en grand danger de son salut, mais qu'il avait usé de miséricorde envers elle, en considération du service rendu à sa Mère par la donation d'une maison, pour y établir un monastère de son Ordre ;

(1) Fondations, ch. X.

que pourtant, elle ne serait délivrée du purgatoire qu'après la première messe dite dans ce couvent, mais qu'alors elle en sortirait. ⁽¹⁾ »

Sous l'impression de la divine parole, Thérèse mit tout en œuvre pour hâter la fondation de Valladolid. Elle dut cependant achever celle de Malagon, s'arrêter ensuite quelque temps à Saint-Joseph d'Avila, puis à Medina del Campo. Juillet arriva, et c'était vers le mois de Janvier que don Bernardin avait quitté cette vie. La Sainte ne perdait point de vue les tourments qu'endurait cette âme et elle voyait avec peine se multiplier les délais. Le divin Maître allait la presser lui-même d'y mettre un terme. « J'étais au monastère de Medina del Campo, dit-elle, lorsqu'un jour, pendant mon oraison, Notre-Seigneur me dit de me hâter, parce que cette âme souffrait beaucoup. J'obéis, quoique manquant encore de bien des choses, et j'entrai dans Valladolid le jour de saint Laurent. ⁽²⁾ »

En hâte, des ouvriers furent mandés pour élever des murs de clôture, et faire quelques arrangements d'autant plus indispensables, qu'à la grande déception de la Sainte, la maison se trouvait malsaine et, à tout prendre, peu en rapport avec les besoins d'une Communauté. Les travaux n'étaient pas achevés, lorsqu'un dimanche arriva. On permit aux religieuses de faire

(1) Fondations, ch. X. (2) Ibid.

célébrer la Messe dans l'endroit qu'elles destinaient à servir de chapelle.

« Je ne pensais nullement que la parole qui m'avait été dite relativement à l'âme de ce gentilhomme, continue Thérèse, dût s'accomplir alors. Par ces mots : *à la première Messe*, je m'étais figuré qu'il fallait entendre celle où le très saint Sacrement serait placé dans notre chapelle. Le prêtre, tenant la sainte Eucharistie entre ses mains, s'approchait de l'endroit où nous devons communier et je m'avançais pour le faire, quand le gentilhomme m'apparut près de lui, le visage resplendissant et plein de joie. Il me remercia, les mains jointes, de ce que j'avais fait pour le tirer du purgatoire, et son âme monta au ciel. ⁽¹⁾ »

La prise de possession eut lieu le 15 Août (1568). Mais la situation était si insalubre, que le séjour des religieuses en ce lieu fut de courte durée. Le 3 Février de l'année suivante elles s'installèrent dans leur monastère définitif. Bientôt le Seigneur y conduisit des âmes sur lesquelles il avait arrêté ses complaisances et dont la sainteté devait jeter de lumineux rayons.

Béatrix Oñez fut admise l'une des premières. Elle fit sa profession l'année 1570, entre les mains de la mère Marie-Baptiste que la Sainte avait placée à la tête de la Communauté. Née à El Arroyo, non loin de Santa-

(1) Fondations, ch. X.

Gadea, Béatrix appartenait à une famille illustre selon le monde, alliée aux plus nobles de l'Espagne. Mais ses vertus allaient la rendre bien plus grande devant Dieu. Sainte Thérèse elle-même les a fait passer à la postérité au chapitre XII des *Fondations*, en quelques pages devenues célèbres. Nous allons l'écouter parler :

« Toutes les sœurs étaient dans l'admiration des grandes choses que Dieu opérait dans cette âme. Elles affirment, leur prieure la première, que pendant sa vie entière elles n'aperçurent rien en elle que l'on pût taxer d'imperfection. Jamais, pour quelque cause que ce fût, sa sérénité ne parut troublée. Elle semblait constamment dans une joie modeste, indice visible de l'allégresse intime dont jouissait son âme. Son silence, quoique très ponctuel, ne pesait à personne, car il n'y avait dans sa manière de le garder rien de singulier. Jamais elle n'a dit une parole que l'on pût reprendre ; jamais on ne l'a entendue ni disputer ni s'excuser, bien que la prieure, pour l'éprouver, lui reprochât ce dont elle n'était pas coupable, ainsi qu'il se pratique dans nos monastères en vue d'exercer à la mortification. Jamais elle ne se plaignit de quoi que ce fût, ni d'aucune de ses sœurs. Quelque office qu'elle eût à remplir, ni par l'air de son visage, ni par ses paroles, elle ne causa la moindre peine aux autres.

« Jamais elle ne donna lieu de la tenir pour imparfaite. Dans les chapitres même, où les zélatrices signalent

les manquements les plus légers, on ne trouvait point à son égard de matière d'accusation. C'était chose merveilleuse que l'ordre parfait qui, sur tous les points, réglait son intérieur et son extérieur. Il prenait sa source dans la pensée toujours présente de l'éternité et de la fin pour laquelle Dieu nous a créés. Sans cesse elle avait sur les lèvres les louanges du Seigneur et les accents de la plus vive reconnaissance. En un mot, son oraison était continuelle.

« Elle n'a jamais manqué à l'obéissance. C'était avec promptitude, avec perfection, avec joie, qu'on la voyait se porter à tout ce qu'on lui prescrivait. Sa charité envers le prochain était extraordinaire. Elle se disait prête à se laisser mettre en pièces pour chaque homme en particulier, pourvu qu'à ce prix tous pussent sauver leur âme et jouir dans le ciel de la vue de son frère Jésus-Christ, car c'est ainsi qu'elle appelait Notre-Seigneur. Elle eut à porter d'extrêmes souffrances, par suite des terribles maladies et des maux cruels dont je parlerai plus loin, mais elle les endurait aussi volontiers et avec autant de satisfaction qu'elle aurait pu recevoir les consolations et les délices. Ces délices, Notre-Seigneur les lui faisait sans doute goûter en son âme, car autrement il serait impossible d'expliquer l'allégresse avec laquelle on la voyait supporter ses maux.

« Il arriva que dans cette ville de Valladolid, on conduisit au supplice du feu quelques grands criminels.

Ayant appris, comme je le pense, que ces hommes allaient à la mort dans des dispositions peu satisfaisantes, Béatrix en éprouva une douleur inexprimable. Tout affligée, elle recourut à Notre-Seigneur et sollicita de lui avec les plus vives instances le salut éternel de ces âmes, s'offrant, pour l'expiation de leurs fautes ou pour se rendre elle-même digne d'obtenir cette grâce — car je ne me souviens pas d'une manière précise des termes dont elle se servit, — à endurer tout le temps de sa vie autant de peines et de souffrances qu'elle pourrait en porter. Cette même nuit, la fièvre la saisit pour la première fois, et jusqu'à sa mort elle souffrit sans relâche. Quant aux criminels, ils moururent dans de bonnes dispositions, ce qui donne à penser que Dieu exauça sa prière.

« Bientôt il se forma dans ses entrailles un abcès qui lui causait de si vives douleurs que, pour les endurer avec patience, il ne fallait rien moins que la grâce dont Dieu avait enrichi son âme. Le mal étant à l'intérieur, tous les remèdes restaient sans effet. Enfin, Dieu permit que cet abcès s'ouvrit et laissât échapper les matières corrompues, en sorte que la malade éprouva quelque soulagement de ce côté.

Son désir de souffrir ne se contentait pas de peines quelconques. Un jour de fête de la sainte Croix, tandis qu'elle entendait un sermon, ce désir prit un tel accroissement, qu'elle alla ensuite, toute baignée de larmes, se jeter sur son lit. Et comme on lui demandait ce qu'elle

avait : « Priez Dieu, répondit-elle, de m'envoyer beaucoup de souffrances. Avec cela, je serai contente. »

« Elle faisait connaître à la prieure tout ce qui se passait dans son âme, et c'était pour elle une consolation. Tout le temps que dura sa maladie, elle ne fut jamais à charge à personne ; elle ne s'écartait en rien des prescriptions de l'infirmière, ne s'agit-il que de boire un peu d'eau. Désirer des souffrances quand on n'en a point, c'est chose très ordinaire chez les personnes d'oraison ; mais au milieu même des souffrances, se réjouir d'avoir à les endurer, voilà qui n'est pas le partage du grand nombre. Ses maux étaient si violents, qu'ils terminèrent promptement sa vie. Ils lui causaient des douleurs excessives ; et de plus, un abcès à la gorge la mettait hors d'état de rien avaler. Un jour qu'en présence de plusieurs sœurs, la prieure, comme on peut le croire, cherchait à la consoler et l'encourageait à porter patiemment de si grands maux, elle assura qu'elle n'était nullement triste et qu'elle ne voudrait pas changer sa situation pour celle de ses sœurs qui jouissaient d'une santé parfaite. Elle avait tellement présent ce divin Seigneur pour qui elle endurait, qu'elle usait de tous les moyens possibles pour dissimuler l'excès de ses souffrances. Aussi fallait-il que la douleur fût extrême pour qu'on l'entendit se plaindre quelque peu.

« Elle était persuadée qu'il n'y avait pas sur la terre de créature plus misérable qu'elle ; aussi la voyait-on

donner toutes les marques d'une humilité profonde. Elle éprouvait une joie toute particulière à s'entretenir des vertus des autres. Sa mortification était extrême ; elle évitait avec tant d'adresse toute espèce de délassement qu'il fallait, pour s'en apercevoir, l'observer de bien près. On aurait dit qu'elle avait cessé de vivre et de converser avec les créatures, tant elle était indifférente à tout. De quelque manière que fussent les choses, elle les acceptait avec une paix si parfaite, qu'on la voyait toujours égale à elle-même, au point qu'une sœur lui dit un jour qu'elle ressemblait à ces personnes si jalouses de leur honneur, qu'elles aimeraient mieux mourir de faim que de dévoiler leur détresse à des étrangers. De fait, ses compagnes ne pouvaient se persuader qu'elle fût insensible à certaines choses dont elle ne paraissait nullement se soucier.

« Dans son travail, quel qu'il fût, et dans ses emplois, elle se proposait une fin si haute, qu'elle ne laissait rien perdre des mérites qui y sont attachés. Elle disait aux religieuses : *L'acte le plus insignifiant, s'il est accompli pour l'amour de Dieu, est d'une valeur inestimable. Nous ne devrions pas, mes sœurs, faire un mouvement des yeux, si ce n'est dans cette vue et afin de plaire à Dieu.* Jamais elle ne se mêlait de ce dont elle n'était point chargée : de cette façon elle ne voyait pas les fautes des autres, mais seulement les siennes. Elle éprouvait tant de chagrin à entendre dire d'elle le

moindre bien, qu'elle avait soin de n'en pas dire des autres en leur présence, de crainte de les contrister.

« Jamais on ne la voyait prendre de satisfaction en rien de créé ; elle se privait même d'aller au jardin. C'eût été, disait-elle, une indécatesse que de chercher quelque adoucissement aux souffrances que Notre-Seigneur lui envoyait. Dans ce même esprit, elle ne demandait jamais rien, mais se contentait de ce qui lui était donné. Elle disait encore qu'une satisfaction prise hors de Dieu lui serait une croix. Enfin, je me suis informée moi-même auprès des religieuses du monastère, et je n'en ai pas trouvé une seule qui eût rien remarqué en cette âme qui ne dénotât une haute perfection.

« Le moment où Notre-Seigneur avait résolu de la retirer de cette vie étant arrivé, ses douleurs devinrent plus vives et ses maux se compliquèrent. Parfois, les religieuses allaient la visiter dans le seul but de s'exciter à bénir Notre-Seigneur, en voyant avec quel contentement elle supportait tout. Le chapelain, qui entend les confessions dans ce monastère et qui est grand serviteur de Dieu, avait un désir tout particulier d'assister à sa mort : connaissant sa conscience, il la regardait comme une sainte. Notre-Seigneur voulut bien exaucer ses vœux. Elle avait déjà reçu l'Extrême-Onction et gardait encore toute sa connaissance, quand on le fit entrer pour la réconcilier, si le besoin s'en faisait sentir durant cette dernière nuit, ou du moins pour l'assister à la mort. Un

peu avant neuf heures, un quart d'heure environ avant qu'elle expirât, toutes les sœurs étant auprès d'elle avec le chapelain, ses douleurs cessèrent entièrement. Avec l'expression d'une paix profonde, elle leva les yeux vers le ciel. Une allégresse si intime vint se peindre sur ses traits, que son visage en parut comme resplendissant. Elle semblait considérer un objet qui lui causait un bonheur extraordinaire, car on la vit sourire par deux fois. Toutes les religieuses présentes, et le prêtre lui-même, éprouvèrent une joie et une allégresse spirituelle si vive, qu'ils ne peuvent en dire autre chose, sinon qu'ils se croyaient en paradis. Ce fut au milieu de ce bonheur et les yeux fixés au ciel, qu'elle expira. Ses traits se revêtirent d'une beauté angélique. Selon les données de notre foi et d'après la vie sainte qu'elle a menée, nous pouvons croire qu'en retour des grands désirs qu'elle a eus de souffrir pour Dieu, elle a été introduite par lui dans le repos.

« Le chapelain l'affirme et il l'a dit à bien des personnes, au moment où l'on descendit le corps dans la sépulture, il sentit un parfum très pénétrant et très suave qui s'en exhalait. D'autre part, la sacristine assure qu'elle n'a pas trouvé la moindre diminution à la cire qui brûla lors du service et de l'enterrement. Tout cela est très croyable de la miséricorde de Dieu. Comme je m'entretenais de ces particularités avec un père de la Compagnie de Jésus, que Béatrix avait eu pendant bien

des années comme confesseur et directeur, il me dit qu'il ne voyait là rien d'extraordinaire et qu'il ne s'en étonnait point, sachant combien le Seigneur se communiquait à cette âme. Plaise à sa Majesté, mes filles, que nous profitions des exemples d'une si excellente compagne et de beaucoup d'autres que Notre-Seigneur nous a associées dans ces monastères ! J'en dirai peut-être encore quelque chose, afin que celles dont la ferveur est faible s'efforcent de les imiter, et que toutes ensemble nous bénissions le Seigneur, qui fait ainsi éclater sa magnificence en de faibles femmes. »

Selon toute probabilité, la mort de Béatrix de l'Incarnation arriva le 5 Mai 1574.

(Registre conventuel du monastère de Valladolid — P. Antoine de Saint-Joseph ; t. III, Annot. de la Lettre LIX.)

STÉPHANIE DES APOTRES

(GALLO)

du voile blanc

1549 — 1617

Celui qui ne vit plus de la vie des sens, applique librement toute sa force et toutes les puissances de son âme à la divine contemplation.

S. Jean de la Croix.

Stéphanie des Apôtres a été louée par sainte Thérèse, qui pensa un moment à raconter l'histoire de sa vocation. « Par les grandes grâces dont Dieu a favorisé cette humble enfant de la campagne, a-t-elle écrit, il l'a élevée si haut qu'elle mérite, pour la gloire de sa Majesté, qu'on fasse d'elle une mention spéciale.⁽¹⁾ »

Elle naquit en 1549. Ses parents, Ferdinand Gallo et Marie Sanchez, étaient d'honnêtes cultivateurs de Pedraza de Campos. Dès sa plus tendre enfance, on remarquait en elle des dons surnaturels surprenants et une précoce sainteté. Elle n'avait que quatre ans, lorsque Notre-Seigneur daigna lui apparaître, l'enflammant de son amour et du désir de la pénitence. Quand la nuit était tombée, elle se retirait à l'écart, dans un angle de

(1) Fondations, ch. XI.

l'écurie et là, saisissant les rênes des chevaux qu'elle trouvait à sa portée, elle se flagellait sans pitié, au point que les larmes lui jaillissaient des yeux.

Elle avait treize ans, quand un avertissement étrange vint lui dévoiler le néant de tout ce qui charme nos regards ici-bas. Se trouvant avec ses compagnes à des danses fort usitées en son pays, un spectacle aussi lugubre qu'inattendu frappe soudain ses regards : les personnes qui prennent part à ce divertissement lui apparaissent comme mortes, et en même temps elle contemple son Sauveur attaché à la croix, tout ruisselant de sang. Dès lors, elle est inébranlablement résolue à ne se laisser captiver par rien de ce qui passe, et à garder son cœur pour son unique Bien-Aimé.

Cependant les grâces naturelles dont elle était douée lui suscitèrent plus d'un combat. Ses parents la pressaient de consentir à une alliance très honorable, vivement sollicitée. Pour se soustraire à leurs instances et demeurer fidèle à l'Époux qu'elle avait choisi, elle fit vœu de virginité perpétuelle et s'affermir dans la résolution inébranlable de la garder sans défaillance. En même temps elle s'appliqua plus encore à l'oraison, sachant bien, comme parle saint Bonaventure, « qu'une application fervente aux choses éternelles purifie l'âme en la séparant des choses temporelles, qu'elle l'embellit et la rend éclatante de beauté en l'élevant vers les biens célestes. »

Un jour, une voix mystérieuse lui fit entendre cet ordre : *Rends-toi à Valladolid.* — *Et pourquoi irais-je ?* répondit-elle, *puisque je n'y connais personne.* La voix reprit : *Demande les pères de la Compagnie, et fais ce qu'ils te diront.* La jeune fille partit avec la permission de ses parents et sous prétexte de prendre part à la *feria*. Elle se présenta au père Jérôme Ripalda, qui la prit sous sa direction et la fit entrer au service de doña Marie de Acuña, mère de Casilde de Padilla. Dans cette demeure, asile des plus belles vertus, Stéphanie grandit encore dans la piété. On parla d'elle aux Carmélites de Valladolid qui, enchantées de ses dispositions, la reçurent en Avril 1572, en qualité de sœur converse. Stéphanie apportait, pour toute dot, une pauvre image de Jésus en croix, qui se voit encore dans le chœur du Carmel de Valladolid ; mais le fonds de vertus dont elle devait enrichir le monastère était inappréciable. Ce fut don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila et frère de la fondatrice, qui, le 2 Juillet 1572, donna l'habit du Carmel à l'humble converse.

Le 6 Août de l'année suivante, Stéphanie des Apôtres faisait sa profession. Aussitôt après l'émission de ses vœux, comme elle s'avançait pour recevoir l'adorable Eucharistie, Jésus-Christ lui apparut de nouveau, tout resplendissant de gloire. A partir de ce jour, ce divin Sauveur se fit de plus en plus son Maître ; il lui indiqua une voie de pénitence rigoureuse, lui ordonnant d'y

marcher et l'encourageant en même temps par ces paroles : *C'est moi qui donne la vie à l'âme et les forces au corps*. Docile à la voix divine et soutenue par l'obéissance à ses supérieurs, Stéphanie ne vécut plus que de pain et d'eau, ne mangeant que trois ou quatre bouchées par jour, et passant souvent deux au trois jours sans prendre la moindre nourriture. Dans sa vieillesse, elle ajouta quelques herbes au pain qu'elle prenait.

Tantôt Notre-Seigneur se montrait à elle pour lui témoigner combien il agréait sa mortification, tantôt il l'animait par des paroles pleines d'amour. Un dimanche des Rameaux, comme, à l'exemple de sa Mère sainte Thérèse, elle cherchait à le dédommager de l'indifférence des Juifs et s'efforçait de lui préparer spirituellement un repas dans son âme, il lui fit entendre ces paroles : *Le repas que je désire, c'est que tu me tiennes compagnie, que tu souffres et que tu t'immoles jusqu'à la mort*.

Fidèle aux enseignements de son Maître, Stéphanie était ingénieuse à se crucifier sans cesse. Ses disciplines étaient d'une incroyable rigueur. Il n'y avait pas une partie de son corps qui ne fût chargée de cilices, de chaînes, de cercles de fer, et autres instruments de souffrance. La plus grande partie de ses nuits était consacrée à la prière. Quand elle prenait un peu de repos, c'était dans une cellule si étroite et si basse qu'on l'eût prise pour un tombeau. L'humilité, l'obéissance, le silence brillaient en cette âme héroïque du plus vif éclat. Elle excellait de

même dans la charité envers ses sœurs, les servant avec autant de respect et d'amour que si elle avait vu en chacune la personne du Sauveur. Dieu daigna l'en récompenser un jour par un miracle. Au moment où Stéphanie préparait à la cuisine le repas de la Communauté, la marmite se renverse : *Père céleste ! s'écrie-t-elle avec angoisse, vos épouses n'auront pas de quoi dîner !* Et à l'instant tout est remis en place. Les malades étaient de sa part l'objet d'une spéciale tendresse, et le divin Maître l'avertissait lui-même du besoin qu'elles avaient de son assistance, lui indiquant ce qui était propre à les soulager. Mais surtout le zèle des âmes dévorait son cœur. Jour et nuit elle se consumait pour leur salut, réalisant ainsi la signification de son nom de Stéphanie *des Apôtres*.

Le Seigneur honora l'humble sœur du don des miracles et de celui de prophétie, en y joignant des visions admirables. Un jour, entre autres, elle se vit au ciel, environnée d'un soleil éblouissant, à la splendeur duquel toutes ses souffrances passées lui semblaient des fleurs. Durant un séjour qu'elle fit au monastère de Medina de Rioseco, l'année 1603, elle connut par une lumière surnaturelle que la fondation du Carmel en France était voulue de Dieu, et elle fit d'instantes démarches auprès du Général de l'Ordre pour qu'il favorisât cette entreprise.

Philippe II estimait la pieuse converse. Etant entré

dans le couvent, il la remercia des prières qu' elle offrait à Dieu pour son royaume et s' offrit à lui accorder quelques faveurs. Stéphanie exprima le désir de voir élever auprès de la cuisine un petit ermitage où elle pût se retirer pour la prière. Le monarque accueillit volontiers cette humble demande et fit construire l' ermitage qu' elle souhaitait. Cet oratoire, de dimensions exigües, témoin des ardentcs effusions de cette âme sainte avec son Dieu, existe encore aujourd' hui ; il est dédié à Notre-Dame du Mont-Carmel.

Les dernières années de la sœur Stéphanie des Apôtres furent marquées de vives souffrances, qui ne l' empêchèrent pas de se livrer au travail avec l' infatigable ardeur qui l' avait signalée durant sa vie entière. Enfin, l' heure de la récompense ayant sonné pour elle, Stéphanie quitta la terre d' exil en 1617, âgée de soixante-sept ans. Durant quarante-cinq années, l' athlète de la pénitence avait marché d' un pas ferme dans le chemin du Calvaire.

Son corps garda toute sa souplesse et sa flexibilité ; il était si beau qu' on l' eût dit d' albâtre. Les Carmélites de Valladolid envoyèrent à Philippe III une chaîne de fer qu' elle avait portée au cou pendant plus de quarante ans, et le roi la reçut avec une vénération profonde. Les obsèques furent glorieuses : le peuple et les grands exaltaient à l' envi l' humble fille des champs, en qui Dieu s' était plu à faire éclater avec tant de magnificence les

dons de sa libéralité.

(Registre conventuel du monastère de Valladolid—Relation sur la Vie et les Vertus des premières religieuses — *Reforma de los Descalzos*, t. IV, lib. XIV, cap. XXXI-XXXIV—Dép. de Stéphanie des Apôtres, Inform. de Valladolid.)

CATHERINE DE L'ASSOMPTION

ET

CASILDE DE SAINT-ANGE

(MUNCHARAZ Y TOLOSA)

1560 (?) — 1616 1562 (?) — 1632

La génération des justes sera
bénie.

Ps. CXI, 2.

Catherine et Casilde étaient les deux filles aînées de Sébastien Muncharaz, riche marchand de Burgos, et de Catherine de Tolosa, l'admirable veuve qui contribua si efficacement à la fondation du Carmel en cette ville. Nous avons déjà dit un mot de cette famille d'élite: nous aurons à y revenir. Disons seulement ici que Sébastien Muncharaz, se voyant près de mourir à la fleur de l'âge, avait envisagé d'un œil ferme le passage du temps à l'éternité et recommandé ses huit enfants à Celui dont l'amour surpasse la sollicitude de tous les pères. On raconte que pendant sa prière la très sainte Vierge lui apparut pleine de clémence, revêtue de l'habit du Carmel, et que, les bras étendus, elle lui montra tous ses enfants abrités sous les plis de son blanc manteau, disant: *Je les protégerai. Tous seront à moi.* Vision

prophétique, qui devait avoir sa pleine réalisation.

Les deux jeunes filles étaient de ces âmes sur lesquelles semblent descendues toutes les bénédictions que Dieu réserve aux enfants des saints. La famille avait été pour elles un sanctuaire où elles avaient vu fleurir toutes les vertus chrétiennes dans leur plus haute expression : elles entrèrent ensemble au monastère de Valladolid, l'année 1578, déjà toutes formées à la vie parfaite. « Elles ont fait honneur, atteste sainte Thérèse, à l'éducation d'une telle mère : on les prendrait pour des anges. ⁽¹⁾ »

La solitude, le silence, l'obéissance du Carmel firent les délices de Catherine de l'Assomption. Elle se lia par les saints vœux le 22 Août 1579. Bientôt elle allait devenir pour les autres un guide et un modèle. Sainte Thérèse, peu avant de mourir, la conduisit à la fondation du Burgos où, dans la suite, Catherine remplit plusieurs années la charge de prieure. La fondation de Medina de Rioseco s'offrit en 1602, et les Supérieurs ne crurent pouvoir la remettre en de meilleures mains. A cinq reprises différentes, les Carmélites de Medina de Rioseco la placèrent à leur tête. A la générosité et à l'élévation de caractère, elle joignait une rare bonté. Sa sollicitude pour ses filles était extrême ; éclairée d'une lumière d'en-haut, elle semblait pénétrer leurs plus secrètes pensées. Toute charité à l'égard des autres, pour elle-même,

(1) Fondations, ch. XXXI.

elle portait si loin la mortification et l'austérité, que ses Supérieurs durent plus d'une fois mettre des bornes à ses impitoyables rigueurs.

Catherine de l'Assomption avait été forte dans les combats de la vie; elle accueillit la mort sans crainte, elle lui sourit même avec une sereine confiance. C'était la réalisation de cette parole de sa sainte Mère: « Vivre de manière à ne craindre ni la mort ni les événements de ce monde, goûter cette allégresse continuelle qui est votre partage à chacune, posséder cette prospérité, la plus grande de toutes, qui consiste à ne point redouter l'indigence, à la désirer au contraire: voilà qui s'appelle vivre. Car, enfin, y a-t-il rien de comparable à cette paix intérieure et extérieure dont nous jouissons toujours? Et il ne tient qu'à vous d'y vivre et d'y mourir, comme par le fait vous y voyez expirer celles qui meurent parmi nous. ⁽¹⁾ »

Comme l'on demandait à la malade si, au moment de paraître devant Dieu, elle ne se sentait pas effrayée de ses longues années de supériorité, elle répondit qu'elle était sans inquiétude, parce que dans les charges, elle n'avait eu d'autre vue que celle de porter la croix et de se soumettre aux ordres de l'obéissance. Ce fut le 20 Septembre 1616 que son âme brisa ses liens. A l'heure même elle se fit voir, à Valladolid, à sa sœur Casilde de

(1) Fondations, ch. XXVII.

Saint-Ange. Celle-ci, à en juger par la gloire qui l'environnait, resta persuadée que Catherine allait au ciel sans passer par les flammes du purgatoire.

Casilde se lia en même temps que sa sœur par la profession religieuse. Cœur ardent, aimable et sympathique, elle attirait à elle par le charme des plus attirantes vertus. Entre tous les membres de cette famille privilégiée, elle éclata par les dons célestes. Sainte Thérèse, qui l'avait chérie et estimée pendant sa vie, la favorisa tout spécialement après sa mort. A peine avait-elle expiré au monastère d'Albe, qu'elle lui fit connaître son heureux départ pour la Patrie. Casilde croyait la sainte Mère encore pleine de vie, quand elle la contempla dans le ciel, couronnée d'une gloire égale à celle de saint François d'Assise. Plusieurs autres fois, Thérèse lui apparut glorieuse. Quand on fit à Valladolid les informations juridiques pour la Béatification, Casilde de Saint-Ange sentait une très grande répugnance à manifester ces effets surnaturels. La Sainte, dit-on, se fit voir à elle, le visage sévère, et lui adressa ces paroles : *Tu es la seule à sentir cette répugnance. Voudrais-tu, par hasard, me priver de la gloire qui me revient ?* Un autre jour, tandis que Casilde lisait en latin, sans les comprendre, des leçons de l'Office divin, tirées du Livre de l'Ecclésiastique, la Sainte lui expliqua le sens de cette parole : *Sicut qui thesaurizat, ita qui honorificat matrem*

suam.⁽¹⁾ L'humble religieuse, désormais vaincue, déclara juridiquement, pour l'honneur de sa sainte Mère, les faveurs dont elle avait été gratifiée.

Casilde de Saint-Ange remplit avec bénédiction au Carmel de Valladolid la charge de prieure. Elle l'exerçait en 1603, quand se traitait activement la fondation du Carmel en France. De son couvent de Valladolid, elle correspondait à ce sujet avec M. de Brétigny, lui témoignait sa joie des progrès de l'entreprise, et lui envoyait pour les futurs couvents les livres d'observance, sans oublier des reliques de la sainte Mère. Lorsque les envoyés français arrivèrent à Valladolid, elle les reçut avec une affabilité qui lui gagnèrent leurs cœurs. De son côté, « les esprits français lui agréaient fort. » Elle apprit aux dames, venues pour emmener des fondatrices, mille détails concernant la Réforme du Carmel ; elle les pria même un jour de dîner au couvent, et voulut que ses religieuses vinssent, avec leurs quenouilles, passer l'heure de la récréation au parloir, en la société des françaises. Ce n'étaient, de la part de ces saintes âmes, que louanges enflammées, données à Dieu et à la sainte mère Thérèse.

La mère Casilde fit tous ses efforts pour être mise au nombre des religieuses destinées à cette œuvre. Mais son frère, le père Sébastien de Jésus, Provincial de

(1) Celui qui honore sa mère est comme celui qui amasse un trésor (III, 3.)

la Vieille-Castille, interposa son influence auprès du Révérend Père Général pour empêcher le départ de sa sœur. Celle-ci, obligée de renoncer à ses fervents désirs, resta toute dévouée de cœur à la fondation de France. Cette fondation était accomplie, qu'elle conservait encore le désir de venir en notre pays et l'exprimait dans d'affectueuses lettres à l'une des premières Carmélites françaises, la mère Louise de Jésus, celle-là même qui, sous le nom de Madame Jourdain, avait fait en 1603 le voyage d'Espagne. Parfois même, la mère Casilde envoyait à ses sœurs de France les couplets, qu'à l'imitation de sainte Thérèse, elle composait pour les fêtes de Noël. Elle mourut le 2 Octobre 1632, célèbre par la sainteté et par l'éclat des miracles.

(Registre conventuel du monastère de Valladolid — Relation sur la Vie et les Vertus des premières religieuses — *Reforma de los Descalzos*, t. I. lib. II, cap. XVIII, t. IV, lib. XIV, cap. XXI — Dép. de Casilde de Saint-Ange (Inform. de Valladolid) — Lettre de la même religieuse à M. de Brétigny, du 17 Avril 1603, citée par les *Chroniques mss.* du Carmel de France — *Le voyage d'Espagne*, par Madame Jourdain.)

MADELEINE DE JÉSUS

(SALAZAR Y VELASCO)

(?) — 1614

Bienheureux celui qui ne s'empresse pas de se justifier, mais qui accepte humblement d'être blâmé et couvert de honte, même lorsqu'il n'a commis aucun mal.

S. François d'Assise.

Madeleine était d'Orduña, en Biscaye. Ses parents, riches et nobles, s'appelaient don Juan de Salazar et doña Marie de Orvieto. Quand la mort les lui enleva, elle avait vingt-deux ans, et, fille unique, se trouvait en possession d'une fortune considérable. Ses proches s'occupaient de lui trouver un parti digne d'elle. Mais Madeleine de Salazar, au milieu des hommages qui l'entouraient, rêvait une félicité plus haute. Entraînée par un attrait supérieur, son esprit sérieux et fort était déjà passé sous le puissant domaine de Dieu. Elle déclara fermement qu'elle n'aurait point d'autre Epoux que Jésus-Christ. Apprenant que sainte Thérèse se trouvait à Valladolid, elle se rendit auprès d'elle. A peine la sainte Mère l'eut-elle entretenue, qu'elle connut le prix du trésor que Dieu lui envoyait. Sans plus de retard, elle

lui déclara son admission. Une religieuse, surprise d'une si prompte réponse et frappée d'autre part de l'air grave et majestueux de la postulante, dit à la Sainte : *D'ordinaire, ma Mère, Votre Révérence examine à loisir les vocations. Comment se fait-il qu'elle admette si facilement une personne qui paraît plus disposée à commander qu'à obéir ? — C'est, répondit Thérèse, qu'elle sera une sainte.*

La novice fit profession le 5 Mars 1581, alors que sainte Thérèse était à la fondation de Palencia. En Janvier de l'année suivante, elle avait la joie de l'accueillir avec toutes ses sœurs, lorsque la Sainte passa par Valladolid, se rendant à Burgos. Cette joie, il est vrai, fut courte et mêlée de tristesse. La sainte Mère était malade et ne put s'arrêter que bien peu au milieu de ses filles. En Juillet de la même année, elle les revoyait, mais c'était pour la dernière fois. Deux mois seulement la séparaient du jour où elle devait échanger les douleurs d'ici-bas pour les félicités d'en-haut. Nul doute qu'à cette heure solennelle son regard ne se soit arrêté avec complaisance sur la jeune professe dont elle avait senti et annoncé la future sainteté.

Madeleine de Jésus excella rapidement dans l'oraison, le silence, l'humilité. Choisie en 1598 pour être la première prieure du couvent de Calahorra, elle soutint cette fondation naissante par sa sagesse et ses exemples, et plus encore, peut-être, par son oraison fervente et

continuelle. Mais Dieu voulait la sanctifier par la croix. Il permit qu'elle fût faussement accusée et que le Provincial, mal renseigné, la déposât de son office, en la chargeant de plusieurs pénitences. Madeleine, instruite à l'école de l'oraison, imita son Sauveur dans son silence et sa patience. On raconte qu'un soir, sous le coup de l'humiliation et du mépris, elle descendait un escalier pour se rendre à l'oraison, lorsqu'elle vit Jésus qui montait les degrés, chargé de sa croix, accablé de lassitude et de douleur. Se jetant à ses pieds, elle s'écria : *Mon Maître ! Qu'est-ce que cela ? ... Où allez-vous à pareille heure, inondé de sueur et chargé de cette croix ? ...* — *Ma fille,* répondit le Sauveur, *je viens pour que tu m'aides à la porter, car elle est bien pesante ! ...* Madeleine voulut saisir le fardeau de son Maître, mais déjà la vision avait disparu.

Quand le Seigneur eut reçu de son Epouse les preuves d'amour et de fidélité qu'il désirait, la vérité se fit jour, et celle qui avait remis sa cause dans la seule main du souverain Juge, retrouva l'estime et la confiance de tous.

Ce fut en son couvent de Valladolid que Madeleine de Jésus mourut en renom de sainteté, le 1^{er} Novembre 1614. Au moment où le corps de la défunte fut porté au chœur, une religieuse vit l'image du Sauveur crucifié tendre les bras pour recevoir la généreuse Epouse qui avait suivi le Maître du monde dans son abaissement,

son silence et son amour.

(Registre conventuel du monastère de Valladolid — Relation sur la Vie et les Vertus des premières religieuses — *Reforma de los Descalzos*, t. III, lib. X, cap. V.)

ISABELLE DE LA MÈRE DE DIEU

(CABEZA)

1557 — 1629

Celui-là est vraiment vainqueur de toutes les choses d'ici-bas, qui n'est plus ému ni d'aucune joie quand il les possède, ni d'aucune tristesse quand il en est privé.

S. Jean de la Croix.

Les voies de Dieu sont profondes, et « qui peut comprendre les mille endroits par lesquels il fait son entrée dans les cœurs ? ⁽¹⁾ » L'histoire d'Isabelle Cabeza en est un frappant exemple.

Elle naquit à Valderas, au diocèse de Léon, l'année 1557, de François Cabeza et de doña Marie de Mayorga y Castillo, et montra bientôt que la libéralité divine l'avait douée de tous les avantages de la nature et de la grâce. Jeune enfant, elle manifestait une forte inclination pour la vie religieuse. Avec les années cependant, cette grande ferveur se ralentit, et, par complaisance pour sa mère devenue veuve, Isabelle consentit à épouser un gentilhomme, nommé Michel Daza. Dieu bénit cette union par la naissance de deux filles. Mais bientôt une

(1) Eccli., I, 7.

grâce victorieuse touchait la jeune femme et son époux, et tous deux n'aspiraient plus qu'à renoncer au bonheur humain que Dieu leur avait départi, pour le servir plus parfaitement dans l'état religieux.

Isabelle eut les plus grands obstacles à surmonter pour réaliser son dessein. Mais elle sut les fouler aux pieds et, sacrifiant héroïquement à Dieu toutes les revendications de l'amour maternel, se sépara de ses deux filles qu'elle confia à leur aïeule. Elle écrivit ensuite à sainte Thérèse, la suppliant de l'admettre dans sa Réforme. A peine la Sainte eut-elle pris connaissance de la missive, qu'elle se sentit en présence d'une de ces vocations exceptionnelles, qui apparaissent de prime abord marquées du sceau divin, et elle ne tarda pas à faire recevoir la postulante au couvent de Valladolid. Isabelle y prit l'habit le 25 Mars 1582, tandis que la sainte Mère était à la fondation de Burgos. C'était en qualité de sœur converse qu'elle avait sollicité son admission; mais les religieuses, tout en admirant son humilité, n'avaient pas voulu se priver de ses talents, et l'avaient reçue comme religieuse de chœur. Elle ne comptait encore que vingt-quatre ans.

Quelques mois plus tard, sainte Thérèse revenait pour la dernière fois au couvent de Valladolid. Charmée de la novice, qu'elle n'avait pas vue encore, elle lui dit : *Je suis très contente de vous voir revêtue du saint habit, mais sachez que je vous veux pour Avila.*

Isabelle répondit : *Notre Mère, je suis persuadée que le bon plaisir de Notre-Seigneur est que je reste à Valladolid.* Et la Sainte, souriant doucement : *A quoi reconnaissez-vous cette volonté de Dieu ? — Au grand contentement que j'éprouve et à l'unanimité des mères à me donner leurs suffrages.* — *Ah ! sœur Isabelle,* repartit la Sainte, *que vous savez bien faire de votre volonté la volonté divine ! Néanmoins, puisque vous êtes si contente, restez ici avec la bénédiction de Dieu. Mais vous en sortirez un jour, pour rencontrer des peines plus grandes que vous ne pensez.*

Le noviciat d'Isabelle de la Mère de Dieu fut extraordinairement fervent. « Notre amour pour Dieu apparait d'autant plus manifeste, a dit saint Thomas, que nous lui sacrifions des choses plus aimées. » Comment la nouvelle religieuse n'eût-elle pas fait l'admiration de ses compagnes ? Son détachement de ses filles était frappant. Obligée de les entretenir de temps à autre au parloir, elle se refusait la consolation de porter sur elles ses regards ; l'engageait-on à les considérer un instant par la grille du chœur, lorsqu'on avait pris soin de les faire agenouiller dans le sanctuaire, on ne pouvait l'y décider.

Au-dedans de la Communauté, il n'était pas une religieuse plus obéissante, plus humble, plus silencieuse, plus amie de la retraite et de l'oraison. On eût dit qu'elle gardait avec un soin doublement jaloux un trésor que

Dieu lui avait accordé en dehors de toute prévision humaine et des voies ordinaires de sa providence.

La sœur Isabelle fit sa profession le 22 Avril 1583. En 1586, elle accompagna la mère Marie-Baptiste, sa prieure, dans un séjour que celle-ci fit au couvent de Tolède. Rentrée à Valladolid, elle en sortit de nouveau en 1596, afin de remplir elle-même à Soria les fonctions de prieure. En 1600, elle accomplissait, à la demande de l'évêque de Tarazona, Diego de Yepès, le confesseur et l'historien de sainte Thérèse, la fondation d'un monastère qu'il désirait posséder dans sa ville épiscopale. Trois ans plus tard, elle devenait fondatrice et première prieure du couvent de Calatayud.

Isabelle de la Mère de Dieu rencontra dans ces fondations les travaux et les souffrances que sainte Thérèse lui avait annoncés. Partout elle était la première au labeur, la dernière au repos. On la voyait se lever deux heures avant la Communauté et se livrer, pour le soulagement des sœurs converses, au plus rude travail ; elle se rendait ensuite à l'oraison avec toutes ses sœurs. Sa prudence dans le gouvernement n'avait d'égale que son zèle pour l'observance, sa charité pour les sœurs malades ou affligées.

Les infirmités continuelles dont Dieu l'éprouva vers la fin de sa vie, servirent encore son attrait pour l'oraison. Ses nuits sans sommeil n'étaient qu'une prière ininterrompue. On assure qu'une de ses filles l'aperçut

un jour environnée de splendeur et couronnée d'un riche diadème ; qu'une autre vit à son chevet le Sauveur des hommes, qui l'assistait et la consolait.

Ce fut dans les sentiments d'une vive allégresse qu'après avoir offert à Dieu avec une constante ferveur de si multiples holocaustes, cette âme généreuse alla recevoir du souverain Juge la récompense des Epouses fidèles (22 Juin 1629). Isabelle de la Mère de Dieu était âgée de soixante-douze ans. Plusieurs religieuses eurent connaissance de la gloire dont elle jouissait dans le ciel.

(Registre conventuel du monastère de Valladolid — *Reforma de los Descalzos, t. IV, lib. XVIII cap. VII.*)

MONASTÈRE
DE
SAINT-JOSEPH DE TOLÈDE

C'est avec grande ferveur qu'on
s'exerçait en ce monastère à la
mortification et à l'obéissance.

Sainte Thérèse, Fond., ch. XVI.

BÉATRIX DE SAINT-MICHEL

(DE ANDRADA)

1549 — 1626

Réjouissez-vous avec Jérusalem et tressaillez de joie, vous qui la chérissez... car voici ce que dit le Seigneur : Je vais faire couler sur elle comme un fleuve de paix.

Is. LXVI, 10, 12.

La bonne odeur des nouveaux monastères se répandant de toutes parts, sainte Thérèse, encore occupée à la fondation de Valladolid, se vit instamment priée de se rendre à Tolède pour fonder en cette grande ville. Il y allait de la gloire de Dieu : la Sainte ne pouvait hésiter. Elle prit avec elle deux religieuses de Saint-Joseph d'Avila et se rendit à Tolède. « J'arrivai, raconte-t-elle, la veille de l'Annonciation (1569). Je me rendis à la demeure de doña Louise, fondatrice de Malagon, chez laquelle j'avais déjà séjourné plusieurs fois... Elle nous donna sur-le-champ, comme elle le fait toujours, un appartement où nous étions aussi retirées que dans un monastère. Je me mis aussitôt à traiter de nos affaires. ⁽¹⁾ »

(1) Fondations, ch. XV.

Les plus grandes difficultés surgirent aussitôt. La moindre n'était pas celle que suscitait l'administrateur du diocèse en refusant son autorisation. Rien, semblait-il, ne pouvait vaincre sa résistance. Thérèse triompha cependant par le double ascendant du courage et de la sainteté.

« Je me rendis, écrit-elle, dans une église voisine de sa demeure et je l'envoyai supplier de vouloir bien m'accorder un entretien... Quand je fus en sa présence, je lui dis qu'il était bien surprenant que tandis que des femmes cherchaient à vivre d'une manière très austère et très parfaite, dans une rigoureuse clôture, il se trouvât des hommes qui, ne se soumettant à rien de semblable et jouissant des aises de la vie, s'efforçaient d'entraîner des œuvres si agréables à Dieu. Je lui dis ces choses et bien d'autres encore, avec une hardiesse que le Seigneur m'inspirait. La grâce toucha tellement son cœur, qu'avant de me retirer, je reçus l'autorisation. ⁽¹⁾ »

Restait à trouver une maison. Il semblait qu'il n'y en eût point à louer dans Tolède. Mais voici que Dieu envoie à Thérèse un pauvre étudiant, dénué d'influence autant que de ressources. « Après lui avoir recommandé le plus grand secret, dit-elle encore, je lui exposai notre situation, le priant de nous chercher une maison... Il jugea la chose très facile, et me promit de faire des

(1) Fondations, ch. XV.

recherches.» Le lendemain il abordait la Fondatrice, « disant qu'il avait trouvé une maison, et qu'il en apportait les clefs.» Il n'y avait plus qu'à s'y installer et à y transporter ses meubles.

« Ce fut bientôt fait, continue la Sainte, parce que nous n'avions que deux paillasses et une couverture.⁽¹⁾ » Le lendemain la possession était prise et le monastère fondé (14 Mai 1569).

« Nous passâmes quelque temps sans autre literie que les paillasses et l'unique couverture dont j'ai parlé. Les premiers jours nous n'avions pas même une brindille de bois pour griller une sardine. Le Seigneur inspira lui-même à je ne sais qui de déposer dans la chapelle un petit fagot, qui nous rendit grand service. Le temps était froid ; nous en souffrions un peu durant les nuits. Nous tâchions de nous réchauffer avec la dite couverture et nos manteaux de bure, qui nous rendent souvent bien des services. On aura peine à croire qu'au sortir de chez cette dame qui m'aimait tant, nous soyons entrées là en pareille pauvreté. Je n'en vois pas d'autre raison, sinon que Dieu voulait nous faire expérimenter les avantages de cette vertu.⁽²⁾ »

De fait, au milieu de ce dénuement, les âmes débordaient d'allégresse et s'élevaient à Dieu avec une merveilleuse facilité. Bientôt des aspirantes pleines de

(1) Fondations, ch. XV. (2) Ibid.

ferveur sollicitèrent leur admission. Une jeune fille, entre autres, se disait spécialement attirée pas l'esprit de retraite et de silence qui faisait le caractère distinctif des monastères de la mère Thérèse. Elle s'appelait Béatrix de Andrada. La Sainte, frappée de ses dispositions, non moins que de l'angélique expression de ses traits, la reçut avec joie.

Béatrix était née à Tolède en 1549. Son père se nommait Pero Sanchez de Andrada ; sa mère, Marie de la Torre. A sept ans, elle s'était sentie si puissamment attirée de Dieu que, résolue de rompre avec tout ce qui est ici-bas, elle avait coupé elle-même ses beaux cheveux dorés, et les placant dans un coffret avec quelques petits bijoux à son usage, elle était allée les porter à sa mère, disant que tout était fini pour elle et que Dieu seul posséderait son cœur. Cette déclaration fut faite avec une fermeté et une énergie si extraordinaires, que ses parents, surpris et émerveillés, n'osèrent y contredire. Dieu commença dès lors à gratifier cette jeune enfant d'une oraison très élevée, et d'autre part le démon, furieux de voir de pareils présages de sainteté en un âge si tendre, lui livra durant cinq années une guerre à mort. Béatrix résistait à ses attaques par de rigoureuses pénitences et des oraisons de plus en plus prolongées, au point qu'elle en vint à donner neuf heures par jour à la prière. Dieu l'y favorisait du don des larmes, et cette pluie céleste développait chaque jour en son âme les vertus naissantes

que la grâce y avait fait naître. Son directeur, prêtre séculier de sainte vie, nommé Garcia de San Pedro, admirant la pureté de sa conscience, lui permit la Communion quotidienne, faveur bien rare à cette époque. Nourrie de ce pain céleste et abreuvée du vin qui fait germer les vierges, la jeune fille sentit croître en elle le désir de se donner irrévocablement à l'Époux divin. A l'âge de quatorze ans, elle obtint de son confesseur la faveur ardemment sollicitée de prononcer le vœu de chasteté perpétuelle, et ne songea plus qu'à faire choix du cloître qui devait abriter sa vie.

Le Carmel réformé était bien fait pour charmer son cœur et fixer définitivement son choix. De leur côté, les religieuses, dès qu'elles la connurent, assurèrent que cette jeune fille semblait plutôt un ange qu'une créature humaine. En attendant l'heure de dire au monde un éternel adieu, Béatrix redoubla ses pénitences et ses oraisons. Ses visites aux églises devenaient de plus en plus prolongées, mais, plus que jamais soigneuse de dérober aux regards son extraordinaire beauté, elle se couvrait de vêtements qui ne convenaient point à son âge, heureuse de donner prise aux railleries et aux sarcasmes de ceux dont elle fuyait l'admiration.

En 1570, la sainte Mère lui ouvrait les portes du Carmel. Cette âme, déjà initiée au doux mystère de la familiarité divine et rendue capable des touches les plus délicates de l'Esprit d'Amour, se plongea dans la vie de

solitude et d'oraison comme dans son élément. Il semblait qu'elle eût pris pour elle ce conseil de saint Grégoire : « Que ceux qui veulent bien vivre se fassent au-dedans d'eux-mêmes comme un lieu éloigné de tous les bruits extérieurs, pour s'y retirer avec le Seigneur et s'y entretenir avec Lui seul dans le silence, par la voix secrète de leurs désirs ; car c'est de ce lieu secret du cœur qu'il est dit dans l'Écriture : *Il se fit dans le ciel un silence comme d'une demi-heure. Apoc. VIII, I.*⁽¹⁾ »

En donnant l'habit à Béatrix, sainte Thérèse avait dit aux religieuses : *Faites grand cas de Béatrix de Saint-Michel, car ce sera une religieuse très parfaite.* La Sainte ne se trompait pas. La vie de Béatrix dans le cloître fut vraiment angélique. On ne pouvait la voir sans comprendre que son âme était un lit de repos pour le céleste Epoux.

Elle prononça ses vœux la veille de l'Assomption, 14 Août 1571. Comme ce jour-là elle entonnait le *Deus in adjutorium* à Vêpres, elle fut ravie en extase en présence de toute la Communauté. Dès lors, les opérations divines en son âme allèrent toujours croissant. Son humilité, son silence, son obéissance avaient quelque chose d'extraordinaire et de sublime, qui captivait l'attention et charmait les cœurs. Dieu, en effet, semblait environner son âme comme d'un mur de paix. On

(1) Morales, liv. XXX, ch. XXIV.

ne vit jamais en elle la moindre marque d'impatience, de trouble ou d'émotion. Regardant chacune de ses sœurs comme sa supérieure, elle obéissait à toutes avec un respect et une dévotion qui les ravissait. Enfin son détachement des choses de la terre était universel.

Sainte Thérèse, charmée de tant de vertu, choisit Béatrix de Saint-Michel pour l'une des fondatrices de Beas. En Janvier 1575, elle l'emmenait de Tolède, s'arrêtait avec elle à Malagon, à Avila, puis prenait, en sa compagnie et celle de huit autres religieuses, le chemin de Beas. Julien d'Avila et Antoine Gaytan accompagnaient la sainte Mère et ses filles.

Béatrix allait expérimenter ce qu'étaient les voyages en la société de sainte Thérèse. Les privations, les contre-temps de toutes sortes ne manquaient pas. Mais la sainte Mère avait une amabilité et une bonne grâce qui, jointe à l'ascendant de sa sainteté, semblait rendre tout facile. « Elle nous tenait une si excellente et si gracieuse conversation, atteste l'un de ses compagnons de voyage, qu'elle nous animait tous. Tantôt elle traitait avec nous de matières sérieuses, tantôt elle nous racontait des traits intéressants ; ou bien encore elle faisait des couplets, fort bons d'ailleurs, car elle s'y entendait à merveille ; cependant, pour qu'elle en composât en voyage, il fallait que quelque événement y prêtât. Enfin son oraison si haute ne l'empêchait pas d'avoir des entretiens à la fois saints, agréables et très salutaires à

l'âme et au corps. ⁽¹⁾ »

Si la Sainte faisait bon marché de ses propres incommodités, ses filles ne laissaient pas que d'en éprouver une tendre compassion. Effectivement, c'était d'ordinaire avec des maux violents et compliqués qu'elle entreprenait et poursuivait des trajets aussi longs que pénibles. Elle-même nous l'avoue. « Ce dernier inconvénient, dit-elle, était fréquent. Une fois entre autres, pendant notre première journée de voyage de Malagon à Beas, j'avais la fièvre et toutes sortes de maux réunis. Voyant ce qui nous restait encore de chemin et l'état où j'étais réduite, je me souvins de notre père Elie fuyant devant Jézabel, et je dis à Dieu : *Seigneur, comment aurai-je la force de tant souffrir ? Veuillez y prendre garde.* Ce qui est certain, c'est que sa Majesté, voyant ma faiblesse, m'enleva tout d'un coup et la fièvre et le mal. Depuis, en y réfléchissant, la pensée m'est venue que cette grâce m'avait été accordée en considération d'un prêtre, bon serviteur de Dieu, qui survint alors. Et vraiment, ce pourrait bien être cela. Toujours est-il que mes maux intérieurs et extérieurs me quittèrent en un moment. ⁽²⁾ »

Du reste, il faut bien le dire, les auberges espagnoles au XVI^e siècle fournissaient peu de réconfort aux

(1) Récit de Julien d'Avila.

(2) Fondations, ch. XXVII.

voyageurs. Réclamer à la fois « le gîte et le couvert, » c'eût été trop de prétention. On s'arrêta ce jour-là, dit une Relation du temps citée par l'historien de l'une des voyageuses — la mère Anne de Jésus, — dans une auberge où il ne se trouvait que deux œufs, destinés à la maîtresse du logis. La Sainte était fort lasse et n'avait rien mangé de tout le jour. Anne de Jésus fut si éloquente, qu'elle décida l'hôtesse à céder ses œufs à la sainte Mère et à se passer elle-même de souper.⁽¹⁾

Il est à présumer que Béatrix et ses compagnes s'en passèrent de même. Le lendemain on atteignit Manzanarès, sur la route d'Andalousie, à huit lieues de Ciudad-Real. La petite troupe descendit chez la chrétienne famille de don Michel Merino de Moralès. Thérèse et ses filles s'assirent à la table de leurs hôtes. A l'un des repas, on servit des perdrix, car le territoire de Manzanarès est productif en petit gibier. Une servante de la maison, voyant la Sainte accepter le mets qui lui était offert, s'en étonna, disant en elle-même : *Se c'était une sainte, comme on le prétend, la verrait-on manger de la perdrix ? Voyez un peu quelle pénitence ! ...* Sainte Thérèse, répondant à sa pensée, lui dit. *Ma chère, apprenez bien ceci : il y a temps pour la perdrix et temps pour la pénitence.*⁽²⁾

(1) Manrique, lib. X. cap. XI.

(2) Cfr. Francisco Jimenès Campaña.

« La dernière journée de ce même voyage, rapporte la mère Anne de Jésus, les conducteurs s'égarèrent au milieu de la Sierra-Morena, au point de ne plus savoir où ils allaient. Notre mère Thérèse de Jésus nous dit, à nous autres religieuses qui l'accompagnions au nombre de huit, de prier Dieu et notre père saint Joseph de nous guider. De fait, les charretiers assuraient que nous étions perdus et qu'ils ne voyaient plus le moyen de sortir des roches prodigieusement hautes dans lesquelles nous nous trouvions engagés. La Sainte venait de nous faire cette recommandation, quand du fond d'une caverne profonde, qu'on avait peine à distinguer du sommet des roches où nous étions, un homme qui, à la voix, paraissait un vieillard, se mit à crier avec force : *Arrêtez, arrêtez ! Vous êtes perdus ! ... Si vous allez plus loin, vous allez tomber dans des précipices !* En entendant ces cris, nous nous arrêtons. Les prêtres et les séculiers qui nous accompagnent prêtent l'oreille et demandent : *Père, que faut-il faire pour sortir du péril où nous sommes ?* » Et la voix de répondre qu'il fallait se diriger de tel côté. Aux yeux de tous, c'est un miracle que les chars aient pu passer par là. Quelques-uns, voyant cette merveille, voulurent aller à la recherche de notre charitable interlocuteur. Pendant ce temps, la Mère nous dit avec beaucoup d'attendrissement et de larmes : *Je ne sais pourquoi nous les avons laissé partir, car c'était mon père saint Joseph, et ils ne le trouveront pas.* Effectivement, ils revinrent, disant

qu' ils n' avaient rien pu découvrir de cet homme, bien qu' ils eussent atteint la caverne d' où venait la voix.

« A partir de ce moment, nous cheminâmes si vite et si allégrement, que les charretiers assuraient, parfois même en jurant, que les mules volaient au lieu de marcher et que, s' ils ne les arrêtaient, pour un peu elles nous mettraient en pièces. Cette agilité des mules fut telle, que tandis que les habitants du village d' où nous venions avaient dû dételer les chars pour faire passer les hommes et les bêtes de l' autre côté du Guadalimar, nous nous trouvâmes à l' autre bord, sans avoir eu besoin de descendre des nôtres, ni de bouger le moins du monde. Les personnes distinguées de Beas qui vinrent nous recevoir, n' en revenaient pas de l' étape que nous avions faite ce jour-là. Leur dévotion envers la Mère et son Ordre s' en accrut d' autant. ⁽¹⁾ »

Les Carmélites furent reçues avec de grandes démonstrations d' allégresse et de vénération par tous les habitants de Beas, et le couvent se trouva fondé le 24 Février 1575. A Beas, Béatrix de Saint-Michel demeura ce qu' elle avait été à Tolède. Un jour que la sainte Fondatrice parlait dans la sacristie à la mère Anne de Jésus, prieure du nouveau monastère, la jeune religieuse survint. A sa vue, la Sainte resta pendant un long espace de temps profondément absorbée. Quand elle fut reve-

(1) Déposition de la V. mère Anne de Jésus.

nue à elle, Anne de Jésus lui demanda quelle avait été la cause de cette suspension : *F'ai vu d'une manière si saisissante*, répondit Thérèse, *la gloire et la grandeur de Dieu dans l'âme de cet ange, que la mienne s'en est sentie puissamment emportée.*

La Sainte resta au couvent de Beas jusque vers le milieu de Mai ; elle prit alors la route de Séville. Béatrix de Saint-Michel ne devait plus la revoir. Mais Dieu lui réservait un insigne dédommagement. Il y avait trois ans qu'elle était à Beas, quand saint Jean de la Croix, récemment sorti de sa prison de Tolède, vint donner aux religieuses sa direction spirituelle.

« Il fut accueilli, dit son historien, par la prieure, la vénérable mère Anne de Jésus, et par ses filles avec les témoignages de la plus haute estime et de la joie la plus vive. Il consola ces servantes de Dieu et se consola lui-même pendant le peu de temps qu'il passa chez elles, avec autant de fruits pour son âme que de bénéfice pour les religieuses. ⁽¹⁾ »

Celles-ci avaient écouté avec le plus vif intérêt le récit de ses souffrances, lorsque la mère Anne de Jésus, voulant le réjouir pieusement, dit à l'une des religieuses, qui avait une fort jolie voix, de chanter l'un de ses cantiques. Le sœur venait d'en composer un sur un thème

(1) Vie de saint Jean de la Croix, par le père Jérôme de Saint-Joseph, ch. XI.

qui lui était cher. Elle commença d'une voix suave et pénétrée :

Celui qui ne connaît pas la souffrance

En la triste vallée des larmes,

Du vrai bien n'a point connaissance

Et n'a jamais goûté l'amour,

Car la souffrance est la livrée de ceux

[qui aiment.]

En vain le Saint, qui sentait venir l'extase, faisait signe à la sœur de cesser le chant. Il ne put se faire entendre, et se trouva emporté par un transport si violent, qu'il eut beau saisir la grille des deux mains, son corps fut élevé de terre. Pendant une heure, il demeura ravi, en la présence des religieuses émerveillées. Quand il eut repris ses sens, il dit à la mère Anne de Jésus et à ses filles de ne point s'étonner : Dieu, durant ses dernières épreuves, lui avait communiqué de si hautes lumières sur le prix des souffrances, que leur seul nom suffisait pour faire entrer son âme dans une oraison profonde.

On devine aisément ce que furent pour Béatrix de Saint-Michel les entretiens particuliers avec un maître aussi consommé dans la science du divin Amour, et l'impression que faisaient sur elle des enseignements tels que ceux-ci : « Servez généreusement le Seigneur, mes chères filles, servez-le en imitant ses exemples de mortification, avec une patience inaltérable, avec un

tranquille silence et un ardent désir de souffrir. Faites-vous le bourreau des satisfactions humaines ; et si par hasard il restait en vous quelque chose à détruire, qui empêche la résurrection de l'esprit, donnez-lui la mort... Les Epouses de Jésus-Christ sont ses délices et sa couronne, couronne précieuse qui ne doit pas rouler dans les sentiers battus, mais être portée entre les mains des séraphins et posée avec respect sur la tête de leur Seigneur. ⁽¹⁾ »

Béatrix devait garder longtemps la direction spirituelle de saint Jean de la Croix : grâce sans prix, à laquelle le Seigneur joignit la conduite d'une prieure d'éminente sainteté et de singulière vigueur dans le gouvernement : la vénérable mère Anne de Jésus. Ces assistances, il allait les lui continuer, tout en la retirant du monastère de Beas pour l'employer à une fondation nouvelle.

Anne de Jésus avait vu expirer depuis quelques mois les années de sa charge, et la mère Catherine de Jésus, fondatrice du monastère, remplissait les fonctions de prieure, quand le père Vicaire-Provincial d'Andalousie vint proposer aux Carmélites de Beas de faire une fondation dans la ville de Grenade. Il avait d'avance jeté les yeux sur la mère Anne de Jésus. Celle-ci, gravement malade et persuadée que le projet manquait de fonde-

(1) Aux Carmélites de Beas, Lettre du 18 Novembre 1586.

ment solide, se refusait à le réaliser. Dieu en jugeait autrement.

« En présence de l'insistance du père, raconte Anne de Jésus, je recommandai beaucoup l'affaire à Dieu, et je priai les sœurs de lui demander instamment lumière pour connaître si la chose était à faire. Notre-Seigneur nous manifesta très clairement qu'il n'y avait pour le moment aucune ressource ni assistance humaine à espérer, mais qu'il fallait en cette fondation s'appuyer totalement sur sa divine Providence, comme on l'avait fait en d'autres; qu'il l'assisterait d'une manière toute spéciale et en tirerait beaucoup de gloire. Cette vue me fut donnée après la Communion, alors que le père Visiteur était à Beas depuis trois semaines à discuter la question. En dépit de toutes les hésitations et excuses mentionnées plus haut, à l'instant même où je communiai, ma résolution fut prise. La sœur Béatrix de Saint-Michel, qui était portière, avait communié en même temps que moi. Je lui dis : *Croyez-le, Dieu veut que le couvent de Grenade s'établisse. Faites-moi venir le père Jean de la Croix, afin que je lui dise, comme à mon confesseur, ce que sa Majesté m'a fait entendre.* ⁽¹⁾ »

On était au 13 Novembre 1581. Le même jour toutes les décisions furent prises, et saint Jean de la Croix fut envoyé en Castille pour en ramener des reli-

(1) Récit de la Fondation de Grenade, par la V. Anne de Jésus.

gieuses. Elles arrivèrent le 8 Décembre et l'on n'attendait plus, pour se mettre en chemin, qu'un avertissement annonçant qu'à Grenade tout était prêt pour la réception des fondatrices. Le 13 Janvier 1582, Anne de Jésus était à l'oraison du soir, avec ses sœurs. « La fondation était bien loin de mon souvenir, dit-elle, quand j'entendis le bruit confus d'une quantité de voix menaçantes. Aussitôt il me vint à l'esprit que les démons témoignaient leur dépit parce que, sans doute, le messenger porteur d'un ordre nous appelant à Grenade, arrivait. Au moment où cette pensée s'offrit à moi, les clameurs devinrent d'une telle violence que je commençai à défaillir. ⁽¹⁾ »

On s'empessa pour porter secours à la vénérable Mère. Elle fit signe que c'était inutile et pria qu'on allât voir qui sonnait au tour. La sœur Béatrix s'y rendit en hâte. C'était précisément le messenger apportant l'ordre de partir. Aussitôt il s'éleva une si furieuse tempête de grêle, que « le monde semblait devoir s'effondrer. » Ce sont les paroles d'Anne de Jésus, qui ajoute: « Moi-même je fus saisie d'un mal si violent, qu'on m'eût dite sur le point d'expirer. ⁽²⁾ » Malgré tout, le surlendemain 15 Janvier, à trois heures du matin, les religieuses se mettaient en route au nombre de dix. Béatrix de Saint-Michel avait été choisie, ainsi que deux autres religieuses de

(1) Récit de la Fondation de Grenade par la V. Anne de Jésus. (2) Ibid.

Beas: Eléonore-Baptiste et Lucie de Saint-Joseph. « Toutes celles qui partaient ne se sentaient pas de joie, persuadées que Notre-Seigneur retirerait beaucoup de gloire de leur voyage. Il faisait beau; mais, par suite des tempêtes qui venaient d'avoir lieu, les chemins étaient si mauvais, que nos mules avaient bien de la peine à s'en tirer.⁽¹⁾ »

Saint Jean de la Croix, accompagné d'un autre religieux, conduisait la petite troupe.

« Rien de plus admirable, dit l'historien du Saint, que la sollicitude, les soins, les attentions du bienheureux Père dans ses relations avec les religieuses pendant tout le cours de ce voyage, aussi bien que les exemples et l'édification qu'il donna autour de lui à tous les gens du monde. Les Carmélites voyageaient seules dans un chariot, le Père et son religieux suivaient à cheval. Le temps était si bien partagé, et les heures si merveilleusement réglées pour les exercices religieux, qu'ils récitaient l'office divin, faisaient l'oraison mentale et observaient le silence, avec autant d'ordre et d'exactitude que s'ils avaient été parfaitement tranquilles dans l'un de leurs monastères. Lorsqu'on arrivait à une hôtellerie, le Père ordonnait toutes choses conformément à la modestie religieuse, en vue de procurer aux sœurs la solitude et la clôture, autant que cela était possible. Elles se confessaient et recevaient la sainte Communion lorsque le

(1) Récit de la Fondation de Grenade, par la V. Anne de Jésus.

voisinage d'une église permettait de le faire. Chemin faisant, il leur adressait des exhortations spirituelles et ne leur parlait jamais que de Dieu, mais avec une bonne grâce si parfaite que, tout en nourrissant leurs âmes, sa parole leur servait en même temps de pieux délassement. Aussi ces saintes religieuses, qui avaient pratiqué leurs exercices et toutes leurs observances monastiques avec une régularité inflexible, se trouvèrent à la fin du voyage aussi recueillies et aussi nourries de Dieu, que si leur voiture eût été pour elles un véritable monastère.⁽¹⁾ »

Les voyageuses atteignirent Grenade le 20 Janvier, avant le lever du jour. La maison provisoire ayant manqué, une veuve de piété, doña Anne de Peñalosa, leur avait aménagé un logis et une chapelle dans sa demeure. On prit possession en secret, parce qu'on n'avait pas encore l'autorisation de l'archevêque, fort mal disposé à l'endroit du nouvel établissement. L'autorisation néanmoins ne se fit pas attendre, mais non la bienveillance du Prélat, qui redoutait pour sa ville archiépiscopale un accroissement de Communautés, en un temps de stérilité et de famine.

Béatrix de Saint-Michel et ses sœurs expérimentèrent, pendant les sept mois que dura leur séjour dans la demeure d'Anne de Peñalosa, les charmes d'une vertu que leur mère sainte Thérèse leur avait de longue

(1) P. Jérôme de Saint-Joseph, ch. XIV.

date enseigné à chérir : la pauvreté. Si les pères Déchaussés de Grenade n'avaient envoyé aux Carmélites un peu de pain et de poisson, difficilement eussent-elles pu subsister. « En fait de couvertures pour la nuit, déclare Anne de Jésus, nous n'avions que celles emportées pour le voyage. C'était si peu de chose, que deux ou trois de nous seulement en avaient suffisamment pour dormir. Les autres allaient passer la nuit sur les nattes qui se trouvaient dans le chœur. Cet état de choses nous causait tant de joie, que, pour continuer à en jouir, nous n'avions garde de révéler notre pénurie. Au contraire, nous nous efforcions de la cacher, surtout à cette sainte dame, à laquelle nous ne voulions pas être importunes. Nous voyant très satisfaites et très joyeuses, et nous tenant d'ailleurs pour des personnes vertueuses et pénitentes, elle ne s'apercevait pas de l'insuffisance de ses dons. ⁽¹⁾ »

Sainte Thérèse, d'une extrémité de l'Espagne à l'autre, suivait d'un œil attentif les péripéties de l'établissement de ses filles à Grenade. Outre les circonstances d'ordre matériel, qu'elle appréciait avec son bon sens ordinaire et avec sévérité parfois, elle pesait les inconvénients qui pouvaient résulter de qualités naturelles d'ailleurs précieuses en elles-mêmes. Connaissant les rares talents dont le ciel avait doué la mère Anne de Jésus, elle crut bon de prémunir les religieuses contre le danger

(1) Récit de la Fondation de Grenade, par la V. Anne de Jésus.

toujours possible d'une affection plus ou moins imparfaite. Ses paroles, à cette occasion, revêtirent une vigueur qui les ont fait passer à sa postérité spirituelle comme un testament sacré :

« C'est chose grandement en dehors de l'esprit des Carmélites Déchaussées, écrivit-elle, qu'un attachement de quelque genre qu'il soit, quand même ce serait pour leur prieure. Jamais de telles religieuses n'avanceront dans les voies de l'esprit. Dieu veut ses Epouses libres et attachées à lui seul. » Puis, s'adressant à la mère Anne de Jésus elle-même : « O véritable esprit d'obéissance, tu ne vois pas plutôt une personne à la place de Dieu, que tu n'éprouves aucune répugnance à l'aimer ! Au nom de ce Dieu, je vous prie, ma Mère, de considérer que vous élevez des âmes pour être les Epouses du Crucifié ! Crucifiez-les donc, pour qu'elles n'aient pas d'attachement, et qu'elles ne descendent pas à des enfantillages. Faites réflexion que vous inaugurez notre Ordre dans un royaume nouvellement conquis, et qu'ainsi vous êtes plus strictement obligée, vous et vos filles, à vous comporter, non en femmelettes, mais comme des hommes vaillants et courageux. » Et encore : « Dieu fasse la grâce à mes Carmélites Déchaussées d'être humbles, obéissantes et soumises ; car toute la vaillance sans ces vertus est la source de bien des imperfections. ⁽¹⁾ »

(1) Lettre de Burgos, 30 Mai 1582.

Dans la même lettre, la sainte Mère marquait la peine qu'elle éprouvait en songeant à l'embarras causé par les religieuses à leurs bienfaiteurs de Grenade. Elle les pressait vivement de se procurer une maison, « quand même elle serait étroite, peu logeable et peu solidement bâtie. »

Cette maison, les Carmélites réussirent à se la procurer. Anne de Peñalosa leur y continua sa sollicitude et ses bienfaits. La Communauté y était installée depuis deux mois à peine, quand la Sainte voulut accorder à ses filles une marque éclatante de sa maternelle affection. Anne de Jésus était gravement malade et condamnée des médecins. Saint Jean de la Croix venait de profiter d'un instant de calme, entre deux crises, pour lui apporter le saint Viatique. « Quand on me l'eut administré, a déclaré Anne de Jésus elle-même, je demandai qu'on me laissât seule. Au même instant, je vis tout près de mon lit une religieuse portant le même habit que nous. La gloire qui l'entourait était si éblouissante que j'avais de la peine à distinguer ses traits ; mais en la considérant attentivement, je me disais : Je connais cette religieuse. Elle, de son côté, me souriait et s'approchait de plus en plus de moi. Cependant plus elle approchait, moins je pouvais la distinguer, parce que j'en étais empêchée par le vif éclat qui se manifestait dans toute sa personne, mais surtout au front, et d'une tempe à l'autre. En continuant à la regarder, je conçus une grande estime de

notre vocation dont j'appréciais intérieurement jusqu'aux moindres détails; je comprenais la valeur que la plus petite cérémonie renferme en soi. Une envie extrême me prenait de dire à toutes les religieuses combien peu ce serait de donner sa vie pour garder la moindre de nos observances, et la grande gloire qui nous était réservée, si nous y étions fidèles. ⁽¹⁾ »

Anne de Jésus pensait d'abord que cet avertissement merveilleux était un signe de sa mort prochaine. Tout au contraire, un mieux inespéré se produisit dans son état. Elle entra en convalescence, quand elle apprit que le Seigneur avait appelé à lui sa sainte Mère. « Aussitôt je compris, dit-elle, que c'était elle-même qui m'était apparue; mais la douleur que j'éprouvai fut si grande que je ne pus continuer la lecture de la lettre qu'on m'avait envoyée. Tout à coup mon esprit entendit distinctement ces paroles : *L'Eglise ne cessa pas d'exister, parce que saint Pierre et saint Paul moururent en un même jour. Ainsi notre Ordre ne s'éteindra pas; au contraire, il se propagera davantage, parce que du haut du ciel je pourrai mieux vous aider. Là-dessus j'entrai dans un profond recueillement, et je demeurai si consolée et si encouragée, que par mes paroles je pus à mon tour consoler toutes nos sœurs.* ⁽²⁾ »

Si Béatrix de Saint-Michel ne pouvait plus recevoir

(1) Dép. pour la Béatification de sainte Thérèse. (2) Ibid.

les enseignements de sainte Thérèse, la direction de saint Jean de la Croix lui demeurait. Le bienheureux Père, effectivement, continuait ses soins aux Carmélites de Grenade, les confessant, les instruisant des secrets de la perfection religieuse, les faisant avancer à grands pas dans la science de l'oraison. « Elles affirmaient qu'il semblait lire au plus intime de leurs cœurs et que, de sa cellule, il enregistrait tout ce qui se passait dans leurs âmes, et même dans celles plus éloignées encore dont il était chargé. Aussi, elles veillaient si attentivement sur toutes leurs actions, qu'elles n'auraient pas osé se laisser aller à la moindre négligence, ne fût-ce que dans une insignifiante pensée, bien sûres que les choses même les plus secrètes étaient à découvert aux yeux de leur maître. ⁽¹⁾ » Parfois, de la grille du chœur, elles l'apercevaient prosterné dans le sanctuaire et tout abîmé dans une adoration profonde. Il se relevait ensuite le visage radieux et tout enflammé. Comme elles lui demandaient la cause de cette singulière allégresse : *N'ai-je pas lieu de tressaillir de joie, disait-il, lorsque j'ai contemplé et adoré mon Seigneur ?* Et il ajoutait en joignant les mains : *Oh ! quel bon Dieu nous avons ! Quel bon Dieu ! ...* ⁽²⁾

Dans une âme toute livrée à la grâce comme l'était Béatrix de Saint-Michel, les opérations divines se succé-

(1) P. Jérôme de Saint-Joseph, ch. XIV. (2) Ibid., ch. XIII.

daient rapidement. A Grenade le feu céleste prit en elle de si grands accroissements, qu'on l'entendait s'écrier quand elle se croyait seule : *De l'air ! De l'air ! ... Mon cœur brûle ! ...*

« Nous pouvons comparer l'état habituel de l'âme arrivée à la transformation d'amour, écrit saint Jean de la Croix, à celui du bois qui est toujours embrasé par le feu; et ses actes ressemblent à des flammes qui, sorties du feu d'amour dont elle est consumée, s'élancent avec d'autant plus de force, que le feu de l'union est plus intense, et que la volonté est plus ravie et plus absorbée dans la flamme du Saint-Esprit... Ah ! qui pourrait dire à quel degré d'élévation Dieu fait monter une âme lorsqu'il en vient à faire d'elle l'objet de ses complaisances ? Ce sont des secrets impossibles à dire et même à se représenter. C'est qu'alors il agit en Dieu et en vue de faire éclater ses grandeurs. Si l'on peut en faire entendre quelque chose, c'est en rappelant que le propre de Dieu est de donner davantage à celui qui a davantage et que ses dons vont se multipliant à proportion de ceux que l'âme a déjà reçus. ⁽¹⁾ »

Quatre fois les religieuses de Grenade élurent Béatrix pour leur prieure. Sa seule vue, disaient-elles, les mettait dans la paix, ses paroles versaient le baume de

(1) Vive Flamme d'Amour, Explicat. de la Strophe I, et Cantique spirituel, Explicat. de la Strophe XXXIII.

la consolation dans leurs cœurs, ses exemples les entraînaient comme irrésistiblement à la vertu. Sa réputation de sainteté était universelle dans la ville, on lui reconnaissait le don des miracles et celui de prophétie. Parmi les séculiers, sa réputation était si bien accréditée sous ce rapport, qu'il n'était guère d'affaire importante à Grenade qu'on ne vint lui recommander, et toujours ses réponses étaient reçues comme des oracles.

Béatrix révérait saint Jean de la Croix comme le père de son âme, et l'un des saints les plus admirables de l'Eglise de Dieu : aussi, profonde fut sa douleur quand d'indignes calomnies vinrent s'attaquer à une vie si pure. Elle apprit que l'un des accusateurs du Saint venait d'être élevé à la dignité de Provincial d'Andalousie, et qu'il allait faire son entrée à Grenade. Au religieux qui lui annonçait cette nouvelle elle répondit fermement : *Ne vous mettez pas en peine. Il n'entrera pas vivant dans Grenade.* Effectivement, le jeune Provincial fut frappé d'un mal soudain à Ciudad-Real, et l'on n'apporta dans la ville que son cadavre. Bien d'autres prédictions non moins frappantes, parfois aussi terribles, eurent, à l'admiration générale, leur parfait accomplissement. A l'intérieur du monastère, Béatrix lisait comme à découvert dans le cœur de ses filles et, guidée par une lumière d'en-haut, appliquait à leurs divers besoins spirituels les remèdes convenables.

Cependant la pieuse Mère achevait de se consumer

dans les flammes de la Charité, et son âme, remplie d'une paix de plus en plus céleste, semblait habiter déjà les sphères supérieures de la Patrie. On pouvait dire d'elle ce que saint Jean de la Croix a écrit de l'âme arrivée à la perfection de l'amour : « Elle est, si l'on peut ainsi parler, tout amour. Toutes ses actions sont amour, toutes ses richesses consistent dans l'amour : toutes ses puissances sont consacrées à l'amour... Que les événements soient consolants ou amers, agréables ou fâcheux, peu importe. L'amour la remplit, l'absorbe et la protège de telle sorte qu'elle ne peut plus sentir, goûter ou connaître autre chose ; elle y trouve le secret de grandir toujours en amour et le talent d'aimer toujours davantage. Comme elle ne sait plus qu'aimer, dans tous les événements comme dans le commerce obligatoire avec les créatures, elle ne goûte plus que les délices de l'amour de Dieu. ⁽¹⁾ »

Le jour de l'Ascension 1626, elle reçut du Seigneur l'annonce de sa mort, et, peu après, la maladie la réduisit à l'extrémité. Son confesseur, la voyant consumée d'une inflammation ardente qui provenait moins de son mal que des ardeurs de l'Amour divin, lui demanda pourquoi elle ne se plaignait point : *Comment me plaindrais-je, mon père ?* répondit Béatrix, *puisque notre sainte Mère m'assure que je n'aurai pas d'autre purgatoire que celui-*

(1) Cantique Spirituel, Explic. de la Strophe XXVII.

ci. Elle expira, comme elle l'avait prédit, le jour des Stigmates de saint François, 17 Septembre. Elle était âgée de soixante-dix-sept ans. Aussitôt, tout Grenade l'acclama sainte et se disputa les objets qui lui avaient appartenu. Ses obsèques se changèrent en triomphe.

(Registre des Professions du monastère de Tolède — *Reforma de los Descalzos, t. IV, lib. XVII, cap. XXVIII.*)

MARIE DE LA NATIVITÉ

(ORTIZ)

(?) — 1597

L'homme patient vaut mieux que le courageux, et celui qui dompte son âme vaut mieux que celui qui prend des villes.

Prov., XVI, 32.

Le père de Marie de la Nativité se nommait Christophe Ortiz; sa mère, Agnès de la Fuente. Elle fit sa profession en 1572, entre les mains de la mère Anne des Anges. Déjà elle était le modèle de ses sœurs. Trois ans plus tard (1575), elle avait la joie de voir arriver pour quelques jours au couvent de Tolède, sainte Thérèse qui venait y prendre des religieuses pour la fondation de Beas. L'entrevue fut courte. Mais en Juin de l'année suivante, la sainte Fondatrice revenait à Tolède, cette fois pour y séjourner une année entière.

Elle remarqua bien vite la sœur Marie de la Nativité et comprit que cette fervente religieuse excellait dans la science difficile où échouent les petites âmes et qui est, ce semble, le partage exclusif de celles que l'humilité a rendues grandes : la science de bien recevoir